

Remot IV [Nericiat
1718 [Andrea]

1717 / 2

<36616428700013



<36616428700013

Baye

I, E



FELICIA,

O U

MES FREDAINES.

THE CITY

OF

THE FREEDOM

FELICIA,

O U

MES FREDAINES.

La faute en est aux Dieux qui me firent si folle.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXVI.

Voici, mon très-cher Ouvrage ,
Tout ce qui t'arrivera :
Tu ne vaux rien ; c'est dommage.
N'importe , on t'achétera.
Jusqu'au bout avec courage on te lira ;
La plus Catin , c'est l'usage ,
Au feu te condamnera ;
Mais la plus sage rira.





TROISIEME PARTIE.

Nous avions à peine vu notre brave Anglois, qui paroissoit attacher très-peu d'importance au service qu'il nous avoit rendu; &, ne bougeant de sa chaise, il avoit évité de se trouver à portée de nos remercîmens. Cependant il nous donna la main pour descendre de voiture, & nous demanda la permission de souper avec nous.

Si cet homme généreux n'avoit pas l'air d'empressement qu'auroit pu se donner un galant François après une aventure aussi romanesque, ayant un droit puissant à la reconnoissance de très-jolies femmes, il étoit peut-être encore plus flatteur pour nous de voir combien l'intention de ce bienfaiteur étoit de nous mettre à notre aise. Pas un mot qui pût faire tomber la conversation sur l'affaire du borbier. S'il nous arrivoit d'en laisser échapper quelque chose, il nous prioit, en souriant, de ne pas nous rappeler un moment défagréable. — L'art du bonheur, disoit-il, consiste à chasser

au plutôt de la mémoire ce qui a fait de la peine , & à conserver précieusement le souvenir de ce qui a fait plaisir.

Cet homme , qui paroissoit au premier abord froid & sérieux , déployoit bientôt , sans la moindre prétention , une éloquence facile , intéressante. Philosophe , il n'avoit que des principes modérés , consolans : ses yeux , qui n'étoient d'abord que majestueux , devenoient tendres dès qu'il parloit : un sourire charmant inspiroit de la confiance ; en un mot , plus on le contemploit , plus on étoit frappé de la symétrie parfaite de ses traits , & de la dignité de sa physionomie. Agé d'environ quarante ans , il avoit la fraîcheur & la vivacité du plus jeune homme. Sa voix , quoique mâle , étoit douce : sa taille , aussi souple que noble , étoit dégagée de cette contrainte que nous reprochons au plus grand nombre de ses compatriotes. On ne pouvoit enfin se lasser de voir , d'écouter , d'admirer le Chevalier Sydney. C'est ainsi qu'un de ses gens nous apprit qu'il se nommoit.

Avec quelle bonté , sur-tout , il traitoit l'aimable Monrose ! — Mon ami , lui disoit-il en lui frappant amicalement sur l'épaule , heureux les guerriers qui ont par - devers eux , au bout de leur

carrière , un seul trait qui vaille celui que tu viens de donner au début de la tienne ! sois conséquent , & tu feras le modele des hommes braves & généreux. — Le modeste Monrose répondoit de son mieux , par ses caresses , à tout ce que le Chevalier lui disoit d'obligeant.

Cet Anglois , si différent en apparence des gens que nous avions coutume de voir , nous auroit peut-être beaucoup moins plu , malgré ses belles qualités , si nous ne lui avions pas été aussi redevables. Il en imposoit sur-tout à Sylvina , qui ne pouvoit sortir avec lui du ton du respect & de la cérémonie. Quant à moi , je ne savois quel penchant m'entraînoit vers Sir Sydney ; & lui-même , malgré le partage à-peu-près égal de ses attentions , me paroissoit profondément occupé de moi : ses yeux y revenoit sans cesse ; mais je ne pouvois comprendre pourquoi je les voyois s'attrister en me fixant. Ceux de Monrose tenoient une conduite tout-à-fait différente. Le pauvre petit me regardoit furtivement , & ne le faisoit jamais sans rougir. Si nous nous rencontrions , il détournoit la vue , pourvu qu'il y songeât ; car lorsque le plaisir de me contempler lui faisoit oublier la convention qu'il pouvoit avoir faite avec lui-même de s'en abstenir , le

fripon se déridoit , son visage pétilloit ; j'y lisois qu'il mouroit d'envie de se jeter à mon cou.

Nous devions arriver à Paris le soir du lendemain. Le Chevalier ayant ordonné au laquais qui le servoit à table de repartir bientôt , afin d'avoir le tems de lui trouver un logement convenable : nous lui en offrîmes un chez nous , en attendant ; mais il n'accepta point , & se contenta de prendre notre adresse , après avoir demandé la permission de nous venir voir. Ensuite il alla reposer , devant se mettre en route de meilleure heure que nous. Avant de nous quitter , il trouva le moment de donner à Sylvina , pour le jeune Monrose , vingt-cinq louis qu'elle ne put refuser ; Sir Sydney l'assurant qu'il tiendrait à honneur que ce brave enfant voulût bien agréer cette légère marque de son estime.

Le reste du voyage fut très-heureux. Mon cœur palpita lorsque nous approchâmes de la capitale ; mais ma joie n'avoit rien de comparable avec celle du beau Monrose. Il dévorait des yeux les moindres objets , non avec la stupide admiration des fots , mais avec ce desir vif , si naturel à un jeune homme plein de feu , qui sort pour la première fois d'une prison où rien n'a jamais pu l'affecter

agréablement. Nous arrivâmes enfin. Notre laquais, que nous avions fait partir pendant la nuit avec celui de Sir Sydney, nous attendoit; les appartemens étoient préparés: on logea Monrose dans une piece qui donnoit d'un côté dans la chambre à coucher de Sylvina, & de l'autre sur un corridor, à côté de la mienne. Nous n'étions pas scrupuleuses; au surplus, nous n'avions personne qui pût trouver à redire à cet arrangement; & je ne me suis jamais repentie qu'il ait eu lieu.

Le Chevalier Sydney vint nous voir le lendemain, quoiqu'il eût appris de son laquais, instruit par le nôtre, que nous étions à-peu-près de ces femmes qu'on nomme *du monde*. Il n'en rabattit point avec nous, & nous eûmes tout lieu d'être contentes de sa politesse. Nous devions aller au spectacle; c'est un des premiers besoins des pauvres gens qui viennent de s'ennuyer en province. Le Chevalier offrit de nous accompagner aux François, que nous avions préférés: nous le priâmes d'accepter au retour notre souper, ce qu'il fit.

Pendant le repas, certaines minauderies de Sylvina me firent aviser qu'elle n'auroit pas été fâchée de donner dans l'œil au bel Anglois: ce qui fortifia

beaucoup mes soupçons , fut que je la vis s'étudier à ne faire aucune attention à Monrose , qu'elle avoit cependant perpétuellement caressé le matin , au point de le faire asseoir sur elle , & de lui donner , sans gêne , de ces baisers qui ne font plus sans conséquence , quand on est aussi formé que l'étoit notre nouvel ami. On avoit beau le tutoyer , le nommer *mon fils* , répéter sans cesse *qu'on pourroit être sa mere* ; Monrose étoit trop aimable , & Sylvina trop sujette à s'enflammer , pour que toute cette belle amitié ne me parût pas quelque chose de plus. Je me rappelois d'Aiglemont , Geronimo ; & je disois en dedans de moi. — Voici donc encore un larcin que Sylvina voudroit me faire ; pour le coup , celui-ci ne lui convient pas , il est mon lot , à moi. Je trouvois Monrose adorable ; tout favorisoit le projet de me l'attacher. Je ne pouvois douter que je ne lui eusse fait impression. Il ne s'agissoit donc plus que d'avoir les yeux ouverts sur la conduite de Sylvina. Elle étoit femme à faire les démarches les plus hardies. Je résolus de la prévenir & de me jeter plutôt à la tête du bel enfant , que de ne pas l'avoir la première , si la fatalité de mon étoile me condamnoit à toujours partager.

Mais si j'avois des plans, Sylvina en avoit aussi. Elle feignit pendant plusieurs jours d'être incommodée pour se dispenser de sortir, autrement j'aurois dû rester à la maison avec Monrose qui, n'étant pas vêtu, n'auroit pu l'accompagner : c'étoit précisément ce *tête-à-tête* qu'elle redoutoit ; elle restoit donc au logis. Pendant cette retraite, elle donna tous ses soins au beau jeune homme, l'équipa galamment : lui donna des nippes & lui retint des maîtres. Il étoit d'une beauté ravissante dans ses nouveaux ajustemens. Nous trouvions surprenant qu'il eût sur-le-champ cette bonne mine, ce maintien aisé & noble, qui n'est pas toujours le fruit assuré d'une longue éducation.

Nous le tînmes auprès de nous, gardé pour ainsi dire à vue, pendant près d'un mois, n'allant que furtivement au spectacle, ou choisissant quelques promenades écartées ; évitant sur-tout de rencontrer nos connoissances, qui n'auroient pas manqué de venir nous voir, & de nous rejeter plutôt que nous ne voulions dans le tourbillon bruyant des sociétés. Le Chevalier Sydney étoit la seule personne que nous vissions. Il devoit être bien étonné de notre retenue, sachant que nous étions des femmes de

plaisir. Il étoit sur - tout bien éloigné d'imaginer qu'un enfant pût être la cause de notre réforme apparente.

Sydney commençoit à nous accorder beaucoup de confiance ; mes talens le captivoient ; nous lui devenions nécessaires ; il ne nous quittoit presque plus. Mais je retrouvois toujours dans ses yeux cet intérêt triste qui m'avoit frappée dès le premier instant. Je ne pouvois douter de son amour. Je voyois clairement que , sans la différence des âges , il n'auroit pas hésité de se déclarer. Cette disproportion seule m'en imposoit un peu. Cependant je m'interrogeois. Loin d'avoir de la répugnance pour ce respectable Anglois , je me sentoís plutôt prévenue en sa faveur. J'aimois Monrose , mais il y avoit plus de caprice & de vanité que de passion dans mes sentimens pour lui. Je ne m'attendois pas à de grandes ressources d'aucune espèce de la part d'un amant si jeune & si neuf. En un mot , ni l'une ni l'autre de ces conquêtes ne me sembloit capable de me dédommager du charmant d'Aiglemont. Mais nous étions séparés ; & , pour l'amour , les absens eurent toujours tort avec moi. Je pris donc mon parti. Je résolus de prendre le Chevalier & Monrose : rien ne me paroissoit plus compatible ;

patible ; & , en effet , j'avois très-bien calculé.

Cependant je ne m'étois encore arrangée avec aucun des deux , quand Monseigneur & son neveu vinrent tout-à-coup nous surprendre. Sa Grandeur nous avoit écrit à l'occasion de notre malheureuse aventure ; depuis notre réponse , nous n'avions plus reçu de ses nouvelles , & nous étions bien éloignées de le supposer sitôt de retour à Paris. Nous philosophions assez sérieusement avec Sir Sydney , lorsque ces aimables gens tombèrent pour nous des nues. Quand le laquais les annonça , nous lui fîmes répéter deux fois ces noms si connus , que nous ne pouvions encore nous persuader d'avoir bien entendus.

La présence de l'Anglois obligea Monseigneur à paroître moins familier qu'il n'eût pu se le permettre si nous eussions été seules. D'Aiglemont suivit son exemple , & l'entrevue se passa le plus décemment du monde. Ces Messieurs eurent bientôt fait connoissance , quand nous eûmes conté aux derniers venus qu'ils voyoient dans Sydney & Monrose nos libérateurs , & à ceux-ci que nous formations de chez sa Grandeur quand nous avions eu le malheur d'être attaquées. Monrose fut fort caressé de l'oncle & du

neveu, & se tira très-bien d'affaire. D'Aiglemont, toujours prêt à persifler, lui dit qu'il ne pouvoit avoir obligé des personnes plus reconnoissantes & plus faites pour encourager une belle ame à rendre des services. J'eus un secret dépit de me voir si justement soupçonnée, & cela m'affermir dans le projet de récompenser le cher Monrose. Mon air piqué fut sans doute remarqué de d'Aiglemont, que je vis sourire malignement.

Sir Sydney, depuis qu'il vivoit avec nous, s'étant conduit de maniere à ne pas laisser à Sylvina l'espérance de le prendre dans ses filets, elle se rabattit ouvertement sur Monseigneur; je crus lire dans la physionomie de l'Anglois que cette préférence lui faisoit plus de plaisir que de peine. Le Prélat, ayant désormais à redouter la concurrence de son neveu, n'espéroit apparemment plus de continuer à m'intéresser. Il se trouvoit flatté de l'emporter sur Sydney, qui paroissoit très-aimable. Quant à d'Aiglemont, bien sûr de ne pas manquer de femmes, il se soucioit peut-être assez peu d'être bien ou mal traité de ma part, & je ne m'apperçus pas qu'il fît de grands efforts pour me témoigner le desir d'être encore ensemble sur le même pied qu'en province. Cette indifférence

ajoutoit à mes griefs , & tout cela ne laissoit pas d'avancer beaucoup les affaires du charmant Monrose.

Il n'y avoit pas de tems à perdre : je favois que si je laissois à Sylvina celui de styler mon bel enfant , il étoit perdu pour moi : voici ce que l'amour m'inspira.

La nuit même du jour où nous avions vu Monseigneur & son neveu , je me levai doucement & fus éveiller Monrose , qui dormoit le plus paisiblement du monde. Cependant j'entrepris de lui persuader que je l'avois entendu ronfler d'une maniere effrayante & que j'accourois , craignant qu'il n'étouffât. La brusque interruption de son sommeil lui causoit en effet un peu d'agitation. Je prétendois que c'étoit une suite de l'état où il venoit de se trouver en dormant : j'avois passé mes bras autour de lui ; je le ferrois contre mon sein , avec les démonstrations de la plus vive inquiétude. L'adolescent me combloit de remerciemens ; ses levres s'allongeoient pour baisser machinalement deux globes entre lesquels je le faisois respirer. O nature que tu es une admirable maîtresse !

Bientôt je sentis deux bras caressans qui s'entrelaçoient autour de moi , & faisoient , en tremblant , quelques efforts pour m'attirer. — Monrose , dis - je

alors pénétrée d'une voluptueuse émotion, si vous craigniez de vous trouver mal une seconde fois..... Je resterois auprès de vous ? Seriez-vous scandalisé, si ?..... mais vous m'inquiétez.... Je ne vous abandonnerai pas dans un état aussi critique.... — Vous êtes bien bonne, ma belle Demoiselle, répondit-il hors de lui ; je me porte fort bien : mais je voudrois être malade pour avoir besoin de secours si chers. — Parlez franchement, Monrose, vous faisiez tout au moins quelque mauvais songe ? — Non en vérité. Je songeois au contraire..... je n'ose vous le dire, cela est trop bête.... — Dites, dites, mon bon ami. Je veux absolument savoir..... — Eh bien !... je rêvois que vous étiez le Pere Principal du college, charmante, malgré la robe noire & le bonnet quarré.... vous me demandiez ce que vous savez ; mais avec tant de graces, que je n'avois pas le courage de vous le refuser. Loin de m'en offenser, j'ai été au désespoir de m'éveiller.... imaginez qu'elle a été ma surprise en me trouvant dans vos bras.

Je n'avois ni robe, ni bonnet quarré, & mon but n'étoit pas précisément le même que celui du Pere Principal ; du reste, Monrose avoit songé l'exacte

vérité. Je ris comme une folle , & ne pus m'empêcher de lui donner plusieurs baisers. J'étois à moitié couchée sur le lit ; je me glissai peu à-peu sous la couverture & me trouvai enfin à côté du charmant jeune homme.

Je m'aperçus d'abord qu'il étoit bon à quelque chose. La qualité réparoit chez lui ce qu'il y avoit à désirer pour la quantité. Monrose ne fut pas étonné de sentir mes mains le parcourir ; son ami Carvel l'avoit instruit même au-delà dans les mystères du plaisir , mais il n'étoit pas encore fort avancé , je le connus au prompt mouvement que fit sa main pour se retirer , quand elle sentit une conformation différente , l'absence de ce qu'il croyoit apparemment commun aux deux sexes. Je la retins , comme elle fuyoit , cette main trop timide , & la ramenai sur la place. — Tu vois bien , mon cher Monrose , dis-je en le baisant avec transport ; tu vois que je ne suis pas le Pere Principal. — Je n'y suis plus , répondit-il avec un peu de confusion. Cependant une de ses mains visitoit curieusement ce nouveau pays & les environs qui lui étoient moins étrangers ; l'autre prenoit plaisir à manier le satin de ma gorge. . . . Il haletait , consumé de desirs dont il ignoroit encore

l'objet & le remède..... Ses nouvelles découvertes l'avoient absolument désorienté.

Je jouissois à mon aise de son délicieux étonnement. — Eh bien , Monrose , lui dis-je , il n'y a rien à craindre avec moi ? Je ne te ferai point de sottises ? — Hélas non , répondit-il en soupirant. Mais si Carvel eût été vous , ou si vous étiez tout de bon le Pere Principal , je sens que je ne pourrois résister au desir d'en faire & de m'en laisser faire , car je fais que nous avons l'un & l'autre avantage ? — Eh bien , dis-je au comble de l'égarement , puisque je suis malheureusement dans l'impuissance de tirer parti de ta bonne volonté , fais du moins ce que tu voudras.

Le pauvre Monrose fut encore plus embarrassé : il n'avoit qu'un objet ; encore en étoit-il à la simple spéculation. Je le désespérois sur-tout par une attitude aussi contraire à ses vues que favorable aux miennes. — Viens dans mes bras , lui dis-je , peut-être se fera-t-il quelque miracle en notre faveur.

Il obéit avec transport. J'étois aux cieux , sentant sur mon corps embrasé le poids léger de celui de mon jeune amant. Il trembloit : il ne savoit comment se soutenir. Je le tins long-tems

ferré contre mon sein, le dévorant de mes baisers, suçant avec délire sa belle bouche, & lui prodigant les aveux les plus passionnés. L'aimable profélyte me laissoit faire, attendant en silence à quoi tout cela pourroit aboutir. Je ne me possédois plus. J'allois..... mais un obstacle s'éleva. Le trouble du pauvre petit agit cruellement sur l'éguillon de l'amour & se glaça dans ma main..... Ce terrible contre-tems poussa mes desirs jusqu'à la fureur, je mis en usage tout ce que je pouvois connoître de ressources..... Le désenchantement fut prompt; je me hâtai de le mettre à profit. J'appliquai le remède après lequel je languissois. Le docile Monrose reçut la dernière leçon. Je le pressai fortement contre moi par ces coussins potelés, dont les charmes font oublier les vues honteuses de la nature: des mouvemens délicieux acheverent d'éclairer l'heureux Monrose. Je sentis l'instant où Vénus recevoit sa première offrande. Le plaisir nous anéantit en même tems.

Ce fut ainsi que je trompai les desseins de la lubrique Sylvina; que je la frustrai d'une fleur précieuse qu'elle étoit sur le point de cueillir, & que je me vengeai d'avoir partagé d'Aiglemont & Fiorelli, des graces dont je conservois un dépit,

qui peut-être eût été jusqu'à la haine , sans les bontés infinies dont cette rivale me combloit depuis si long-tems , & dont j'étois pénétrée de reconnoissance. Je ne crains point d'avouer mes petites ; les femmes s'y reconnoîtront ; les hommes ne me sauront pas mauvais gré d'une façon de penser qui prouve quelle importance nous voulons bien attacher à leur conquête.

J'éprouvois les plus délicieuses sensations , & m'étonnois de la prodigieuse distance qu'il y a du bonheur d'un homme qui change une fille en femme , à celui d'une femme qui reçoit les prémices d'un candidat d'amour. Je venois de goûter avec Monrose des voluptés ravissantes ; & quelle nuit au contraire le pauvre d'Aiglemont avoit-il passée la première fois avec moi !

Monrose , dans l'ivresse d'une sensation si nouvelle pour lui , n'osoit troubler mon amoureuse méditation. Il demeurait dans la voluptueuse situation où je l'avois placé. J'eus besoin de lui parler pour l'engager à rompre le silence. Que t'en semble , mon cher ami , lui dis-je en lui donnant un baiser ?.... — Laissez-moi , répondit-il , le tems de chercher des expressions , s'il en est qui puissent rendre ce que je viens de sentir. — Mon-

rose , es - tu fâché maintenant que je sois venue troubler ton sommeil ? — Ah ! Mademoiselle , s'écria - t - il avec mille caresses passionnées , pourriez - vous me croire assez ingrat ? — Tout de bon ? Tu ne me voudras pas autant de mal qu'à ton ami Carvel ? qu'au Pere Principal ? — Quelle méchanceté ? vous me persiflez , & j'en meurs de honte. Mais souffrez que je vous parle avec franchise. Il n'est pas possible que ces plaisirs , dont l'impur Carvel m'entretenoit fans cesse , fussent les mêmes que ceux dont vous venez de me faire jouir. Pourquoi n'y sentoisi - je pas le même attrait ? Pourquoi , dans nos badinages nocturnes , n'étoit - ce souvent qu'à force d'art que Carvel venoit à bout de faire éclore , foiblement encore , ces desirs que la premiere de vos caresses avoit allumés à l'excès. Je crois le bonheur qu'il me vantoit autant au-dessous de celui-ci , qu'il est différent pour la forme.

Pendant que Monrose raisonnoit si juste , je recommençois insensiblement à tirer parti de sa position. Mes baisers lui fermerent la bouche. Il s'y prenoit déjà mieux , & j'admirois son intelligence. Cependant , pour vouloir trop bien faire , il fit mal , & je fus obligée de le remettre sur les voies. Pour lors

j'en fus parfaitement contente , & il dut l'être de moi. Filant son bonheur avec toute l'adresse dont mon expérience me rendoit susceptible , je ne m'abandonnai au plaisir que lorsque je le vis toucher lui-même au moment décisif.

Ainsi les talens en amour n'étoient pas moins précoces chez l'aimable Monrose , que la bravoure & l'esprit. Après s'être tiré si bien de sa nouvelle épreuve , il me devenoit encore plus cher. Nous nous jurâmes le secret ; & , de peur qu'un long sommeil ne nous mît dans le cas d'être surpris ensemble , je regagnai mon lit. Je m'endormis profondément , dans le calme de la plus parfaite félicité.

Les travaux de la nuit avoient un peu pâli mon aimable élève. Ses yeux battus peignoient la douce langueur de la volupté : il étoit ravissant. Je lui conseillai cependant de se plaindre de quelque indisposition , afin de prévenir tout soupçon jaloux de la part de Sylvina. En effet, l'altération visible des couleurs de Monrose ne put lui échapper : elle en témoigna la plus vive inquiétude. J'en fis autant , & nous nous tirâmes d'affaire.

Je me reprochois néanmoins d'avoir initié sitôt un enfant , à qui les lumieres qu'il venoit d'acquérir pouvoient devenir fatales. Il étoit ardent ; je craignois pour

lui le tempéramment d'une femme incapable de le ménager, à qui pourtant il ne pouvoit éviter d'accorder des complaisances. Je lisois dans l'avenir que, complice lui-même de sa ruine, il donneroit bientôt dans tous les excès dont ses charmes & son mérite lui procure-roient la facilité. Je m'affligeois en pensant que cette belle plante alloit se dessécher & périr avant sa maturité; que, pour avoir connu trop tôt le plaisir, Monrose se livreroit aux passions, & tromperoit sans doute les grands desseins que la nature sembloit avoir sur une créature aussi parfaite. Afin donc d'arrêter les progrès d'un mal dont j'aurois été l'auteur, j'imaginai d'exiger de Monrose qu'il se soumît entièrement à mes volontés. En conséquence, je le pressentis dès le lendemain; &, feignant d'attacher la plus grande importance à ce qui s'étoit passé, voici ce que je lui dis, après l'avoir préparé par quelques sophismes préliminaires.

— Puisque le hasard, mon cher Monrose, n'a pas présidé seul aux liens qui viennent de se former entre nous, & que tu ne répugnes pas à penser qu'une forte sympathie nous avoit destinés de tous tems l'un à l'autre, tu as envers moi des devoirs à remplir dont tu n'es pas affran-

chi, quoique, par une heureuse bisarrie, notre intrigue ait commencé par où les autres ont coutume de se dénouer. L'une des premières loix de l'amour est de ne se point partager. Tu es à moi; tu me dois le sacrifice de tout ce qu'on pourra t'offrir de plaisir. Ce sera à moi de te permettre ou défendre à cet égard ce que je jugerai à propos. Tu dois de même trouver bon que j'agréé ou refuse à ma volonté les desirs dont tu pourras me faire part. Ton sexe est fait pour mériter les faveurs du mien; tu goûteras mieux celles que je pourrai t'accorder, quand elles seront le prix de tes soins & le gage de ma satisfaction.

Monrose promit tout ce que je voulus. Il aimoit : son ame ingénue étoit pénétrée de cette première ferveur, qui rend incapable d'égoïsme & de méfiance. Il ne fit pas attention qu'en lui prescrivant des engagements, je ne m'en imposois aucuns; il prononça mille vœux à mes genoux, avec l'enthousiasme de la passion & du respect.

Beautés qui pouvez être jalouses d'une pure adoration ! c'est à l'âge de Monrose qu'il faut prendre les hommes, si vous voulez respirer un moment cet encens délicat. Un moment, entendez-vous ? car bientôt ces cœurs si francs,

si

si sensibles , participent à la contagion générale ; alors vous devenez les dupes de ceux que vous croyez duper. On se laisse d'entretenir l'illusion de votre orgueil. Les adorateurs s'enfuient , en se moquant. Vous demeurez rongées de regrets , & couvertes de ridicule.

Monrose étoit de bonne foi ; cependant je me souciois fort peu d'être adorée : cela ne m'a jamais flattée. J'ai toujours souhaité *court amour & longue amitié*. Mais j'ai dit mes raisons. Toutes les femmes qui se proposent de tromper n'en ont pas d'aussi délicates. Revenons à notre sujet.

Monrose ne fut pas long - tems sans avoir des confidences à me faire. Il ne restoit jamais un moment seul avec Sylvia , qu'elle ne lui fît quelque forte agacerie. Elle s'étoit mise sur le pied de le caresser de la manière la plus libre , & de ne se gêner avec lui , non plus que s'il eût été du même sexe. Le piège favori étoit de le faire appeler le matin pour lire à son chevet. Alors c'étoit un bras , un tétou qu'on laissoit voir : puis l'on avoit chaud , l'on se découvroit ; ou bien il s'agissoit de quelque puce incommode : on employoit l'officieux Monrose à lui donner la chasse. C'étoit ici , c'étoit là , & l'insecte rusé ne se trouvoit ja-

mais ; sur-tout s'il avoit le bonheur de se retrancher dans quelques postes favorables pour lesquels le timide chasseur avoit du respect.

Un jour , & j'en ris encore , un de ces petits animaux devoit avoir fait rage : Sylvina en avoit perdu tout le fruit de sa lecture. Après s'être fait long-tems poursuivre , la maligne bête s'étoit fourrée.... où vous savez..... & le pauvre petit avoit la simplicité de croire à ce lieu commun ! — *Mais cela n'est-il pas singulier ? Monrose ?.... là.... précisément là !* — Puis on y conduisit la jolie main du lecteur , dont on choisit le plus grand doigt pour livrer à la puce une guerre cruelle. Ce doigt , guidé sur un point très-sensible , fut mis en train & mérita bientôt d'être applaudi de sa dextérité. — A merveille , disoit Sylvina en se pâmant..... Je sens , je sens que tu la tues encore encore un peu que la maudite bête n'en revienne jamais.

J'étois tout uniment témoin auriculaire de cette excellente scène. Me méfiant des lectures , & voulant savoir où en étoit Monrose , s'il me trompoit ou non , je m'étois glissée , par le cabinet de toilette , dans ce petit dégagement aveugle , qu'il est maintenant à la mode de pratiquer autour de presque tous les lits

recherchés ; invention qu'on ne peut assez louer pour tout ce qu'elle peut favoriser d'agréable , & prévenir de dangereux. Là je ne perdis pas la moindre circonstance de cette fameuse chasse. Je ne quittai la place que pour aller éclater de rire quelque part ; après quoi , craignant que les choses n'allassent encore plus loin , vu la commodité de l'occasion , je pris sur moi d'entrer & de faire grand jour , ce qui ne laissa pas de donner beaucoup d'humeur à Sylvina , quoiqu'il fût déjà plus tard que l'heure ordinaire de son lever.

L'honnêteté de Monrose se montra dans son empressement à venir me faire part de sa nouvelle aventure. Non - seulement son récit fut fidele ; mais il eut encore la bonne foi de m'avouer qu'il s'étoit senti de violentes tentations , & que , sans les sermens qu'il m'avoit faits , il n'auroit pu supporter une épreuve aussi difficile sans demander du soulagement. J'avois différé jusques-là de rendre heureux une seconde fois ce bel enfant , quoiqu'il ne cessât de m'en solliciter. Je vis qu'il étoit tems de le favoriser , & lui donnai , comme une récompense méritée , un rendez-vous pour la nuit. Il fut si transporté , que je crus qu'il avoit perdu l'esprit.

Ce fut chez moi, pour lors, que se passèrent nos voluptueux ébats. Deux fois je fis goûter au passionné Monrose les suprêmes délices, & fus beaucoup plus souvent heureuse....

Nous employâmes le reste du tems à combiner la conduite qu'il tiendrait dorénavant avec Sylvina. Il falloit absolument qu'elle passât son envie; je fus d'avis que ce fût plutôt que plus tard, & voici ce que je prescrivis au bel enfant.

Le lendemain matin, il devoit aller de lui-même offrir ses services pour une lecture. On acceptoit sûrement. Pour lors il lisoit avec distraction..... il soupiroit..... on l'interrogeoit..... il tergiverçoit un peu..... Enfin il lui échappoit une déclaration de desirs. (d'amour ce n'étoit pas la peine) il se plaignoit..... On l'entendoit à demi-mot.... On lui demandoit s'il concevoit comment il feroit possible de le soulager; il prioit ingénument qu'on le lui apprît..... & l'on ne demandoit pas mieux. Un peu foible au sortir de mes bras, il se tiroit mal d'affaire; c'en étoit probablement assez pour qu'on se dégoutât de lui; du moins pour un tems. Monrose souscrivit joyeusement à ce projet. Ses intentions étoient si franches, qu'avant de me quitter il vouloit absolument

se mettre hors d'état de me laisser des doutes, mais je crus qu'il falloit à tout hasard lui laisser du moins de quoi faire contenance. Nous nous séparâmes plus contents que jamais l'un de l'autre. Je trouvois néanmoins plaissant qu'au rebours des autres amans, qui se font en pareil cas mille protestations de fidélité, nous concertassions précisément le contraire, & que ce qui est réputé pour l'offense la plus grave en amour, je l'exigeasse & l'obtinsse à titre de sacrifice.

Je ne manquai pas de me cacher au même endroit que la veille : tout se passa comme je l'avois prévu. Sylvina reçut avec transport, & la déclaration & la requête. Elle pria Monrose de pousser les verroux ; & , l'ayant fait déshabiller, elle le reçut dans son lit.

— Pauvre petit, dit-elle sans doute à l'aspect de ce qu'elle alloit mettre à l'épreuve, hélas ! voilà bien peu de chose ! tu veux donc manger ton bled en herbe ? Voyons pourtant baise-moi viens prendre place sur mon sein mais je ne vois pas la possibilité ne t'arrive-t-il jamais d'être autrement ? Je t'avoue que cela n'est pas flatteur allons, essayons ma foi, mon ami, je commence à désespérer rassure-toi

ta timidité te fait tort. Est-ce dans un moment où je me rends si traitable, que je puis encore t'inspirer du respect? Tiens. . . . que je suce cette belle bouche. . . . Sens-tu mon ame s'exhaler dans ce baiser? Non, je n'y renonce pas. . . . Je veux que mes desirs forcent la nature à t'accorder une vigueur qu'elle te refuse injustement. . . . je meurs si j'ai la honte de ne pas réussir. . . .

Tout cela vouloit dire que M. Monrose n'étoit encore bon à rien : cependant, un moment après, je reconnus que les choses commençoient à prendre une meilleure tournure. — Enfin, dit-elle, ce n'est pas sans peine. . . . passe encore, tiens, bijou, le reste est facile.

Dès-lors je n'entendis plus que les mouvemens passionnés de la lubrique Sylvina, qui paroissoit seule faire tout l'ouvrage. C'est forcer nature, dit-elle après l'affaire. Vous voyez bien, Monrose, que vous n'êtes pas encore propre à l'amour. Je rougis de ma complaisance, dont j'espère qu'un secret inviolable éteindra le souvenir; & je me flatte surtout que, si jamais vous me priez de pareille chose, ce ne sera plus par un mouvement de curiosité? Laissez-moi, j'ai besoin d'un peu de sommeil.

Le pauvre Monrose vint, confus, me

trouver dans mon appartement où j'étois retournée , riant aux larmes de ce qui venoit de se passer. Son air humilié redoubla mes éclats : ils le mirent au désespoir. Cependant , sa tendresse pour moi surmontant bientôt la petite peine de l'amour-propre , il rit lui-même de son aventure : nous nous applaudîmes beaucoup d'avoir détruit , par notre ingénieux stratagème , un obstacle qui seroit devenu fatal à nos plaisirs.

Monrose , ci-devant soumis à des bourreaux , se trouvoit trop heureux d'obéir à un objet aimé qui ne vouloit que son bonheur. Il ne faisoit rien sans mon attache ; il n'avoit pas une pensée sans m'en faire part. J'étois le centre de ses idées : tous ses desirs se bornoient à vivre & mourir avec moi. Voué sans réserve à mes moindres volontés , je réglois ses occupations & ses plaisirs. Je l'aimois de toute mon ame ; mais je respectois sa jeunesse , & j'exigeois qu'il fût sage malgré lui : je m'appliquai sur-tout à lui faire abjurer certaine ressource dont ce vilain Carvel l'avoit mis au fait , & dont je craignois qu'il ne fît un pis - aller quand je refusois de lui accorder des faveurs. Je lui peignis , avec des couleurs si effrayantes , les dangers de cette habitude scholastique , qu'il jura d'y renon-

cer à jamais. Je favois d'ailleurs quels pouvoient être ses besoins , & j'avois soin qu'il ne fût pas incommodé.

Mes arrangemens ainsi pris avec Monrose , je ne m'occupai plus que des moyens de bien envelopper le Chevalier Sydney dans mes filets. Je ne comptois plus sur Monseigneur. Quant à d'Aiglemont , je me réservois d'en tirer le meilleur parti possible. Il me falloit un intermédiaire entre Sydney , un peu âgé pour moi , & Monrose trop jeune. J'avois besoin enfin (je suis de meilleure foi que bien des femmes , qui ne conviendroient jamais de pareille chose) j'avois besoin , dis-je , d'un bon Acteur. Je ne fais pas ce que pouvoit être Sir Sydney : Monrose devoit valoir quelque chose un jour ; mais combien falloit-il attendre ?

Je voyois avec plaisir que , quoique l'Anglois devînt de plus en plus amoureux , & que je dusse m'attendre à le voir bientôt se déclarer , il n'étoit cependant pas gênant. Rien n'annonçoit qu'il fût enclin à la jalousie. Le beau d'Aiglemont , qui venoit fréquemment à la maison , ne lui portoit point ombrage. Monseigneur , encore plus assidu , ne l'inquiétoit pas plus. Il est vrai que le Prélat se déclaroit ouvertement à Sylvina , à qui tout

de bon il se montroit plus que jamais amoureux & prodigue. J'eus pourtant, malgré tout cela, quelque *tête-à-tête impromptu* avec sa Grandeur: il est si doux d'escamoter de tems-en-tems quelque chose à une rivale qui en a fait autant! Je trouvois réellement mes passades avec sa Grandeur délicieuses, & j'avois eu pour le moins autant de part que lui-même à faire naître les occasions. Au reste, nous n'étions plus sur le pied de nous appartenir réciproquement. Ce n'étoit pas de même avec d'Aiglemont. Celui-ci, quoique très-coquet, très-aimable, n'avoit pourtant sur la longue liste de ses conquêtes aucune femme qui me valût; &, malgré l'indifférence qu'il avoit marquée à son retour, il reconnut bientôt que ce qu'il pouvoit faire de mieux étoit de me conserver. Nous nous en trouvâmes l'un & l'autre parfaitement bien.

Vaut-il mieux avoir une grande & belle passion, aux risques de tout le bien & le mal qui peuvent en résulter, que plusieurs goûts agréables qui, rapportant chacun une certaine dose de plaisir, composent une somme de bonheur? Je laisse à décider à d'autres cette importante question. Quant à moi, je prétends qu'on joue plus agréablement quand on n'a pas tout son argent sur une carte. Au surplus,

qui réussit a bien fait. J'ai été heureuse par la multiplication des petites aventures ; tant pis pour moi si les grandes ont des délices extraordinaires que je n'ai pas eu le bonheur de connoître. Quand on est bien , on peut se passer du mieux. Cela me paroît sage.

Sir Sydney nous avoit fait promettre de venir bientôt le voir dans une superbe campagne qu'il venoit de se procurer. La société qu'il y rassembloit étoit composée de Monseigneur & de d'Aiglemont (nous avions fort lié notre Anglois avec eux) une autre Anglois qui se nommoit Milord *Kinston* ; d'une très-belle femme, dont celui-ci prenoit soin , & qui se nommoit Soligny ; de Monrose ; de Madame d'Orville, que nous voyions beaucoup, & dont Sir Sydney faisoit cas : enfin de Sylvina & de moi. Il s'agissoit d'inaugurer gaîment la nouvelle acquisition , & de demeurer là tant ou si peu que bon nous sembleroit.

Sydney nous avoit précédés , accompagné de Cuisiniers , d'Officiers , de Musiciens : en un mot, de tout ce qui pouvoit contribuer à nous faire passer des jours agréables. Thérèse , qui , dès notre retour à Paris , avoit commencé les remèdes , se trouvoit en état de nous suivre ; nous l'amenions , parce que l'air de la

campagne devoit lui être salutaire. Elle étoit devenue plus fraîche & plus jolie que jamais. Nos compagnes de voyage avoient chacune un laquais. Les hommes n'amenoient de même que très-peu de monde. Quand on se propose de s'amuser, il vaut mieux être un peu moins bien servis, & plus libres. La colonie partit au jour indiqué.

Un guide nous attendoit près d'un monument remarquable qui touchoit la grande route, & servoit de limite aux possessions de Sir Sydney. Ce monument étoit un groupe composé de deux statues de main de maître, placées sur un large piédestal & qui se tournoient le dos; l'une regardant du côté par lequel nous arrivions, & qu'on prenoit d'abord pour une Diane, représentoit *la Défiance*: elle étoit debout, élancée, l'œil furieux, menaçant, prête à décocher un trait ajusté sur un arc. A côté d'elle un dogue furieux sembloit vouloir se ruer sur les passans. On avoit gravé sur la table du piédestal *odi profanum vulgus*. L'autre figure, qu'on ne voyoit en face qu'en revenant de chez Sir Sydney, étoit assise & représentoit l'*Amitié*, témoignant, par son regard & son geste, le déplaisir qu'elle avoit de voir les amis de Sydney quitter sa campagne. Un épagneul, placé sur les genoux de

l'Amitié , marquoit , par des mouvemens très-expressifs , qu'il connoissoit les gens & vouloit descendre pour les aller caresser. Au bas on lisoit : *redite, cari.*

On entroit dans un bois touffu par une route aussi soigneusement entretenue que l'allée d'un jardin, mais étroite, tortueuse, souvent partagée en plusieurs branches qui se détournoient, se croisoient, & l'on se trouvoit à quelques pas de la demeure de Sir Sydney, qui n'avoit d'abord que l'apparence d'un ancien château fort. Mais à peine étoit-on en dedans des murs que tout changeoit absolument de caractère aux yeux des arrivans. Au bout d'une vaste cour, on en découvroit une seconde beaucoup plus petite entre trois pavillons de la plus moderne élégance. Le principal, situé en face, avoit un péristyle d'une architecture simple & noble; les deux autres, formans deux especes d'ailes, subordonnés & proportionnés dans leur genre à la richesse de celui du milieu.

On trouvoit au-delà de nouvelles beautés qui ne surprenoient pas moins agréablement. Des jardins, dignes du pays des Fées, conduisoient par une pente douce jusqu'à la Seine. Là, d'une longue terrasse dont les murs étoient baignés, l'œil s'égaroit à droite & à gauche dans les espaces immenses le long du cours du fleuve.

fleuve. Au-delà de son lit, on jouissoit d'un paysage riant, décoré, par le hafard, de tout ce que la campagne peut offrir de plus intéressant.

Tel étoit le féjour que nous allions habiter. Un homme de génie, très-opulent, avoit employé jadis de grandes sommes à tirer parti d'un lieu si favorisé de la nature ; le fils & le petit-fils avoient mis la dernière main à l'exécution des projets ; celui-ci jouissoit à peine du fruit de ses travaux, qu'une mort prématurée l'avoit enlevé. Les héritiers céderent à Sir Sydney une jouissance limitée, moyennant une somme proportionnée à la réputation qu'ont Messieurs les Anglois d'être inépuisables.

Le pavillon principal avoit au-delà d'un magnifique vestibule un fallon enchanté de forme ovale, terminé en coupole & dont une partie avançoit sur le jardin. De chaque côté, deux appartemens de femme élégamment décorés ; & plus haut, quatre appartemens d'homme menagés dans une attique. La distribution étoit telle que chacun, isolé dans le haut, pouvoit néanmoins se rendre en bas chez tous les autres, ou les recevoir chez soi, fans qu'on s'en apperçût : je dirai bientôt comment cela se pratiquoit. On s'étoit appliqué à favoriser dans ce délicieux féjour la

la liberté, le mystère & le plaisir, divinités bienfaisantes auxquelles il étoit consacré.

Nous étions justement le monde qu'il falloit pour remplir la maison. Madame d'Orville logea Thérèse qui devoit également la servir. Sylvina vouloit être tout-à-fait libre chez elle, à cause de Monseigneur. Sydney, ayant aussi des vues, étoit aussi bien aise que personne ne fût trop près de moi. Monrose, qu'on regardoit encore comme sans conséquence, fut logé près de la maîtresse du Seigneur Anglois, à la place de la femme-de-chambre qui manquoit ; Monseigneur, son neveu, Kinston & Sydney dans le haut. Notre hôte avoit, outre cela, quelque part, un appartement dont je ferai mention ailleurs.

Je suis forcée d'entrer dans ces détails minutieux, parce qu'ils deviennent nécessaires à l'intelligence des faits dont je dois rendre compte. Au surplus, le lecteur, averti désormais que je détaille trop, est le maître de passer outre lorsqu'il se verra menacé de l'ennui que pourra lui procurer ma scrupuleuse ponctualité.

Encore oubliai-je de dire que les pavillons collatéraux logeoient tous les subalternes, dont on n'avoit pas indispensablement besoin auprès de soi.

Le premier soir, je me mis au lit sans

sommeil ; & ne pouvant garder , pour babiller , Thérèse , dont les soins devoient être partagés entre plusieurs femmes , je lui dis de m'apporter , d'une petite bibliothèque dont chacun de nos appartemens étoit pourvu , le premier livre qui lui tomberoit sous la main. Ce fut précisément *Thérèse-Philosophe*. Cette lecture m'eut bientôt mise en feu. Pour lors je m'affligeai de ma solitude & du guignon de demeurer en proie aux desirs , tandis que j'avois sous le même toit mon Monroë , mon Prélat , mon Chevalier & Sydney. Je m'asséyois sur mon lit ; j'y rentrois , je soupirois . . . je prêtois attentivement l'oreille , mais un profond silence me désespéroit : on eût entendu le vol d'une mouche dans le calme insupportable qui régnoit autour de moi. Une foible ressource , que je mettois en usage , ne trompoit que pour quelques instans mon ennui.

Je me trouvois réellement à plaindre quand le doux murmure d'une harpe se fit entendre si près de moi , que d'abord je la crus dans ma chambre , & contre mon lit. Il n'y avoit cependant personne. Après un charmant prélude , une voix foible , mais touchante , mêla ses accens à ceux de l'instrument , & peignit dans plusieurs couplets dignes d'Anacréon , la vive inquiétude d'une passion encore

ignorée de son objet, & le fouci d'un amant que sa flamme prive du sommeil. Cette musique me parut ravissante, & ne doutant pas qu'elle ne vînt de la pièce voisine, j'y allai avec un flambeau, mais je m'étois trompée. Ce fut avec aussi peu de fruit que je parcourus successivement toutes les pièces de l'appartement. Je n'étois jamais plus près des sons que lorsque je revenois à mon lit : j'allai m'y mettre après m'être assurée à plusieurs reprises de l'inutilité de mes recherches..... Mais quel fut mon étonnement quand je vis Sir Sydney ! Comment se trouvoit-il chez moi ? Par où s'étoit-il introduit ? Je le grondai & me couchai.

— Belle Félicia, me dit-il avec un respect timide, malgré la colère où je vous vois, je me crois fort innocent. Soyez sûre que je n'aurois pas eu la témérité de me rendre auprès de vous à cette heure suspecte, si je n'avois été certain que vous ne dormiez pas. — Quoi donc ! répliquai-je avec un peu d'humeur, vous étiez caché ? L'on n'est donc pas en sûreté chez vous, Sir Sydney ? je me croyois seule ; & cependant.... — Pardonnez, aimable Félicia, pardonnez à un homme qui vous adore, une curiosité qui n'a rien d'offensant pour vous. Le proprié-

taire de cette maison peut pénétrer secrètement dans les appartemens de tous ceux qu'il reçoit ; mais je suis généreux , & ne veux point abuser avec vous de cet avantage ; je me suis permis une fois , pour ne plus y revenir (si vous me le défendez) le plaisir de voir votre toilette de nuit. J'attendois que vous vous endormissiez ; mais vous avez veillé , & j'ai cru m'appercevoir..... — Allez , Sir Sydney , dis-je en m'enfonçant sous mes couvertures , vous êtes un homme affreux ; vous m'avez fait un tour..... que je ne vous pardonnerai de ma vie. — Je mériterai mon pardon , belle Félícia , dit-il , s'agenouillant près du lit & ferrant une de mes mains qu'il baisoit avec transport. — Cependant je ne me sentoie gueres disposée à lui pardonner d'avoir vu mes folies ; cette idée me donnoit autant de colere que de confusion. — Je m'y suis donc bien mal pris , ajouta-t-il d'un ton peiné , si je me suis attiré votre ressentiment , quand , au contraire , tous mes soins , depuis que j'ai le bonheur de vous connoître , n'avoient pour objet que de concilier votre attachement & votre estime. Je m'attendris enfin. — Mais , lui dis-je , cette musique que je viens d'entendre !.... C'est moi , répondit-il , qui vous avois ménagé ce moment de

plaisir. Il y a sous tous ces appartemens une espece d'entre-sol ignoré, dont mon véritable logement fait partie; le reste est partagé en plusieurs petits réduits, d'où l'on se rend à des espaces pratiqués dans l'épaisseur des murs: delà on peut entendre & se faire entendre, au moyen de certains tubes de fer blanc; il en passe un à votre chevet. Ce tuyau, terminé par un pavillon sous lequel étoit assis le musicien, que j'avois placé moi-même, donne dans mon entre-sol, & finit tout près de votre oreille, à la soupape que vous voyez. C'est ce qui vous a fait croire que vous étiez si près de l'instrument & de la voix. —

Je vis en effet la soupape qu'on pouvoit ouvrir & fermer à son gré. Sir Sydney me mit de même au fait du danger de certain trumeau placé entre les deux croisées & en face de mon lit. Derrière la glace, il y avoit, creusé dans l'épaisseur du mur, une niche commode où l'on arrivoit du bas; je dirai bientôt comment. De ce poste l'on battoit en ruine toute la chambre, moyennant des petits trous, peu remarquables, dont une partie d'ornemens du quadre de la glace étoit criblée. Il y avoit dans l'intérieur de la chambre, & à l'usage de la personne qui y demeueroit, de quoi con-

damner ces trous & rendre la niche inaccessible : à l'autre face de la piece , un moyen à-peu-près semblable ouvroit & fermoit à volonté certaine coulisse dont on ne pouvoit se douter , & par laquelle Sir Sydney s'étoit introduit. Je fus enchantée du sacrifice qu'il me faisoit de ces ressources secrètes , & je lui fis grace en faveur de sa bonne foi.

On fait bien que notre fort est de n'avoir pas plutôt pardonné qu'on se plaît à nous offenser plus grièvement. C'est ainsi qu'en usent avec nous , pour notre bien , les hommes qui se piquent le plus d'honnêteté. Sydney , homme du monde & très-amoureux , n'avoit garde de déroger à l'usage , & j'aurois sans doute trouvé mauvais qu'il l'eût fait. Voici cependant comment , avant d'en venir là , nous nous pressentîmes réciproquement , semblables à deux maîtres d'escrime qui se font des appels , avant de se porter des bottes. — J'ai trop bonne opinion de vous , belle Félicia , dit Sydney en me dérobant un baiser , pour craindre que vous veuillez me punir d'avoir hésité trop long-tems à vous déclarer mes tendres sentimens. Une femme s'offense volontiers de voir qu'on lui refuse l'hommage dont elle voit que ses charmes ont inspiré la loi. Tout a dû vous annon-

cer que je brûlois d'amour pour vous : mais vous vous êtes doutée de ce qui me forçoit au silence ? — Sir Sydney , lui répondis - je , une femme ne peut être que très-flattée de se voir aimée d'un homme tel que vous ; mais s'il est vrai que vous ayez fait quelque attention à mon peu de charmes , je crois connoître assez votre délicatesse pour imaginer que les obligations infinies que nous vous avons , ont pu seules vous empêcher de vous déclarer. Fait pour être aimé pour vous-même , vous avez craint sans-doute de ne pouvoir jamais être assuré si le retour que je pouvois vous accorder , ne feroit pas autant l'effet de la reconnoissance que celui d'une inclination réciproque ? — Plut à Dieu , Félicia , que je n'eusse eu que ce scrupule : il est de bien peu de poids. Non , je n'ai pas imaginé que de foibles services pussent mériter que vous vous fîssiez violence pour les récompenser. D'autres motifs me forçoient au silence. Pensez donc , jeune & belle Félicia , que je touche à ma quarantieme année , & que vous fortiez à peine de votre troisieme lustre. Fait peut-être pour réussir encore auprès de certaines femmes , il n'y a que la classe où vous êtes , dans laquelle il soit ridicule que je cherche à qui m'atta-

cher. De longs voyages, des malheurs singuliers, m'ont fait perdre cet enjouement qui rapproche tous les âges. Je suis Anglois, penseur & malheureux, tout cela nuit à l'espérance d'intéresser une jeune Françoisse, vive, & née pour des amours mieux assortis. Je ne puis douter que notre beau Chevalier ne vous aime. C'est à lui sans doute qu'appartient ce cœur.... — Entendons-nous, Sir Sydney ; je tremble qu'aimer n'ait pour vous & pour moi des acceptions bien différentes. Je vais prévenir en deux mots tous les faux raisonnemens dans lesquels nous pourrions nous engager, & qui nous éloigneroient de notre but. — Je n'en ai point d'autre, chere Félicia, que de tâcher de vous plaire, en me conformant à tout ce que vous pourrez exiger de moi. — Eh bien, Sir, faites-moi la grace de m'écouter. Vous m'aimez, dites-vous, j'en suis enchantée. Me demandez-vous si je suis sensible à votre tendresse ? Je vous dirai de tout mon cœur, *oui*. Si je regarde la disproportion de nos âges comme un obstacle au retour que vous êtes fait pour vous promettre ? *Non*. Il n'est pas question d'âge quand on est ce que vous êtes, & que l'on pense comme je fais. Si j'aime d'Aiglemont ? Si j'en suis aimée ?

Oui, Sir, nous nous aimons commodément; comme vous & moi pourrions bientôt aussi nous aimer; comme je ne trouve pas mauvais à certains égards que d'Aiglemont aime d'autres femmes, comme il vous fera permis d'en faire autant.... En un mot, Sir Sydney, ne me demandez aucun sentiment exclusif, ne m'en offrez aucun, & nous allons être d'accord. Je ne vous cache point que si votre façon de penser & d'aimer peut s'accommoder de mon système, dont j'avoue la bifarrerie, je suis prête à vous témoigner combien votre conquête me flatte, combien vous êtes éloigné de me paroître disproportionné & peu fait pour aspirer au foible bonheur de m'intéresser... Vous souriez, Sir Sydney? — Pardonnez, charmante philosophe, vous m'étonnez & m'enchantez également par des raisonnemens auxquels on ne devroit gueres s'attendre de la part d'une Française de seize ans.... — Voilà, Sir, une injure angloise. Vous semble-t-il donc que *femme Française* & *jeune* soient des titres qui excluent la faculté de penser & de raisonner? Apprenez que par-tout notre sexe penseroit, & même très-juste, si l'on n'y mettoit la plupart du tems obstacle, par une mauvaise éducation, à laquelle j'ai eu le bonheur

d'échapper. Mais c'est assez raisonner, mon cher Sydney, retournez sur vous-même, & voyez s'il est possible que vous ne soyez point aimé d'une femme tendre qui vous doit la vie, & qui vous prouve toute l'estime qu'elle a pour vous en vous révélant une façon de penser (de votre aveu très-singulière) mais qui vous rend seul l'arbitre du succès de votre amour.

En parlant, je lisois dans les yeux de Sydney combien je l'intéressois, & tout le plaisir qu'il avoit de se voir si près d'un but dont il craignoit modestement d'être encore fort éloigné. Vous êtes plus sage que moi, répliqua-t-il après un moment de réflexion, vous avez deviné tout ce que je pensois, & déjà je ne pense plus que comme vous. Telle est la force de l'empire que vous avez sur moi. Oui, belle Félicia, vous me rendez plus heureux que je ne le desirerois moi-même. Sans vous, j'allois peut-être me préparer bien des tourmens.

Lorsqu'après un semblable entretien, on ne fait plus que balbutier ou se taire, l'amour a beau jeu. Le fripon me poussa dans un coin de mon lit, & fit voir une belle place à l'amoureux Sydney. La philosophie, contente de s'être mêlée avec tant de succès d'une affaire de plaisir,

tira les rideaux & nous laissa. Pour lors Sydney commença un nouveau rôle qui lui alloit à merveille. S'il s'étoit plaint de quelque perte du côté du moral, il falloit que le physique n'en eût souffert aucune ; il n'est pas possible d'imaginer des talens en amour supérieurs à ceux dont il me faisoit part. Trois fois de suite il expira dans mes bras, & si je ne me fusse opposée à de nouveaux efforts, il eût encore été plus loin, sans reprendre haleine.

Voilà, par exemple, une folie de jeune homme, dis-je à Sir Sydney, qui, tout hors de lui, vouloit ne tenir compte de ma résistance. Vous voyez bien, ajoutai-je, qu'il feroit ridicule à moi de prétendre à la durée d'un amour de cette espece. Il est bon à prendre quand on a le bonheur de le trouver ; mais cela ne doit & ne peut pas être long. — Encore de la philosophie, répondit-il en riant. — Eh bien, Sir, prenons un parti mitoyen. Je ne veux pas que vous vous épuisiez ; vous ne voulez pas que je philosophe ? Dormons.

Notre réveil fut suivi de nouveaux plaisirs plus doux que les premiers, parce que les desirs de Sir Sydney étoient moins impétueux, & que je me trouvois déjà plus à mon aise avec lui. Il se leva
de

de bon matin , m'assurant que son bonheur surpassoit tout ce que son imagination avoit pu lui promettre. Je lui jurois de bien bonne foi que je me félicitois d'être aimée de lui , & que je ne ferois pas la première à rompre les liens que nous venions de ferrer. — Mais de l'amitié , Sir Sydney ; carte blanche pour tout le reste , autrement je ne répondrois pas de vous tromper. J'avois , avant de vous connoître , des principes dont je me suis parfaitement bien trouvée ; rien ne m'y fera renoncer. Je ne vous demande qu'une grace , c'est de ne me pas mépriser quand vous me desirerez moins.... — Je ne pourrai ni l'un ni l'autre , adorable Félícia , répondit-il en me donnant mille baisers. — Il se retira comme il étoit venu , & je me livrai paisiblement au sommeil.

La cotterie joyeuse se réunit de bonne heure & vint faire carillon à ma porte. Je passai à la hâte un déshabillé , pour les suivre sous un ombrage frais , où l'on avoit fait partie de déjeuner ; après quoi nous nous dispersâmes : les uns furent à leur toilette , d'autres ailleurs.

J'allai m'égarer avec Sydney dans un labyrinthe touffu , au centre duquel étoit une fontaine rustiquement décorée , & près de laquelle un lit de gazon offroit

un théâtre commode aux ébats des amans. En approchant de ce réduit enchanté, on ne pouvoit se défendre d'éprouver une vive émotion. Tous les sens à la fois y étoient flattés. Un filet de fil d'archal extrêmement délié, renfermant un espace fort étendu, tenoit prisonniere une multitude d'oiseaux de toute espece, qui donnoient l'exemple & l'envie de faire l'amour. La fleur d'orange, le jasmin, le chevre-feuille, prodigués avec l'apparence du désordre, répandoient leurs parfums. Une eau limpide tomboit à petit bruit dans un bassin qui servoit d'abreuvoir aux musiciens emplumés. On marchoit sur la fraise; d'autres fruits attendoient çà & là l'honneur d'être cueillis par des mains amoureuses, & de rafraîchir des palais desséchés par les feux du plaisir. J'étois émerveillée; l'incarnat du desir se répandoit sur mon visage, & n'échappoit point au pénétrant Sydney.... Notre bonheur n'eut pour témoins que les oiseaux jaloux, & les feuilles qui les déroboient aux rayons curieux de l'astre du jour.

Il est des amans pour qui les délices de la jouissance sont immédiatement suivies de l'ennui & du besoin de se séparer. Nous n'étions pas du nombre de ces êtres infortunés. Nous trouvions l'un

avec l'autre de quoi nous garantir de cette fécheresse si funeste à l'amour. Sydney me conta les plus singulieres aventures. Sa vie étoit un roman prodigieux. Il m'apprit entr'autres qu'une femme qu'il avoit adorée , perdue , retrouvée , & dont il ignoroit enfin le destin , étoit pour lui la source d'un chagrin qui n'avoit pu s'affoiblir ni par les voyages , ni par l'amour ou les faveurs de plusieurs autres femmes. Je n'exagere pas quand je dis que Sir Sydney étoit d'une beauté plus qu'humaine : son ame répondoit à sa figure ; elle se peignoit dans la noblesse & les graces de son maintien , & dans la douce fierté de ses regards. En un mot , dans un autre genre , il égaloit d'Aiglemont , ayant d'ailleurs un caractere bien plus estimable. Je contemplois Sydney avec admiration , & ne concevois pas comment il avoit pu trouver une ingrate : il disoit que j'étois , pour les traits & la taille , ce qu'il avoit vu de plus ressemblant à cette femme , dont le souvenir l'obsédoit. — Mais , hélas , ajoutoit-il , ce qu'on aime ressemble toujours si bien à ce qu'on a aimé , que peut-être cette conformité n'existe-t-elle que dans mon imagination ! Quoi qu'il en soit , adorable Félicia , c'est vous qui désormais me tiendrez lieu de cet objet si cher.

J'adopte en tout votre systême ; trop heureux de vous être quelque chose, quelques conditions qu'il vous ait plu d'y attacher !

Nous nous oubliâmes long-tems ; les doux épanchemens de nos ames annonçoient la durée future de notre attachement mutuel. On nous demandoit de tous côtés quand nous reparûmes ; nous fûmes agréablement persiflés. Mais Sydney, qui vouloit dérober pour un tems à ses hôtes la connoissance d'un lieu si favorable à notre amour, & qui avoit paru me plaire, ne dit pas d'où nous venions. La délicieuse solitude étoit close ; l'entrée, peu remarquable à dessein, n'avoit pas de quoi piquer la curiosité. Je fus à Sydney un gré infini de ce qu'il ne parla pas du labyrinthe. Les femmes sont toujours sensibles aux moindres attentions qu'on peut leur témoigner.

La maison de Sir Sydney abondoit en tout ce qui peut contribuer à faire passer le tems agréablement. Voitures, chevaux de main, équipage de chasse, bateaux, filets, jeu de paume, billard, théâtre, livres, instrumens, chere exquisite ; tout ce que les gens sensuels & connoisseurs peuvent desirer, toutes les bagatelles qui peuvent amuser les femmes, du jeu, de la musique, de la danse, des feux

d'artifice. Par-dessus tout cela, une union parfaite; jour & nuit de l'amour & de la volupté; nous étions vraiment aux champs Élysées.

Je n'étois pas la seule à qui Vénus & son fils eussent destiné de nouveaux présens pendant notre heureux voyage. Monrose, qui, les premiers jours, avoit paru un peu triste, commençoit à se déridier: il me cherchoit; & ne voulant pas le désobliger, je fis naître l'occasion de me trouver en particulier avec lui. — Ma chere Félicia, me dit-il, vous devenez inaccessible pour moi. J'ai tenté plusieurs fois de me rendre auprès de vous la nuit; mais vous êtes toujours impitoyablement barricadée. Cela est bien cruel! — Cher Monrose, répondis-je avec un peu de fausseté, je ne puis vivre avec toi, chez Sir Sydney, aussi librement que je le faisois à Paris. Nous étions chez nous, mais nous devons des égards à un étranger qui nous reçoit; il seroit malhonnête.... — Quel conte, ma bonne amie! Toutes nos Dames ne sont pas aussi scrupuleuses.... & je vous dirai que, si je pouvois vous être infidèle, je saurois bien avec qui passer des nuits que je trouve d'une longueur insupportable, depuis que nous sommes ici, &c.

Nous étions dans un lieu favorable. Monrose me prioit de si bonne grace d'adoucir ses peines ! j'avois le cœur trop bon pour le lui refuser. Le pauvre enfant usa de complaisance en affamé. Cette fois je ne le taxai point. Cette précaution devenoit inutile, puisqu'il prenoit fantaisie à quelqu'autre femme d'essayer du charmant jouvenceau. — Puis-je savoir, lui dis-je pendant un entr'acte, de qui tu peux être ainsi recherché ? — Devinez. — De Sylvina ? — Non. — De notre amie Dorville ? — Point du tout. — Ce sera Mlle. Thérèse ? — Encore moins. Mais ma voisine, Madame de Soligny, pourquoi ne voulez-vous donc pas y penser ? elle est charmante, & vous conviendrez que cela feroit bien commode.

A la vérité, il ne m'étoit pas venu dans l'idée de soupçonner cette belle, qui, m'ayant l'air d'être d'un gros tempérament & fort libertine, ne sembloit pas devoir jeter son dévolu sur un enfant. Mais en amour tout n'est-il pas caprice !

Milord Kinston, cet Anglois amant de la Soligny, buvoit volontiers le soir ; & à l'heure de se retirer, il avoit ordinairement plus besoin de dormir que de caresser sa maîtresse ; elle étoit donc

souvent exposée à coucher seule. Les hommes qui avoient chacun leur amie, & qui ne se mettoient pas encore assez à leur aise pour chercher à troquer, ne lui propofoient rien. Monrose couchoit, comme on fait, très-près d'elle. Il valoit mieux que rien. On vouloit le mettre à l'épreuve ; on se flattoit qu'il avoit des prémices à donner, & les femmes sont à cet égard à - peu - près du même goût que les hommes, quoique cela soit fort différent pour elles, comme je crois en avoir déjà fait mention ailleurs.

En un mot, Soligny avoit déjà fait beaucoup d'avance à Monrose. Le soir on le faisoit causer ; on lui demandoit mille petits services, qu'il rendoit de bon cœur ; on l'employoit presque en maniere de valet-de-chambre. Ses appointemens étoient force de choses flatteuses, force indécences qui le mettoient à de rudes épreuves. Quelquefois c'étoit son tour d'être servi. On prenoit la peine de rouler ses cheveux qu'il avoit de la plus grande beauté ; on le voyoit se mettre au lit ; on le veilloit jusqu'à ce qu'il eût les yeux fermés. La porte de communication demeuroid ouverte toute la nuit, afin de pouvoir causer quand il s'éveilloit. Les choses en étoient encore là, quand je reçus les confidences

de Monrose. — Mon bon ami, lui dis-je, je ne veux pas méfuser de ta tendresse & de tes sermens pour t'interdire des plaisirs que je ne conçois pas que tu puisses refuser sans des efforts trop pénibles. Tu deviendrais aux yeux de ta voisine un être ridicule ; peut-être t'en ferois-tu haïr, si tu ne répondois pas à des avances aussi positives. Je te permets donc de terminer avec elle ; mais sois modéré, & n'oublie pas de te ménager pour moi, qui ne t'aime pas uniquement pour mes plaisirs, mais qui prends le plus tendre intérêt à ta conservation.

Il me combla de remerciemens & de caresses. Je vis que le fripon étoit ravi de la permission, & que si je la lui eusse refusée, il n'en eût sans doute été ni plus ni moins.

Sydney ajouta bientôt à mes plaisirs celui de me faire connoître les moyens secrets qui le mettoient à même de savoir tout ce qui se passoit chez ses hôtes. Jadis le Seigneur Cléofas-Léandre Perez-Zambulo vit de fort belles choses, à l'aide d'un diable bon humain, qui le promenoit de toit en toit. Moi, sans diablerie, & sans risquer de me rompre le cou, je devins maîtresse de pénétrer par-tout, de tout voir. C'étoit vraiment un plaisir de femme. Je tins le plus

grand compte à Sir Sydney de la complaisance avec laquelle il me procuroit.

Je connois, dit-il, les arrangemens de tous nos Messieurs; chacun d'eux a la clef du couloir qui conduit invisiblement de chez lui, chez la femme avec laquelle il vit. Si par la suite il est à propos que je distribue assez de clefs pour que tout soit commun, je le ferai. Cependant, quand il n'y a ni pere, ni mere, ni maris, il n'est pas fort nécessaire d'user de précautions.

Je lui demandai, en attendant que je prisse la peine de me mettre au fait par mes yeux, comment chaque homme pouvoit ainsi se rendre de son appartement à ceux de toutes les femmes, sans être ni vu, ni rencontré? — Rien de plus aisé, me répondit-il. De quatre points différens de chaque antichambre des appartemens d'homme, on descend par une machine dans un entre-sol aveugle, ménagé entre les deux étages. Alors on suit un corridor ferré, large de deux pieds & demi, sur six de hauteur, & matelassé de toutes parts, qui conduit droit à une machine pareille à celle par laquelle on est sorti de chez soi. Vous en verrez tout-à-l'heure de semblables dans mon *entre-sol*, avec lesquelles je monte

& descends facilement & fans bruit. Quand une femme a chez elle l'homme qui lui convient, elle est à même d'interdire l'entrée à ceux qui pourroient survenir par les autres routes. De cette façon il est impossible que rien se découvre. En vain une belle feroit-elle enfermée à triple ferrure, en vain le galant avec qui elle feroit d'intelligence, logeroit-il à l'autre extrémité du pavillon, un jaloux ne pourroit ni les guetter ni les surprendre. On le feroit cocu fans qu'il pût seulement lui venir un soupçon. Quant à moi, tout m'est connu. J'ai dans mon entre-sol des moyens tout semblables à ceux d'en haut, moins compliqués seulement, & dont personne ne peut se douter. Vous allez juger de l'excellence de ces inventions. —

En effet, rien de plus simple. Des portes déguisées cachotent de petits enfoncemens, où étoit pratiquée une machine commode sur laquelle on se plaçoit. Alors, la personne & le siege se trouvant à-peu-près en équilibre avec un poids de cent soixante livres qui se mouvoit dans l'épaisseur du mur; on montoit & redescendoit fans peine à la faveur d'une corde perpendiculaire & fortement tendue; Sydney n'avoit que six pieds à monter pour voir tout ce qui se

passoit chez les femmes, par les trous des trumeaux dont j'ai parlé. La mécanique de tous ces suspensoirs, étoit faite avec le plus grand soin. Les panneaux qui servoient d'issue, s'ouvroient & se fermoient à coulisse, & étoient de même parfaitement finis.

Rien n'eût été aussi perfide que ces machines ingénieuses, si elles n'eussent pas eu le plaisir pour unique but. Je me proposois d'en donner les figures, de même que le plan de toute la maison qui m'appartient maintenant; mais outre que mon Architecte m'a priée de n'en rien faire, de peur qu'on ne vînt à contrefaire ce qui lui a coûté tant de peine à imaginer, j'ai pensé qu'il étoit inutile de dévoiler ces secrets à gens qui pourroient en faire un mauvais usage; & pour qui je n'ai pas intention d'écrire. Les voluptueux qui sont assez riches pour se procurer ces superfluités recherchées, trouveront aisément des Artistes qui rempliront le même objet, peut-être mieux qu'il ne l'est chez moi. N'oublions cependant pas que la maison appartient encore à Sir Sydney.

Les heures de la première soirée où je fus en possession de mes observatoires, couloient trop lentement à mon gré. Je mourois d'impatience d'apprendre com-

ment vivoient tous nos gens. Voir faire ce qu'on aime à faire soi-même, ne laisse pas d'être un grand plaisir.

Je commençai d'abord mes visites par l'appartement de la Soligny, voulant savoir comment se comportoit avec elle M. Monrose, qui avoit déjà sa permission depuis trois jours. Le mieux du monde. Je leur vis faire d'abord quantité de folies préliminaires qui me divertirent au possible. Après quoi ils danserent nuds, une allemande, à laquelle Soligny, qui étoit à l'opéra une des plus aimables prêtresses de Terpsicore, accommodoit mille passes lubriques; elle les enseignoit à Monrose, qui, rempli d'intelligence, s'appliquoit aux leçons, & ne demandoit pas mieux que de s'exercer. Il étoit ravissant en état de pure nature, aussi blanc que sa danseuse, & se rapprochant, par la mollesse de ses formes, des beautés de Soligny, dont le corps étoit un vrai chef-d'œuvre. Toutes les attitudes des passes avoient pour objet de développer quelque grace particulière, d'aiguillonner le desir de quelque baiser lascif; de varier à l'infini les simulacres de l'union à laquelle aboutissent tous les préludes voluptueux. A certain signal des mains, Monrose passoit & repassoit fort adroitement sous la cuisse
de

de Soligny , qui fautilloit en tournant sur la pointe du pied , sans perdre la mesure. Cette dance extravagante dura tant qu'ils eurent de forces ; puis ils furent tomber sur l'ottomane dans les bras l'un de l'autre , & reprirent haleine en attendant les plaisirs du lit qui suivirent de près. Je me retirai quand on alluma la lampe de nuit.

J'allai ensuite épier Madame Dorville , chez qui je fus charmée de voir aussi de la lumiere. Je la croyois couchée avec d'Aiglemont ; mais je vis , à mon grand étonnement , sur un fauteuil , la livrée & le chapeau du laquais de la Dame. Les rideaux du lit étoient fermés. Je ne pus rien voir pour cette fois.

Ce fripon de Chevalier , pensois-je , fera sans doute chez Sylvina ? & Monseigneur où fera-t-il ? chez lui ! tout seul ! le pauvre homme ! J'eus un moment envie d'aller le trouver. Je voulois cependant voir ce qu'on faisoit chez Sylvina. Mais c'étoit bien sa Grandeur elle-même qui lui tenoit compagnie. Ils ne dorment pas ; ils causoient en riant , groupés voluptueusement , & découverts à cause de la chaleur.

Je revins chez moi très - curieuse de savoir où pouvoit être d'Aiglemont. Sydney , pour me laisser jouir paisible-

ment de mes nouvelles possessions, n'étoit pas venu comme à l'ordinaire, partager mon lit. Je n'hésitai point, & tirant à moi le suspensoir destiné à la correspondance de mon appartement à celui de d'Aiglemont, je pris le chemin de chez lui, & parvins à son anti-chambre. La porte de la chambre à coucher n'étoit point fermée. J'entrai à la faveur des ténèbres. En tatonnant autour de son lit, je mis la main sur la tête d'une femme qui s'éveilla, & fit un cri dont le sommeil du Chevalier fut à son tour interrompu. C'étoit la chaste Thérèse qui partageoit ainsi sa couche; il dit plusieurs fois : *qui va là*. Je me mis à rire; il se leva, chercha de son mieux le joyeux lutin, & passa si près de moi, comme j'allois m'échapper, que je me trouvai à portée de lui appliquer sur les fesses un bon coup du plat de ma main; en même tems je pouffai la porte, & tournant la clef, je les enfermai. Pendant que les pauvres gens étoient, l'un fort surpris, l'autre fort effrayée, je regagnai tranquillement ma chambre, & me mis au lit.

La malice d'enfermer d'un côté le couple libertin, n'ayant eu pour objet que de favoriser ma retraite, Thérèse put à son tour s'esquiver sans peine par le dégagement de la garderobe. Le len-

demain il fut beaucoup question de l'aventure nocturne du Chevalier. Il eut beau se plaindre d'avoir été lutiné & claqué, on le traita de *visionnaire*. Il n'eût tenu qu'à lui de faire appuyer sa narration par un témoin; mais il n'en fit rien. Personne n'y ajoutoit foi. Sylvina seule inclinoit à croire qu'il pouvoit y avoir des revenans. — Pour moi, dit Soligny, je n'ai pas peur. J'ai près de moi le brave Monrose; si les esprits me livrent la guerre, je n'hésiterai pas de l'appeler à mon secours. — Je ne suis pas non plus fort peureuse, disoit Madame Dorville; nous ne sommes pourtant que deux femmes dans l'appartement. — Eh, moi donc, qui suis seule, interrompit Sylvina, je n'oserai plus me coucher. — Monseigneur fourioit, Sydney faisoit un peu la mine, ne doutant plus que la lutinerie ne fût un de mes tours. Je vins cependant à bout de le rassurer, ayant trouvé le moment de lui apprendre pourquoi j'avois fait la folie d'aller chez le Chevalier, & comment il n'étoit pas seul. — Vous verrez, Mesdames, disoit d'Aiglemont, qu'on fera forcé de faire venir ici garnison pour vous garder; car si nous nous offrions, vous craindriez poliment de nous fatiguer. — Non pas moi, dit aussi-tôt la Dorville;

venez , venez , Chevalier , je vous prendrai volontiers. — Quant à moi , je m'en tiens à mon petit voisin , répliqua Soligny ; il est cependant dormeur ; & malgré toute la bonne volonté que je lui suppose , il feroit possible qu'on m'enlevât sans qu'il s'en apperçût. Cela étoit dit pour le gros Kinston , à qui il falloit donner à entendre en passant , que le voisinage de Monrose étoit tout-à-fait sans conséquence. — Mon état , dit Monseigneur , m'empêche de demander du service. On voit peu d'Evêques en sentinelle. — Peste , répliqua Sylvina , vous êtes sans contredit la plus sûre garde en cas de lutins. D'un mot d'exorcisme , vous en dissiperiez une armée. C'est vous , Prélat , que je retiens pour me garder....

Tous ces propos étoient fort réjouissans pour moi : je ne disois rien , on m'agaça. — Notre espiegle de Félicia , dit le Chevalier , ne nous dit pas si elle est sujette à la peur. Cependant , si Messieurs les revenans ont un peu de bon sens , ils ne l'oublieront pas sans doute. — J'en ferois bien fâchée , dis-je d'un ton badin ; & Sydney venant de nous quitter pour un moment , j'ajoutai que je ne demanderois pas mieux qu'il m'en arrivât autant qu'à d'Aiglemont. —

A la bonne heure , répliqua celui - ci ; mais s'il vous arrive d'être visitée par le lutin , priez-le de ne pas frapper si fort. Il touche tout de bon , je vous jure , quoiqu'il paroisse un diable de fort bonne humeur. — Vous faisiez peut-être quelque sottise , Chevalier ? Si vous aviez mérité d'être fessé ! — Je ne me rendis pas assez maîtresse de ma physionomie. Il vit bien que j'entendois finesse à ce qui venoit de m'échapper , & commençant à me soupçonner d'être le lutin , il me fit du doigt une menace badine..... Mais déjà la conversation avoit changé de sujet. Nous ne pousâmes pas la galanterie plus loin , nous réservant *in-petto* , de reprendre l'entretien en tems & lieu.

J'allois tous les jours au délicieux labyrinthe avec Sir Sydney , qui ne se rendoit pas moins cher à mon esprit par les charmes du sien , qu'à mes sens , par la vivacité & la suite de ses transports amoureux. Plus nous vivions ensemble , plus nous nous attachions l'un à l'autre. Les rapports croissoient , la disproportion des âges disparoissoit ; en un mot , nous étions parfaitement contents de nous aimer. Il m'avouoit que désespérant , avant de me connoître , de devenir jamais heureux , je le guérissois.

néanmoins de sa sombre mélancolie. Je lui prouvois en effet , par des raisonnemens assez justes , qu'il reste des ressources dans les situations les plus cruelles , dès qu'on a pu sauver du premier moment du malheur sa raison & sa santé. Quant à la passion que Sir Sydney me témoignoit , j'avois grand soin d'y donner des entraves , en répétant sans cesse que je ne pouvois agréer ni rendre un amour exclusif. Cependant , malgré ma façon de penser bizarre , je ne laissai pas de prendre un grand ascendant sur l'esprit de Sir Sedney , qui s'y accoutumoit , & manquoit d'argumens pour la combattre. Mais le système de la pluralité des goûts n'est-il pas autant à l'avantage des hommes qu'au nôtre. Heureusement il devient à la mode. En vain quelques Philosophes de mauvaise humeur , entichés d'un reste de morale du vieux Platon , traitent-ils de *foux* , de *dépravés* ceux qui embrassent la nouvelle secte. Ces heureux profélytes me semblent au contraire les seuls Philosophes , & leurs détracteurs ne font que radoter : laissons-les blâmer , gémir , & jouissons.

On se souvient que d'Aiglemont me soupçonnoit d'être le lutin qui l'avoit claqué la nuit. J'en convins quand nous nous trouvâmes à portée de nous éclair-

cir à cet égard. Mais je le mis au désespoir en refusant de lui apprendre comment j'étois venue à bout de pénétrer dans son appartement, dont il étoit sûr d'avoir bien fermé la première pièce. — Tu ne m'aime plus, Félicia, me disoit-il tristement ; te voilà affublée d'un amant qui pourroit être ton pere, & qui va gâter ton esprit par le sérieux du sien. Si tu lâches une fois la bride aux goûts bizarres, tu es un fujet perdu pour le plaisir. Ne t'amuse pas à penser, crois-moi : n'éloigne pas la jeunesse, & ne sois pas assez dupe pour faire des sacrifices à un homme qui ne fauroit lui-même en faire assez pour mériter quelques faveurs de ta part. C'est moi qu'on éloigne ! & c'est par belle passion pour Sir Sydney, notre doyen ! & qui fait cette insigne sottise ? La plus jeune de nos folles, la méconnoissable Félicia ! — Tout cela est fort bien dit, Chevalier, lui répondis-je ; mais il n'en fera ni plus ni moins, vous ne faurez pas encore par où je suis venue chez vous. Cependant pour vous prouver que je ne suis pas une bégueule, suivez-moi.

Je le conduisis au charmant labyrinthe. Il ne fut pas moins frappé que je l'avois été moi-même des beautés de ce lieu champêtre ; il y éprouva de même

que moi de combien les plaisirs de l'amour y étoient plus piquans. Il y avoit quelque tems que nous n'avions offert ensemble de sacrifices à la bonne Déesse, nous retrouvâmes dans notre jouissance tous les charmes de la nouveauté. Puis nous nous contâmes réciproquement comment nous nous arrangions depuis que nous étions chez Sir Sydney. Je ne lui cachai point que celui-ci me plaisoit, & que je vivois avec lui; mais je ne dis rien des machines d'en haut, ni de l'usage que j'en avois déjà fait. — Quant à moi, dit le Chevalier, malgré les plaisirs variés dont on jouit ici, je commençois à m'y déplaire, quand heureusement je me suis avisé que la jolie Thérèse pouvoit m'y faire passer des nuits agréables. Madame Sylvina est si fort à mon oncle, elle a d'ailleurs une si mince opinion de mes talens, qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté-là. J'avois donc débuté par traiter assez bien mon ancienne connoissance, Madame Dorville; mais je ne suffisois pas; j'avois pour lieutenant un grand coquin de laquais. L'autre jour, venant chez elle, sans penser à rien, je les vis de l'antichambre dans une glace qui répétoit leur image: le drôle rendoit, portes-ouvertes, un service *impromptu* sur le

pied du lit à son affamée maîtresse ; j'eus
 la constance d'attendre jusqu'à la fin, ils
 firent toilette commune, & M. Hector
 ne referma point le ferme outil de sa
 bonne fortune, sans que la reconnois-
 sante Dame y eût appuyé le baiser le
 plus passionné. Madame Dorville peut
 prendre un grand laquais de plus, & se
 passer de moi. Piqué de cette décou-
 verte, je me rabatis sur Milady Kinston.
 Mais la bisfarrerie des goûts de cette
 belle me força bientôt à la retraite. Ce
 qu'il est le plus naturel de faire aux fem-
 mes, est précisément ce dont elle se sou-
 cie le moins : il lui faut des extravagances ;
 tantôt elle veut qu'on la traite com-
 me un mignon, tantôt qu'on lui fasse
 ce que tu me refusois si cruellement la
 première nuit de nos folies quel-
 quefois sa bouche est jalouse de l'offrande
 que — Fi la vilaine, interrompis-je,
 dégoûtée de cette image ! — Vous avez
 raison, répliqua le Chevalier, cela vous
 révolte ; cependant apprenez, ma chère
 Félicia, que la passion convertit souvent
 en plaisirs sublimes, des goûts monf-
 trueux auxquels on ne peut d'abord
 songer sans horreur. J'ai fait avec des
 femmes très-ordinaires, mais pour qui
 j'avois des instans de délire, des folies
 dont j'étois étonné moi-même en m'y

livrant avec délices. Je n'aurai ni la mauvaise foi de nier que ces irrégularités m'ont ravi, ni l'entêtement de soutenir qu'elles soient par elles-mêmes de véritables moyens de jouir. Tout cela git dans l'imagination. C'est elle qui nous entraîne, qui vient aisément à bout de nous faire faire les choses qui répugnent le plus à la raison & même à la nature : le caprice bouleverse tout ; mais ce désordre tourne au profit du plaisir....

Il avoit raison ; je l'ai souvent éprouvé depuis. D'Aiglemont ajouta que s'il avoit eu plus de goût pour Soligny, ses prodigieux caprices ne l'auroient point rebuté, & qu'il avoit eu d'abord la complaisance de s'y prêter, mais que bientôt obsédé, & trouvant d'ailleurs peu de ressources dans l'esprit de cette Bacchante, il l'avoit quittée pour la gentille Thérèse. Celle-ci étoit, selon lui, le plus friand morceau dont un vrai connoisseur pût goûter. Sa fraîcheur, sa fermeté, rétablies depuis les remèdes, lui donnoient tous les attrails d'une femme neuve ; sa jouissance avoit mille délices qu'il loua jusqu'à me donner un peu d'humeur. On fait que Thérèse n'étoit pas fotte ; elle aimoit le plaisir à la fureur, & savoit rendre au centuple celui qu'on lui procuroit. Le Chevalier pré-

tendoit qu'il ne manquoit à cette rare foubrette , que d'appartenir à quelque homme à la mode qui lui donnât de la célébrité. Il se propofoit de lui rendre ce fervice , dès que nous ferions de retour à Paris.

J'eus encore avec le charmant d'Aiglemont , & même avec Monrofe quelques entrevues fecrettes , fans que Sir Sydney s'en doutât le moins du monde ; nos paffades ne fe faifoient jamais chez moi , nous choififfions des lieux écartés où nous ne pouvions être furpris.

Sur ces entrefaites , Sir Sydney reçut de Paris des nouvelles intéreffantes qui l'y rappelloient pour quelque tems ; il nous laiffa maîtres chez lui , & nous pria de vivre en joie en attendant fon retour. Sa confiance en moi étoit fans bornes ; il m'abandonna en partant toutes fes clefs , & ne mit aucunes limites à l'ufage que j'en pourrois faire.

Dès le même foir , je reçus chez moi le cher d'Aiglemont , qui apprit enfin comment & par où nos appartemens communiquoient. Adieu les plaifirs de Thérèfe. Je lui enlevai pour le coup fans retour le Chevalier qu'elle adoroit tout de bon. J'eus un plaifir malin à jouir des tendres inquiétudes de la pauvre fille qui paffoit une partie de la

nuît à rôder autour de l'appartement de son idole , ne comprenant point comment il pouvoit découcher toutes les nuits , fans que jamais elle le vît fortir ni rentrer. Cependant elle prit à la fin son parti , & ne roda plus. Le Chevalier fut enchanté quand je lui dévoilai tous les myſteres des deux entre - fols. Sydney lui paroifſoit le plus heureux des hommes de poſſéder une maiſon ſi commode ; il regrettoit de n'être pas un grand Seigneur , afin de pouvoir ſ'en procurer bientôt une ſemblable.

Nous nous promenions certain après-ſoupé. Le gros Kinton parloit très en particulier à la Soligny. A travers leur chuchottement nous crûmes diſtinguer le nom de Monroſe. Leur ton étoit ſi ſérieux ; ils paroifſoient ſi occupés , nous ſoupçonnâmes qu'il pouvoit y avoir ſur le tapis des projets où le beau jeune homme étoit pour quelque choſe. Nous fûmes donc d'avis de veiller de près Mylady Kinton. La niche aux eſpions n'avoit qu'une place , je l'occupai. Mais le Chevalier uſa de la communication de ſon appartement , & il fut à même de voir tout auſſi bien au moyen de la couliffe imperceptiblement entr'ouverte.

Soligny , ſelon l'uſage , fut ſervie à ſa toilette par le complaiſant Monroſe ,
à

à qui, depuis que je ne les avois vus, elle avoit appris beaucoup de folies nouvelles. Il paroissoit fort exercé, & très-accoutumé à se prêter à tout ce que pouvoit desirer de lui sa lubrique institutrice.

Nous le vîmes la fêter savamment dans une position inverse, qui satisfaisoit à la fois deux des goûts dont le Chevalier m'avoit parlé : le couple paroissoit s'en trouver à merveille. Soligny sur-tout sembloit ne pouvoir démordre. Elle jouissoit avec fureur, & faisoit retentir la chambre du sifflement de ses sanglots. Cependant elle désempara ; le mignon se mit en posture de goûter d'autres plaisirs. A l'incertitude qu'il fit d'abord paroître, je jugeai qu'il s'étoit enfin familiarisé avec ceux dont son ancien ami Carvel n'avoit pu lui faire agréer l'essai. Il sembloit même vouloir donner dans ce moment la préférence à la jonction prohibée ; mais Soligny demanda d'être servie plus naturellement. A peine le jeune homme fut-il en situation, ferré fortement des bras & des jambes de sa belle, & forcé par cette position à élever un peu la croupe, que le gros Kinston, dont nous ne nous doutions pas, parut & grimpa pesamment sur le lit. A son aspect, Monrose voulut se dégager, se

croyant sur le point d'être châtié de sa témérité ; mais il s'agissoit de toute autre chose. Milord en vouloit tout uniment à ce fessier séduisant , fait pour alumer les desirs de tous les amateurs & pour courir sans cesse les risques d'être violé.

Mais en vain Soligny réunissant toutes ses forces , & étouffant presque le beau Ganimede , faisoit beau jeu à Milord ; en vain celui-ci menaçant , promettant , priant , mêlant les douceurs aux injures , en bel état & bien graissé. Entreprenant de se rembourser , & commençant à réussir , Monrose , à force de se débattre , débusqua le gros Kinston , & le fit cheoir sur le parquet d'autant plus malheureusement , que , voulant s'accrocher aux deux autres , il les entraîna sur lui & faillit en être moulu. Monrose se dégagea lestement , courut à sa chambre ; aussi-tôt , l'épée à la main , il vint fondre sur le luxurieux Anglois. Mais Soligny se jeta vite entre eux deux , au péril de sa propre vie. Monrose fut , pendant que Milord s'évada , pâle & bien hors d'état de faire le Jupiter. La trahison de Soligny étoit manifeste ; elle lui fut reprochée avec aigreur , moins durement cependant qu'elle ne devoit s'y attendre. L'offensé ne voulut point faire la paix , & rentra brusquement chez lui. Nous

P'entendîmes aussi-tôt mettre ses verroux & fermer sa porte à double tour.

Le Chevalier me rejoignit. Nous allâmes rire chez moi de cette tragi-comédie, & éteindre dans nos voluptueux ébats les feux dévorans dont ce spectacle lascif venoit de nous embraser.

Jeunesse! jeunesse! faites votre profit de cet utile chapitre. Voyez comment une fois lancé dans la facile carrière du libertinage, on y galoppe sans pouvoir se retenir. Ce Monrose, n'aguere si tendre, si réservé, le voilà déjà au niveau des plus grands débauchés. Déjà une maîtresse dissolue est venue à bout de lui faire surmonter une répugance qui d'abord lui paroissoit invincible. Il est vrai qu'avec une femme qui a vécu, il y a quelque chose à gagner de l'autre façon, pour un jeune homme qui n'a pas de quoi remplir les espaces. Mais, en un mot, si Monrose, *agent* de plein gré, ne devient pas *patient* avec autant de résignation que le Seigneur Anselme au château du More, que s'en faut-il? Peu de chose. C'est qu'on s'y est pris moins adroitement, & qu'avec les gens d'honneur la violence ne vient à bout de rien.

Peu de jours après l'aventure que je viens de décrire, nous apprîmes qu'il

étoit arrivé de grands changemens dans les affaires de Sir Sydney. Il devenoit Lord par la mort d'un oncle, & voyoit tripler sa fortune. Son projet étoit de nous donner encore un ou deux jours, & de se rendre tout de suite en Angleterre. Il me mandoit en particulier que le séjour que j'habitois ayant paru me plaire, il venoit d'acheter cette terre en mon nom, persuadé que je ne lui ferois pas le chagrin de refuser un don, que l'augmentation de ses biens rendoit, selon lui, de peu de conséquence. Cependant, outre les bâtimens, les meubles, il y avoit encore d'assez gros revenus attachés à la terre. Je répondis que, n'acceptant ni la propriété ni les rentes, je ne refusois pas cependant la jouissance du château, mais à condition que je serois libre d'en disposer à mon tour en faveur de qui bon me sembleroit : mon intention étoit de remettre tout cela aux enfans de Sir Sydney, que le soin de conserver dans sa famille un titre qui se feroit éteint après lui, mettoit dans l'obligation de se marier.

Sur ces entrefaites, nous fîmes une rencontre singulière, dont il étoit impossible que nous prévissions alors les conséquences importantes ; que le fort est bizarre dans ses projets ! Souvent

nous voyons naître d'une circonstance , qui d'abord paroît tout-à-fait indifférente , une chaîne d'événemens , qui donnent une nouvelle face à notre existence.

La nuit étoit déjà sombre ; nous revenions tumultueusement d'une partie de chasse , & devions passer près de ces statues dont on se souvient que j'ai parlé : tout-à-coup le cheval d'un piqueur , qui étoit un peu en avant , s'effaroucha , recula , & ne voulut point passer outre. Celui du Chevalier , qui suivoit de près , en fit autant , & lui-même fut effrayé , entrevoyant contre le piédestal un homme étendu ; nous arrivâmes en même-tems. Le piqueur pria d'Aiglemont & Monrose qui étoit à cheval à côté de moi , de descendre & de venir examiner avec lui , si ce qu'on découvroit étoit un homme mort ou endormi : c'étoit un infortuné percé de plusieurs coups , & perdant des flots de sang , mais qui respiroit encore.

— Laissez - moi , (dit celui-ci d'une voix mourante) qui que vous foyez , vos soins font inhumains. Ne me ravissez pas la seule consolation. — Un sanglot douloureux lui coupa la parole , nous le crûmes sans vie.

Sylvine & Monseigneur , qui occu-

poient une petite caleche, la cédèrent & furent reçus dans une autre fort spacieuse, où le gros Milord tenoit compagnie à Mesdames d'Orville & Soligny. Monrose & le Piqueur volèrent au château. Le dernier reparut bientôt suivi du laquais & du chirurgien de Sydney, à qui Monrose avoit donné son cheval. Ils apportèrent de la lumière, du linge, & trouverent à peu de distance du château, la caleche du blessé dans laquelle il étoit sans connoissance, entre les bras de d'Aiglemont; les blessures furent visitées sur le champ. Elles étoient profondes & douteuses. On mit l'appareil.

Nous avions ramassé l'arme fatale avec laquelle le malheureux s'étoit frappé, & un brasselet de cheveux auquel tenoit un portrait de femme, dont le crystal terni, humide & portant l'empreinte de deux levres, témoignoit que le suicide avoit ce bijou collé sur sa bouche, quand nous l'avions rencontré. Ces circonstances intéressantes piquerent notre curiosité. Elle fut portée à l'excès, lorsque Sir Sydney, de retour le lendemain, parut frappé comme d'un coup de foudre à la vue du portrait. C'étoit celui de cette femme dont il m'avoit parlé. Il avoit toujours soutenu qu'elle me ressembloit beaucoup. Il en prenoit pour le coup tout le monde

à témoin , & l'on fut en effet forcé d'en convenir. C'étoient tous mes traits , & sur - tout parfaitement ma physionomie. Cependant le malade demeuroit au même état , prêt à tout moment de rendre l'ame. Sydney ne pouvoit différer son voyage. Il eût bien désiré de faire copier le précieux portrait , mais sa délicatesse ne lui permit pas de commettre ce larcin. En partant , il me supplia de ne rien épargner pour tâcher de sauver les jours d'un homme dont l'histoire devoit nécessairement avoir les plus grandes liaisons avec la sienne propre.

Ma tendresse pour l'aimable Sydney me rendit ardente à soigner notre malheureux étranger. Il ne fut hors de péril , & en état de parler , que quinze jours après le départ du nouveau Lord.

Pendant ce tems d'alarmes & de pitié , mon ame demeura fermée aux plaisirs. Je ne m'intéressai pas plus à ceux des autres. Uniquement occupée de mon malade , je ne le quittois presque jamais ; l'ennui fit déserter Madame d'Orville , Milord Kinston & sa maîtresse. Monrose étoit en Angleterre. Une société telle que la nôtre , quoique fort de son goût , lui feroit devenue funeste. J'avois prié Sydney de l'amener. Le pauvre petit avoit fait éclater le chagrin le plus vif ; mais

Sylvina elle-même ayant sollicité son exil, il avoit été forcé de s'éloigner.

Est-ce un songe, Madame, me dit mon malade presque aussi-tôt qu'il put parler. ? Par quel miracle me trouvai-je enfin parmi des êtres sensibles, moi qui depuis si long-tems..... je vis!..... & c'est vous..... vous que je ne connois point, mais qui êtes pour moi l'objet du plus étrange étonnement! — Je vous entends, Monsieur. Ce portrait qu'on a trouvé près de vous..... certaine ressemblance..... elle est frappante. Mais vous avez un cœur compatissant à la cruelle de Kerlande..... — Un chirurgien habile, que Sydney avoit envoyé de Paris, & qui ne bougeoit d'auprès du blessé, remarqua que cet entretien caufoit trop d'émotion au malade. Il me pria de m'éloigner. — Je ne doute plus, Félicia, me dit le Chevalier, que je rencontrai en sortant, & qui ne prenoit pas fortement à cœur l'état de notre infortuné; je ne doute plus qu'après avoir guéri cet aventurier, il ne faille retenir le docteur pour vous-même ? Vous voilà concentrée dans la tristesse, hospitalière en forme, pénétrée de l'air mal faisant de la chambre d'un malade, nous aurons bientôt la douleur de vous voir l'être à votre tour ? Quelque fièvre

opiniâtre, ou tout au moins quelques sombres vapeurs, feront le fatal salaire de vos empressements charitables. Plus de plaisir ! plus de volupté : quel oubli de la nature ! quelle contagion du malheur ! vous me feriez devenir de bronze. De la sensibilité, ma chère Félicia ; mais jusqu'à l'oubli de vous-même exclusivement. —

Il est vrai que les facultés d'aimer, de jouir, étoient totalement suspendues en moi ; mais, chez nous autres femmes de plaisir, ces révolutions font de peu de durée, & ne tirent point à conséquence. Je prouvai bientôt au charmant Chevalier que je ne prétendois pas m'oublier. Et même la santé de notre convalescent exigeant que je le visse beaucoup moins, puisque je lui retraçois si vivement ses malheurs, je me rendis à la société, & me retrouvai bientôt au courant de mes habitudes. Mille plaisirs assaisonnés de toutes les variétés que nous savions pouvoir seules éloigner le dégoût, remplissoient nos heureux momens.

Entendre le Chevalier raconter ses innombrables galanteries, n'étoit pas le moins amusant de mes passe-tems. Il lui étoit arrivé des aventures si plaisantes ; il les contoît avec tant d'agrémens & de feu, que le plaisir de l'écouter ne man-

quoit jamais de conduire à celui de réaliser ce qu'il favoit si bien peindre. J'aurois eu de quoi grossir beaucoup mon ouvrage, si cet aimable libertin avoit daigné jeter sur le papier son histoire; mes lecteurs m'auroient su un gré infini de la leur avoir transmise. Mais, paresseux & peu jaloux d'être célébré, il a refusé cruellement de me donner un *d'Aiglemontana*. Bien loin de vouloir écrire, il trouve mauvais que je me donne ce plaisir: en un mot, ce censeur dont j'ai déjà parlé deux fois, & qui vouloit me dissuader d'écrire ma dix-huitième fredaine, à la fin cependant il me laisse faire, sans doute parce qu'il n'est plus tems que je recule. D'ailleurs il ne contrarie jamais au point d'être lui-même le plus entêté. Mais finissons cette digression par le récit d'une aventure presque incroyable, arrivée à ce héros, & qui fera voir combien l'on perd à n'avoir pas une collection de ses folies: c'est lui qui va parler.

Vous savez, ma chère Félicia, comment en dernier lieu j'ai eu le courage d'aller passer quelque tems chez moi, pour complaire à mon oncle? L'honnête ville qui m'a donné le jour a pour habitans des gens à-peu-près de la force de ceux que nous avons vu là-bas. Mê-

mes préjugés , mêmes ridicules ; les hommes aussi fots , les femmes aussi faciles , malgré l'étalage pompeux des plus grands sentimens.

J'étois reçu dans toutes les maisons , & tout ce qu'il pouvoit y avoir de passable , étoit à peu-près à mes ordres ; mais je ne voyois rien qui pût m'amuser à certain point. Je répugnois d'avoir à partager avec des maris maussades , à corrompre d'imbéciles argus , à me contraindre avec des meres & des tantes ridicules ; en un mot , je ne visois à rien , sinon à la femme d'un *Quidam* , revêtu depuis peu d'un emploi lucratif ; mais qui , malgré ses avances , avoit toutes les peines du monde à se faufiler avec la soi-disant *bonne compagnie* : la Dame étoit très-jolie , fraîche , parfaitement bien faite. Elle avoit entrevu Paris , son hibou de mari lui devoit son état ; elle affectoit des manieres aisées , se paroît , visoit à l'élégance , femme d'assez d'esprit d'ailleurs , mais ayant le travers d'une grande intrigue avec certain Officier , un de ces hommes qui ont puisé leur perfection dans les romans , pour qui le bonheur suprême est d'être montrés au doigt , comme le héros de grandes aventures amoureuses , d'être canonisés par d'antiques *femmes à passions* , &

révérés des *apprentifs Céladons*, un personnage, en un mot, parfaitement ridicule à cet égard, & d'autant mieux dans son jour, que, de son côté, l'époux avoit la manie de jouer le Philosophe, de chérir le rare Sigisbé, de n'agir que par ses conseils. Souffler à ces deux Messieurs une femme si préoccupée, étoit un trop bon tour à leur jouer pour que je négligeasse de faire naître les moyens. Je répugnois cependant beaucoup à me mettre aux petits soins auprès de ces bourgeois; je m'épouvantois des obstacles, qu'alloit rencontrer ma fantaisie; mais voici comment le hasard me servit.

Un de mes amis pressentit la Dame sur le desir que j'avois de lui faire ma cour. La permission de me présenter fut accordée, & le jour pris : c'étoit celui de certaine assemblée : nous devions nous rendre une heure avant celle de la coterie, avec qui je me propoisois bien de ne pas me rencontrer. Cependant ce grand jour arrivé, quelque affaire imprévue retient mon introducteur; il me fait savoir qu'il ne pourra pas m'accompagner : mais il me conseille d'aller seul. La Dame étoit prévenue, & peu faite d'ailleurs pour qu'un homme comme moi se piquât avec elle d'une bien rigoureuse étiquette. Je pars donc. Il faisoit déjà
plus

plus que sombre ; je trouve à la porte un valet *endimanché* , qui me dit que Madame est visible ; l'escalier est foiblement éclairé : dans les deux premières pièces point de lumière , & personne ; mais tout est ouvert : je vois plus loin une femme ; elle m'entend ; elle vient au devant de moi , tenant un flambeau. C'est la maîtresse de la maison , elle-même , se plaignant , un peu bourgeoisement , de la négligence & de la désertion de ses gens. — O ciel ! c'est vous , M. le Chevalier ! que je suis honteuse !.... — Le pied lui manque en même-tems sur le parquet trop soigneusement frotté ; elle tombe à la renverse , la bougie s'éteint. Je me précipite ; mais quel singulier hasard ! tandis que , de la meilleure foi du monde , je veux m'empresse à secourir la Dame , ma main rencontre une gorge d'une fermeté ma charité s'oublie. On veut se relever , j'embrasse , on retombe : les ténèbres me rendent entreprenant : la bisarrerie des attitudes me favorise. Je gagne du terrain ; une cuisse de fatin , potelée , dure , conduit ma main sur le plus délicieux bijou je l'agace on crie tout bas. — *Ah ! Monsieur ! quelle horreur ! si mes gens mon mari si quelqu'un.....* Je sentoie déjà la né-

cessité d'abrèger. Cependant , trahie par
 la nature , déjà la belle donnoit des preu-
 ves non équivoques de l'impression que je
 faisois sur ses sens ; je pousse la témérité
 jusqu'au bout , malgré l'incongruité du
 lieu : on résiste à peine ; je donne l'as-
 faut , je suis vainqueur. Mais
 quelle surprise ! que ne peuvent pas le
 tempérament & l'occasion ! on me rend
 mes baisers ! on me presse avec fureur !
 on seconde mes efforts ! j'ai déjà toute
 ma raison ! on n'a pas encore recouvré
 la sienne ! c'est moi seul qui commence
 à craindre que nous ne soyons surpris.....
 Mais bientôt on me repousse violem-
 ment , on se dérobe , le flambeau se
 retrouve , on fuit en marmottant quel-
 ques exclamations de honte & de repen-
 tir. Je n'y conçois plus rien. Cependant
 je ne perds pas la tête ; je descends , &
 retrouvant à son poste le soi - disant por-
 tier , je me plains de n'avoir trouvé dans
 les appartemens ni lumière , ni domes-
 tique pour m'annoncer. A force d'ap-
 peler , de crier , il fait paroître un lour-
 deau , dont le visage est enfariné , & qui
 se tort les bras pour endosser à la hâte
 une casaque trop étroite. Celui-ci me
 précède une chandelle à la main. Pour
 lors la Dame , tant soit peu remise &
 ayant enfin chez elle deux bougies , me

reçoit l'œil humide , le visage encore animé d'un incarnat expressif. Le laquais, grondé & menacé d'être mis à la porte , va tristement éclairer les pieces dont l'obscurité venoit de m'être si favorable.

Eclaircissemens, reproches, sanglots, lamentations outrées de la part de la Dame; de la mienne, humble repentir, sermens passionnés. Nous nous arrangeons pour le secret. On exige pour condition du raccommodement, que tout ceci, regardé *comme non venu*, n'aura aucunes fuites, & cela, vu le tendre amour que l'on convient d'avoir pour le méritant Sigisbé..... — *Non, Madame*, s'écrie celui-ci (sortant d'un cabinet de toilette où il s'étoit caché par jalousie, effrayé de ma réputation, & voulant favoir comment se passeroit cette premiere entrevue avec sa maîtresse. Il n'avoit rien pu voir, la piece où nous causions alors, séparant du cabinet celle où notre passade s'étoit faite). Non, dit-il, ne vous privez point du plaisir de conserver Monsieur; je n'y ferai point un obstacle..... Perfide! monstre d'inconstance & de libertinage!..... — Monsieur! Monsieur, interrompis-je piqué de la liberté qu'on prenoit de s'emporter en ma présence, songez à ce que vous devez à Madame & à moi, que ces voci-

férations offensent. — Quoi, Monsieur ? Pensez-vous. — Vous imposer silence, Monsieur. — A moi, Monsieur !

Cependant, confuse de son aventure, affommée de l'apparition subite du Sigisbé, & s'effrayant de notre querelle, la Dame se trouva mal. Le soin de la secourir suspendit nos propos. Je tirai la sonnette ; & , avant d'être vu des gens, je me retirai. Je ne fais comment le rival outragé fit pour s'échapper à son tour ; mais il me joignit presque aussi-tôt. Nous nous battîmes ; lui, furieux ; moi, remplissant de sang-froid le devoir d'un homme de cœur. Je le ménageois ; il brisa son épée contre la garde de la mienne qui le blessa légèrement au bras. Je le reconduisis chez lui. Nous nous réconciliâmes. Il ne manquoit à ce brave garçon que d'être un peu plus homme du monde & de ne pas aimer à filer si ridiculement le parfait amour. Ce qu'il y avoit, selon lui, de fort malheureux dans son aventure, c'est qu'il devoit partir incessamment, son congé touchant à sa fin. Il eût bien désiré d'emporter dans son cœur la pensée de son amante aussi pure, & le souvenir de son demi-bonheur sans mélange de regrets ; mais je vins à-peu-près à bout de lui prouver

que , loin de s'affliger d'une bagatelle , il devoit au contraire s'estimer trop heureux , puisque désormais il alloit favoir à quoi s'en tenir sur le compte des femmes ; & que , se trouvant relevé de ses sermens , il ne tiendrait qu'à lui de se mettre avec une nouvelle maîtresse sur un meilleur pied. On remarquera qu'il n'avoit pas eu la Dame qui le contenoit , par des menaces effrayantes , *de se donner la mort* , s'il exigeoit absolument qu'elle *déshonorât* son aimable époux. Le trop crédule amant n'avoit pas osé devenir heureux à pareil prix , sottise de part & d'autre ; voilà à quoi aboutissent toutes ces belles chimères. Une femme a du tempérament ; elle le nie à son amant , à elle-même. Cependant elle se permet d'aimer ; mais elle sépare l'ame des sens , & faisant tout pour l'une , rien pour les autres , ceux-ci se révoltent à la première occasion. Un écumeur survient , qui moissonne dans le champ que le cultivateur timide a pris tant de peine à mettre en valeur.

— Diabolique Chevalier , lui dis - je , tout cela vous fera rendu si jamais vous vous mariez..... — *Si jamais ?* ce fera bientôt , je vous jure. J'y suis condamné par l'invalidité d'un benêt d'ainé qui , végétant dans les drogues & tout à l'étude

des anciens, me laissera probablement bientôt l'espérance d'un bel héritage. Mais je compte bien que ma femme ne fera pas une bégueule. Je veux qu'elle soit heureuse & libre ; qu'elle soit l'amie de mes amis, comme je le ferai des siens : & pourvu que personne ne s'érige en maître chez moi, où je voudrai qu'elle seule & moi commandions ; pourvu qu'elle ne m'associe, ni de ces brigands connus sous le nom de *joueurs*, ni des ecclésiastiques fournois, ni des pédans affamés, tout ce qu'elle fera sera bien fait, & je ne refuserai à ses plaisirs, ni complaisance, ni argent. —

Le Chevalier étoit-il un mauvais sujet ? Ceux qui pensent autrement que lui, ces gens qui crient sans cesse à leurs femmes, *honneur, vertu, vos devoirs, mon autorité*, valent-ils mieux ? Décidez, lecteur.

Milord Sydney m'écrivoit souvent : toujours sur le ton de l'amour ; mais cependant fort occupé de notre aventurier & du portrait. Il me prioit de m'informer si l'original de cette peinture existoit encore ? en quel lieu ? & par quel hasard elle se trouvoit entre les mains de notre infortuné ? Enfin, qui il étoit lui-même ? Il mandoit, au sujet de Monrose, les choses les plus flatteuses ; que ce

charmant jeune homme , propre à tout , & plein de bonne volonté , lui donnoit toute la fatisfaction imaginable ; qu'il plaîsoit univerfellement , & se conduisoit avec beaucoup plus de sagesse qu'on ne devoit l'espérer de son âge & de la vivacité de ses passions. — Je fais, belle Félicia (m'ajoutoit Sydney dans une de ses lettres) que si j'ai été assez heureux pour amuser quelques instans tes sens , ce regne usurpé sur ton printems par mon automne , doit être fini sans retour ; mais l'estime & l'amitié , ces sentimens délicieux qui confondent tous les âges ; ces fruits exquis que n'engendrent pas toujours la fleur fragile de l'amour , vont former entre nous des liens bien plus solides & non moins heureux, &c. — Je vous entends , Milord , lui répondis-je à-peu-près. Vous aviez besoin d'aimer , il vous a paru que je vous convenois ; mais ce portrait..... certaines espérances vagues , rien de plus juste. Je vous rends à votre chimere ; puisse-t-elle faire un jour votre bonheur , personne ne le partagera plus sincèrement que moi ! Autrement , songez que je ferai toujours la même. Il n'y a dans un cœur tendre qu'un espace imperceptible entre les sentimens dont vous parlez & l'amour. Vous êtes musicien ,

vous entendrez une comparaison musicale. Je ne suis pas un de ces instrumens bornés, sur lesquels on peut moduler sans changer l'accord. Je suis montée à la convenance de tous les tons, & formée précisément pour les *transitions*. Mais je ne me laisse toucher que par d'habiles maîtres. Vous savez, Milord, qu'entre vos mains je ne fais pas cacophonie? Vous l'éprouverez encore quand & aussi long-tems qu'il pourra vous plaire. Adieu.

Mais on va m'accabler d'injures? me traiter de *folle*, d'*effrontée*? que m'importe. Je l'ai déjà dit ailleurs, mon bonheur me venge du blâme & du mépris des *rigoristes*, & je vais prouver..... Non, ce qui prouve mieux que tous les raisonnemens du monde, que sans doute mon système est passablement bon, c'est que malgré ma légèreté, je n'ai perdu aucun de mes adorateurs. Ils sont toujours demeurés mes amis. Il est vrai que je n'ai jamais fait de mauvais choix. Je ne parle pas des songes qu'on nomme *passades*.

Me voici maintenant élevée par l'amour & la volupté, à un certain rang parmi les protégées de Vénus, mes traits & ma taille touchant au dernier degré de leur perfection, & mes talens à leur

maturité. Je me vois indépendante, & si je veux y consentir, propriétaire d'un bien solide, qui me met pour jamais à l'abri de certaines disgraces, dont la seule crainte doit empoisonner les plus beaux momens d'une jolie femme qui fonde ses ressources sur des charmes & sur les passions qu'ils peuvent inspirer. C'est un grand point; car sur-tout pour les femmes de plaisirs, c'est l'aifance seule qui fixe le bonheur & même le mérite. Telle qui, dans une situation brillante, a de l'esprit & des manieres nobles, & reçoit pour ainsi dire un nouveau lustre des propres effets de sa perfection, peu après un revers de fortune ou de figure (celui-ci entraîne nécessairement le premier); elle peut, dis-je, ne se ressembler plus. L'esprit tarit, l'ame se rétrécit, des sentimens vils remplacent ceux qui la faisoient admirer dans des tems plus heureux. Ecrafée enfin sous le poids de la misere & de la honte, on la voit quelquefois s'abaisser au plus dur esclavage auprès de quelque nouvelle nymphe que le caprice vient de jeter dans la carrière. Je suis compatissante. Combien de fois mon cœur n'a-t-il pas saigné de voir, à l'issue d'une petite vérole, ou de quelque chose de pis, telle femme que tout Paris avoit adorée, de-

venir tout-à-coup méconnoissable , & dans le costume du plus bas peuple , servir quelque créature vulgaire , recruter pour celle-ci des gens sur lesquels autrefois elle n'eût pas daigné laisser tomber un regard. Loin de nous ces objets affreux. Mes yeux s'y étoient rarement arrêtés ; les bontés de Sylvina & de son époux , & la perspective de succéder un jour à leur fortune , m'épargnoient l'horreur de craindre l'indigence. Cependant je ne laissois pas de sentir combien un sort assuré devoit être agréable , & sans un excès de délicatesse , où , sans doute , il entroit beaucoup d'amour-propre, j'aurois accepté tout de bon les offres avantageuses de Milord Sydney..... Mais on verra par la suite comment mes scrupules furent levés.....

A force d'art, l'habile homme qui avoit entrepris de sauver les jours de notre infortuné , réussit à-peu-près. — Mais , nous dit le Docteur , ses blessures sont de nature à lui laisser pour la vie des incommodités fâcheuses ; *le sujet* est d'ailleurs usé par les passions , & *détérioré* au point que je ne réponds pas qu'il vive long-tems. Il fera même plus heureux pour lui de mourir bientôt , que de souffrir encore peut-être un an ou deux , au bout desquels il faudra toujours qu'il

périr. — Le malade lui-même ne faisoit point de cas de la vie. On étoit obligé de le garder à vue , & ce n'avoit été qu'à force de prières , & par le charme de ma ressemblance avec cette femme qu'il aimoit si passionnément, que j'avois obtenu sa parole d'honneur de faire tout ce qu'on lui prescriroit , & de ne plus attenter à ses jours. — Il est cruel de vous obéir , me répondoit-il , soyez assurée , Madame , que vous ne me forcerez point à vivre , si je pouvois déformais mourir sans être méprisé de vous... de vous ! l'être le plus adorable , l'être qui réunit , à tout ce que la divine de Kerlandec a de ravissant , la seule chose qui lui manque , un cœur généreux & sensible ! — Je n'y tiens plus , lui dis-je , quelle est donc cette fameuse Kerlandec ? — Vous voulez apprendre ma funeste histoire ? Croyez - moi , Madame , cherchez le plaisir , & n'empoisonnez pas par une communication dangereuse avec le plus infortuné des hommes, la paix dont votre ame douce est faite pour jouir. — Je l'assurai que je brûlois d'entendre conter ses malheurs , & que la part que j'y prendrois ne feroit pas une affliction pour moi , si j'étois assez heureuse pour lui procurer quelques consolations. Il se recueillit un moment : puis laissant échap-

per quelques larmes & un soupir de douleur , il raconta ce qui suit. C'est lui qui va parler.

Je me nomme le Comte de Paris m'a vu naître il y a vingt-six ans , & je suis fils du Marquis de . . . que le mauvais état de sa fortune avoit obligé d'épouser la fille d'un banquier opulent. Mon pere étoit un homme *de la Vieille - Roche* , un brave guerrier , revêtu de dignités , abhorrant les parvenus , leur morgue , leur bassesse. Cependant , las d'être pauvre , il avoit fait la sottise de se mésallier. Beaucoup de Seigneurs qui en font autant s'en trouvent bien. Mais mon pere , plus malheureux dans son choix , ou moins propre qu'un autre à se plier aux désagrémens que peut entraîner la mésalliance se trouvoit dans le cas de détester ses engagements. Ma mere étoit dissipatrice. Soutenue par des parens insolens , à qui les faveurs de la fortune faisoient perdre de vue leur vile origine , à peine oubliée , elle osoit reprocher à son mari le prétendu bonheur qu'il avoit d'être son époux. S'il portoit des plaintes à l'impertinente famille , il n'étoit pas mieux reçu , cependant il s'armoit de patience. Les injures des gens qu'on méprise , n'offensent pas à certain point. D'ailleurs ma mere étoit belle : les travers , les caprices ,

caprices, le peu de sensibilité de cette femme hautaine, trouvoient grace en faveur de sa charmante figure. M'ayant mis au monde, elle devint encore plus chère. A cette époque, mon pere pardonna tout.

Il étoit le dernier mâle d'une famille assez illustre. N'ayant pas eu d'enfans d'un premier mariage pauvre, mais mieux assorti; ma naissance ranimoit du moins l'espoir de la propagation de son nom. Je devenois un héritier précieux. Tous les biens des parens de ma mere devoient un jour être réunis sur ma tête; mais de si belles espérances furent bientôt détruites. Mon grand-pere essuya d'énormes banqueroutes, qui altérèrent son crédit, quelques paiemens retardés effrayant ses correspondans, il fut soupçonné, discuté & ruiné: tout cela fut très-prompt.

Ma mere étoit à la campagne. Mon pere alloit l'y joindre, déplorer avec elle la perte de ses biens, & l'assurer que si elle vouloit se conformer à ce que les circonstances alloient désormais exiger, il la chérioroit également & ne la rendroit pas moins heureuse..... Mais quel désespoir pour ce galant homme! il étoit minuit; il n'avoit point annoncé son arrivée..... Il vole à l'appartement de sa femme.... Elle dormoit dans les

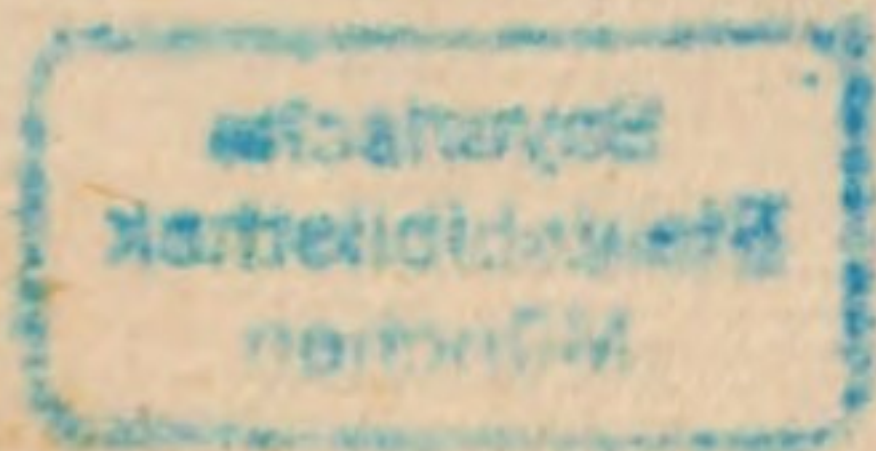
Tome II.

I



bras de son negre. Mon pere furieux , perce l'infidelle de plusieurs coups d'épée , l'Africain se précipite , échappe à la mort , donne l'alarme. Mon pere , à peine regardé comme le maître , se voit bientôt environné de ses propres gens , armés contre lui. Un seul valet - de-chambre , ancien compagnon de ses travaux militaires , & digne par son courage de servir le plus brave des maîtres , se joint à lui. Ils défont sans peine leurs lâches agresseurs , puis s'enfuient , emportant quelque argent & les diamans de ma coupable mere.

Cependant cette affaire devint publique , & prit la plus odieuse tournure. Il ne fut pas fait mention du negre surpris au lit ; on accusa mon pere de s'être vengé , par un infâme assassinat , d'avoir vu échouer de grandes vues d'intérêt.... Pardon , Madame , souffrez que je m'interrompe un moment..... Mon imagination ne peut s'arrêter sans horreur sur tant d'injustices..... se peut-il que le ciel ne se charge pas de la vengeance de certains crimes , quand l'impuissance des hommes.... — Hélas ! mon cher Comte , lui dis-je , le ciel se mêle , on ne peut pas moins , de nos misérables affaires , mais..... — Il ne m'écoutoit pas. Sa tête étoit penchée sur sa poitrine.



Il demeura quelque tems plongé dans une rêverie profonde..... Il se remit enfin, & continua son intéressante narration.

— On procéda contre mon pere avec la dernière rigueur. Homme de grand mérite, & peu courtisan, il avoit de puissans ennemis; leur nombre l'accabla. Le peu de bien qu'il avoit fut confisqué. Un honnête Curé eut pitié de moi, me prit dans sa maison, & me donna une aussi bonne éducation que ses minces revenus pouvoient le permettre; mais je perdis au bout de quelques années ce charitable ecclésiastique. Mon pere étoit mort peu de tems auparavant en Russie. Je demeurai donc seul, sans biens, sans appui, forcé de saisir la première occasion que le hasard pourroit m'offrir de me procurer les moyens de subsister. J'étois encore trop jeune & trop petit pour me faire soldat. Le bon Curé m'avoit laissé quelques louis; je me rendis à l'Orient où je m'embarquai pour les Indes, sans autre dessein que celui de fuir une odieuse patrie.

Cependant, écrivant passablement, & ne manquant pas d'intelligence, je me rendis nécessaire à bord, & m'étant acquitté de diverses fonctions avec succès, je gagnai l'estime & la confiance des Officiers.

Je supprime des détails inutiles. Au bout de quatre ans, je revins avec une assez bonne somme, formé, instruit & à même de pousser ma fortune; mais le destin devoit s'y opposer: il me préparoit, sous un tapis de fleurs, un piège où je devois me précipiter, pour être à jamais malheureux.

J'étois à Brest sur le point de me rendre à Paris, avec le projet d'y placer mon argent, de faire réhabiliter, s'il étoit possible, la mémoire de mon pere & de le venger; de trouver en un mot, une sorte de félicité dans la satisfaction de l'honneur consolé.

Je vis un jour, me promenant près de la mer, plusieurs canots ornés de banderolles & de guirlandes, portant une compagnie joyeuse de musiciens. On revenoit d'une partie de plaisir dans la rade, & l'on côtoyoit le rivage avant de rentrer dans le port. Je fus curieux de voir le débarquement.

Parmi plusieurs femmes très-jolies, une sur-tout se faisoit remarquer par une beauté, par une taille, un maintien, des graces, une physionomie qui lui donnoient l'air d'une divinité..... Je fus frappé.... je m'informai d'elle; on m'apprit qu'elle se nommoit Madame de Kerlandec, que son mari étoit Ca-

pitaine de haut-bord, & devoit partir le lendemain pour très-long-tems. Il venoit de donner cette fête pour prendre congé d'un de ses amis, & se distraire un peu du chagrin de quitter une femme si belle, dont on le disoit adoré.

Adoré ! Cette dernière circonstance m'accabloit : à la sensation cruelle qu'elle me fit éprouver, je ne pus méconnoître la violence de l'amour & de la jalousie. Il me vint aussi-tôt à l'esprit de quitter Brest ; mais une funeste prédestination m'empêcha de prendre ce parti raisonnable, je rentrai chez moi, l'ame enivrée. Un marin subalterne, avec qui j'étois intimément lié, acheva de me perdre, en m'offrant de servir la passion insensée dont je venois de le faire confident.

Je n'avois encore rien aimé. Tout ce qu'une imagination ardente peut offrir de romanesque à un cœur neuf, m'assailloit à la fois ; dans mon transport je mettois au jour mes idées tout haut, devant mon ami. Il venoit de m'échapper que rien ne me coûteroit, pourvu que je pusse vivre & mourir près de l'adorable Kerlandec. — Que ceux qui la servent sont heureux ! disois-je, quelle fortune plus digne d'envie.... — Quoi ! Robert, interrompit mon ami : (Robert étoit le nom que j'avois pris pendant

mes voyages). Quoi ! tu ne répugnerois pas à porter la livrée de Kerlandec ? — Moi , mon cher ! ah , plutôt à Dieu que je pusse me flatter d'un si grand bonheur !... — D'un si grand bonheur que celui de devenir laquais de cette belle Dame ? Ah parbleu , si tu es homme à faire cette extravagance , je me fais fort de te placer dans sa maison. Quitte-moi vite cette épée , endosse - moi ton plus mauvais habit , & te prépare à me suivre. Je me suis embarqué deux fois avec M. de Kerlandec , il me veut quelque bien ; je lui dirai que tu es un de mes parens , que tu te trouves sans ressource , forcé par des raisons d'intérêt à ne pas t'éloigner du pays ; je lui demanderai qu'il te reçoive au nombre de ses domestiques , en attendant la fin de tes affaires. En un mot , je me charge de tout. Que risque-je ? Le mari part. J'en fais autant sous peu de jours. C'est à toi de t'arranger comme tu pourras avec la Dame , & à tirer parti de la différence qu'il y a de M. Robert à un laquais ordinaire.

Je manquai d'étouffer dans mes bras l'officieux Pilote. Il me sembloit qu'un Dieu venoit de parler. Il fut exact. Le hasard nous servit au-delà de nos espérances. On avoit réformé le même jour

un laquais mutin , dont M. de Kerlandec ne prévoyoit pas que sa femme pût être bien servie pendant son absence. Je pris sa place. J'avois une physionomie douce , un maintien honnête ; M. de Kerlandec lui-même pressa sa femme de m'agréer. Le lendemain il partit.

— C'étoit à Paris , chez son beau-pere , que Madame de Kerlandec devoit attendre le retour éloigné de son époux. Nous partîmes tout de suite. J'étois un domestique si zélé , si attentif ; heureux dans mon état , je le remplissois avec tant d'exactitude , que bientôt ma belle maîtresse me témoigna combien elle étoit contente de mes services. Elle daignoit quelquefois causer avec moi , & me faire compliment de ce que je m'énonçois moins mal que le commun des laquais. Je ne bougeois de l'anti-chambre ; on m'y trouvoit toujours occupé à lire , ou à cultiver quelques dispositions que j'avois pour le dessin. Est-il rien de plus naturel pour un amant que de s'exercer dans un art qui se lie avec les sentimens de son cœur ; qui a pour but de reproduire sous mille formes différentes , l'objet dont il est occupé !

Une année se passa dans le plaisir , foible à la vérité , mais journalier & suffisant à mon espérance , dans le plaisir

de voir sans cesse celle que j'aimois, de sentir qu'elle prenoit à moi tout l'intérêt auquel mon état pouvoit me permettre de prétendre. Je faisois quelquefois des vers passionnés, où je chantois mon adorable maîtresse sous le nom d'Aminte. Quoiqu'elle fût de sept ans plus âgée que moi, qui en avois alors vingt-un, elle méritoit mille fois au-delà des louanges que je pouvois donner à ses charmes, à sa fraîcheur. Née dans ces lieux fortunés, où la nature est si prodigue de ses dons en faveur de votre sexe, Géorgienne en un mot, Aminte, étoit un chef-d'œuvre que notre climat étonné sembloit respecter. Aminte (ce nom fera plus doux à votre oreille que celui de Kerlandec) la divine Aminte accueilloit mes vers ; quelquefois elle avoit la complaisance de les montrer, sans nommer l'auteur, & de me transmettre les éloges qu'elle pouvoit avoir recueillis dans les cercles.

Notre maison étoit le séjour de la paix & de l'innocence : les seuls plaisirs d'Aminte étoient la lecture, les spectacles, la société d'un petit nombre d'amies choisies, & d'amis dont aucun ne sembloit prétendre au titre d'amant, moi-même aveugle ! moi, dont le cœur étoit sourdement miné par les feux les plus

terribles, je me croyois presque raisonnable. Je supposois Aminte attachée par devoir à son mari, mais d'ailleurs froide, inaccessible à l'amour. Je bornois donc mes plaisirs à la contempler, à l'admirer, & croyois ne rien desirer au-delà. Mais que j'étois éloigné de me connoître !

Elle se promenoit un jour sur les boulevards, & j'étois derrière sa voiture ; nous allions, d'autres équipages revenoient, un embarras arrête la marche des deux files. Un cri d'étonnement part du carrosse qui faisoit face au nôtre, il échappe en même-tems à ma maîtresse un cri plus fort, elle s'évanouit. Un homme d'une beauté peu ordinaire, se précipite à l'instant. Il est l'auteur du trouble d'Aminte ; mais il se contraint & joint ses empressements aux miens, à ceux d'une foule curieuse, dont nous sommes à l'instant entourés. Les yeux d'Aminte se rouvrent un moment ; mais se voyant dans les bras de cet homme lui-même, elle s'écrie une seconde fois & veut cacher son visage. Vous savez, Madame, comment à Paris le moindre événement attire sur-le-champ l'attention d'une multitude de désœuvrés & celle de la police. Déjà nous sommes investis de peuple & d'Alguasils. Un bas Officier fend la presse,

& ridiculement important se met à interroger. L'inconnu, sans daigner lui répondre, lui décoche un regard fier. L'homme bleu, déconcerté, ôte son chapeau & balbutie quelques excuses. Aminte, déclarant qu'elle connoît cet étranger, & le priant de la reconduire chez elle, met fin à toutes les questions. La garde fait faire place à notre voiture. Celle de l'inconnu fuit à vuide : nous quittons les boulevards.

C'étoit à mon tour d'être agité. Aminte n'avoit pas plutôt paru si troublée, que la fièvre de la jalousie avoit bouleversé mon sang. Quel étoit cet homme ! quelles relations si particulières pouvoit-il avoir avec ma maîtresse ?.... Il passa plus d'une heure à la maison.

Sur le soir je tombai malade. Une fièvre inflammatoire mit bientôt ma vie en danger. Alors le dur beau-pere me renvoya de l'hôtel, malgré les efforts que fit ma maîtresse pour obtenir qu'on m'y gardât. J'allois être transféré à l'hôpital, si je n'avois pas eu de quoi me procurer un asyle plus doux. Mon argent étoit chez un banquier, j'amassois alors.... Je fus long-tems entre la vie & la mort. Cependant la nature prit le dessus, j'eus le malheur de me rétablir.

Le Comte paroissoit fatigué de parler.

Quoique je prisse à ce qu'il me racontoit, l'intérêt le plus vif, je le priaï néanmoins de remettre la suite au lendemain. Il ne me sortit pas de l'esprit pendant la nuit, & dès qu'il fut jour chez lui, j'y courus. Il avoit assez bien reposé, & je le trouvai en état de me continuer le récit de ses aventures.

Suis-je assez malheureux, Madame, si ce que je vous ai conté jusqu'ici n'est que fleurs en comparaison de ce que vous allez entendre !... Armez-vous de courage.

Dès que je fus en état de sortir, je me rendis chez Aminte. Mais j'étois remplacé. J'en demandai les raisons ; pendant long-tems on ne voulut m'en donner aucune : à la fin, on me dit que je devois bien savoir pourquoi.... J'eus beau prier qu'on me laisât parler à Madame, il n'y eut pas moyen. Je pris enfin la liberté d'écrire. Le beau-pere, entre les mains de qui tomba ma lettre, me fit signifier durement par le Suisse, que si j'osois désormais paroître à la porte de l'hôtel, il me feroit expirer sous le bâton. J'avois trop de fierté pour souffrir patiemment cet outrage, d'autant plus mortifiant que le bilieux portier y mettoit du sien par le choix des expressions. Je le régalai lui-même d'une ample volée de coups de canne, accompagnée de quelques apos-

trophes peu respectueuses pour le maître, à qui j'avois intention qu'on les rapportât. Il m'échappa que j'étois homme à châtier le vieillard hautain, & que s'il favoit qui j'étois, il n'oseroit pas me faire menacer d'un traitement peu fait pour moi. C'étoit sans doute commettre une grande imprudence. Je donnois dès-lors à penser que j'étois un homme suspect, un aventurier, un imposteur, ou j'avois un amour, qui ne s'étoit déjà que trop trahi dans les transports de la fièvre; je rendois public qu'Aminte avoit eu pendant un an, pour laquais, un amant déguisé. Je faillis d'être arrêté sur l'heure; mais heureusement pour moi, quelques jeunes gens, témoins de ma querelle avec le Suisse, & satisfaits de la fermeté que j'avois fait paroître, embarrassèrent le guet & me firent jour. Je m'esquivai.

Au bout d'une semaine, pendant laquelle je n'avois osé sortir, je retirai mon argent & partis pour l'Italie, espérant d'amortir ma fatale passion en m'éloignant de son objet. Mais bientôt consumé d'ennui, je revins à Paris. — Du moins, disois-je, je pourrois l'épier, la voir toutes les fois qu'elle sortira. Je suivrai par-tout ses pas. J'existerai; loin d'elle, je meurs mille fois par jour. Je

Je m'établis dans un galetas , dont la fenêtre donnoit d'un peu loin sur le jardin de l'hôtel , & sur l'appartement même de Madame de Kerlandec. Là , ignoré de l'univers , je passois les jours entiers à observer , à l'aide d'un télescope , les moindres mouvemens de ma trop chere Aminte. Je voyois souvent auprès d'elle le redoutable inconnu dont la rencontre avoit été l'époque de mon malheur , la jalousie me dévorait. Cent fois j'avois été sur le point de m'arracher la vie.... Mais quelle est la folie d'une passion amoureuse ! Plus on est malheureux , plus il semble qu'on prenne à tâche de le devenir. Ce n'étoit pas assez pour moi d'être à-peu-près sûr que l'étranger étoit du dernier bien avec Aminte , je voulus savoir à quel point ce pouvoit être , & , ce qu'un scélérat ne hafarde qu'avec la certitude du gain , je l'entrepris sans autre but que celui de mettre le comble à mon désespoir. Je descendis avec des peines incroyables , de mon réduit sur d'autres maisons , d'où je parvins , non sans avoir risqué vingt fois de me rompre le cou , je parvins , dis-je , aux fénils de l'hôtel , & je m'y tins caché un jour entier. Puis vers la nuit , m'exposant à de nouveaux périls , je me glissai dans la chambre à coucher & jusque sous le lit

de mon idole. Imaginez, Madame, ce que j'éprouvois en entrant comme un voleur dans cet appartement, où autrefois j'allois & venois librement, où j'avois souvent occupé les loisirs de la divine Aminte par quelques lectures amusantes ? Maintenant, je m'y expofois au déshonneur, à la mort ?

J'étois à peine arrangé sous le lit, que Madame de Kerlandec rentra & se fit déshabiller. Puis ayant renvoyé sa femme de chambre, elle feuilleta des papiers, reçut des lettres & enfin écrivit. Bientôt elle fut interrompue. Un laquais effrayé venoit l'avertir que le vieux beau-pere avoit dans ce moment un violent accès de certaine colique à laquelle il étoit fort sujet. Elle vole aussi-tôt chez le vieillard. Je fors de mon embuscade, au hasard d'être surpris, je cours au secrétaire, je trouve une lettre commencée, je m'en fais. Une boîte est à côté. Dieux ! que vois-je ! le portrait d'Aminte ! quelle fortune ! mais c'est un bijou enrichi de diamans, n'importe, je n'ai pas le tems d'en séparer la peinture. Je m'empare du tout. Je fais aussi main-basse sur les papiers. Il n'étoit plus possible de demeurer, j'ouvre une croisée, je me laisse couler dans le jardin. Je franchis un mur & m'échappai par la maison du voisin. Qu'il me tar-

doit d'être chez moi pour y jouir tranquillement du fruit de ma téméraire expédition ! Le portrait étoit d'une ressemblance achevée. C'est celui que je possède encore. Le brasselet de cheveux étoit dans la boîte. Je me réserve ces effets précieux & les lettres ; quant à la boîte & aux diamans , je les fis remettre dès le lendemain , avec des mesures si adroites , que je n'ai jamais été découvert.

Cependant que me revient-il de tant de dangers & d'inquiétudes ? Rien , sinon de nouveaux malheurs ; la plupart des lettres étoient angloises , le peu de françoises qui y étoient mêlées , m'apprennent qu'Aminte & l'inconnu s'adorent , & que leur connoissance étoit antérieure au mariage de M. de Kerlandec. La lettre qu'Aminte avoit commencée , exprimoit la plus forte passion : les derniers mots étoient ; & *demain l'original veut te prouver encore mieux.....* Je fus transporté de rage —

J'interrompis le Comte pour lui demander si parmi ces lettres il y en avoit de signées & s'il se souvenoit du cachet. Il répondit que la plupart étoient signées d'une S ; que le cachet étoit un chiffre S , Z & que son rival donnoit par-tout à Madame de Kerlandec le nom de Zéïla.

Je tombai , continua-t-il , dans une si

profonde mélancolie , qu'au bout de deux mois , je ressemblois tout-à-fait à une momie. Je voyois la mort arriver à grands pas & j'en étois charmé. Mais je ne supportois pas le tourment de penser que je laisserois après moi mon rival , possédant paisiblement l'objet de mon funeste amour. — Mais quoi , pensai-je tout-à-coup ! Pourquoi ne troublai-je pas ses plaisirs ! Pourquoi faudra-t-il que quelqu'un aime la belle Kerlandec & soit heureux , tandis que la même passion causera mon supplice ! Oui , trop fortuné rival , tu sentiras à ton tour le poids du malheur , tu périras sous mes coups , ou , si tu es aussi heureux à te battre qu'à faire l'amour ; si tu me fais mourir une dernière fois , du moins le soin de ta liberté te forcera de fuir , & tu ne verras plus ton amante.... Oui , ce parti est mon unique ressource. Je suis étonné de n'y avoir pas pensé plutôt.

En conséquence , le même soir je me mets en embuscade , j'attends mon homme jusqu'à deux heures , il quitte sa voiture à vingt pas & s'avance , je vais au-devant de lui. — Vous ne passerez pas cette nuit avec Madame de Kerlandec , lui dis-je en mettant l'épée à la main. — Il faute en arriere , se défend , me perce de part en part , & s'évade.

Je fus ramassé sur-le-champ par quelqu'un qui sortit de l'hôtel de Kerlandec, & qui peut-être attendoit le moment d'introduire mon heureux ennemi. Je fus vu du beau-pere, d'Aminte elle-même, le désordre, le désespoir se répandirent dans cette maison. Cependant le vieux Kerlandec, malgré sa fureur, se conduisit assez bien. — J'en vois assez me dit-il, pour comprendre que ma belle-fille me déshonorait. Les yeux d'un rival sont plus clairvoyans que ceux d'un pere. Mais si vous avez de l'honneur, aidez-nous à cacher notre honte ; gardez le secret & comptez sur moi, malgré mes inécontentemens, rétablissez-vous & ne craignez pas que jamais je me venge.... Vous n'étiez qu'un extravagant, un autre étoit plus coupable.... —

J'indiquai ma demeure : on m'y transporta. Cependant je m'applaudissois secrètement de mon combat : je me consolais de ma blessure, en pensant que du moins j'avois rompu la fatale intrigue. On me faisoit espérer une prompte guérison, je reprenois goût à la vie. En effet, je me tirai d'affaire en assez peu de tems.

Dès que je fus rétabli, je me remis à m'informer de Madame de Kerlandec ; mais j'appris que le lendemain de mon

aventure , son beau-pere l'avoit emmenée dans ses terres , au fond de la basse-Bretagne. J'y courus. Le Vieillard qui le fut aussi-tôt : craignant de ne pouvoir se défaire assez promptement de moi par la voie du Ministère , préféra de me tromper , en me faisant prévenir adroitement que sa belle-fille étoit allée rejoindre son mari ; celui-ci étoit pour lors à St. Domingue. Je m'embarquai sur le premier bâtiment qui fut prêt pour cette Île. J'y trouvai M. de Kerlandec ; mais seul & sur le point de retourner en Europe. J'épiaï son départ , & m'arrangeai pour repasser à bord du vaisseau qu'il montoit. Il ne m'avoit vu qu'un moment ; j'étois fort changé , il ne me reconnut point. Pendant la traversée , je trouvai moyen de former quelque liaison avec lui , & de le faire souvent parler de sa femme. Il l'aimoit à la folie ; mais il ne paroissoit pas aussi persuadé qu'elle eût pour lui les mêmes sentimens ; & sans s'ouvrir absolument à moi , il laissoit souvent échapper qu'il n'étoit pas heureux. Je me gardai bien de compromettre dans son esprit celle qui m'étoit si chere.

Nous arrivâmes enfin à Bordeaux. Le lendemain du débarquement , comme nous allions visiter ensemble quelques endroits curieux , nous fûmes acostés ,

dans une rue détournée & peu passagere, par deux hommes, dont l'un que je reconnus aussi-tôt, étoit mon heureux rival. Ce fut lui qui porta la parole; furieux & tirant en même-tems l'épée. — *M. de Kerlandec*, dit-il, *se remet sans doute où & comment nous nous sommes vus, il y a seize ans ?* Kerlandec pâlit, son adversaire le chargea, le combat fut terrible. Il fallut de même me défendre contre le compagnon de mon rival, notre parti fut malheureux. *M. de Kerlandec* fut tué. Je reçus une blessure profonde, les vainqueurs eurent le bonheur de s'esquiver sans être vus.

Cependant quelqu'un survint : la justice se mêla de cette affaire. Je ne songai point à prendre un autre nom que celui de Robert que j'avois coutume de porter. Je fus soigné & détenu. On fit part de la procédure à Madame de Kerlandec, qui (sortie après la mort de son beau-pere, d'un couvent où celui-ci l'avoit renfermée) étoit retournée chez elle, à Paris. Son étonnement fut extrême d'apprendre que je m'étois trouvé avec son époux à Bordeaux, & qu'on m'avoit relevé, blessé en même-tems que lui, mort. Elle manda que ce Robert lui étoit suspect, & que si j'étois le même qu'une ridicule passion avoit déjà rendu

coupable de plusieurs actions violentes , je pourrois bien avoir suscité la fatale aventure à son mari , ou m'être battu moi-même contre lui. J'eus beau faire ferment de la vérité , désigner le meurtrier de M. de Kerlandec. On procéda contre moi. Cependant je guéris , & l'on me transféra enfin à Paris pour y être confronté. J'eus horreur de paroître en criminel devant une femme à qui , moins malheureux , je n'aurois pas fait déshonneur comme époux. Pendant la route , je séduisis mes conducteurs & m'échappai.

Depuis ce tems , errant , dévoré de chagrins & d'inquiétudes , j'ai parcouru toute la France ; j'allois enfin à Paris , voulant y mourir après y avoir vu une dernière fois Madame de Kerlandec. Mais le jour même de mon dernier acte de désespoir , je la rencontrai sur la grande route. Elle s'étoit arrêtée dans une auberge. Je reconnus devant la porte ses armes sur le panneau de la voiture. J'entrai sans me faire voir. Je la vis à mon aise , un peu défaite , mais toujours la plus belle femme de l'univers. Je ne fais où elle alloit , je ne m'en suis pas même informé. Mon dernier desir satisfait , je voulois mourir.

Le reste vous est connu , Madame ; vous rendez encore une fois à la vie un

homme que le fort semble ne conserver que pour avoir le plaisir de le persécuter. Si vous aviez su tout ce que je viens de vous révéler , auriez-vous eu la cruelle bonté de faire prendre soin d'un reste de funestes jours ?

QUATRIEME PARTIE.

LE Chevalier d'Aiglemont , (qui depuis a changé de titre , & qui , comme on fait , étoit ce rigide censeur dont il est fait mention au commencement des deux premières parties de cet ouvrage) d'Aiglemont se remit à me chicaner quand il eut vu la troisième. — Madame , me dit-il , je n'avois pas voulu critiquer votre seconde partie , parce qu'il y auroit eu de l'humeur de ma part : vous m'y faites jouer un trop beau rôle.... — Et vous n'êtes pas aussi content , mon cher , de celui que vous jouez dans la première ? il sourit. Je ne dis pas cela ; mais enfin.... il est beaucoup plus question de moi dans la seconde partie , elle méritoit donc mon indulgence : mais cette troisième ! Convenez qu'elle est de ma compétence , & que je puis la censurer sans ingratitude ? — A la bonne heure , Monsieur , qu'y condamnez-vous donc ?

Voyons ? — Bien des choses. — Encore ? Vos descriptions , qu'on n'entendra point , à moins d'être un peu mécanicien. — Eh bien , on s'imaginera lire un conte de Fées. — Cela est sans réplique. — Passez donc à vos autres observations , & faites vite ; un Auteur supporte impatiemment d'être tenu sur la sellette. — Oui ? Eh bien donc : votre Comte , toujours fou , toujours malheureux ; je vous dirai franchement que je le trouve fort maussade , & que lorsqu'*au bout du conte* , on verra ce que vous en faites , il sera encore plus déplaisant. — Fort bien. Vous voudriez que pour donner un air de Roman à des mémoires , jusqu'ici très-véritables , je supprimasse ou mutilasse des détails essentiels ? — Vous feriez bien sur-tout , s'ils doivent paroître à tout le monde aussi.... — Aussi ennuyeux qu'à vous ? Ne vous gênez pas , Marquis. — Ennuyeux , non , mais c'est que ce Comte... — Taisez-vous , d'Aiglemont , il y a plus de partialité que vous ne pensez dans votre jugement... Vous n'aimâtes jamais la personne du Comte , vous n'accordez pas plus de faveur à son histoire. Cependant je fais beaucoup de fond sur le pouvoir de la vérité. J'ai dit très-séchement peut-être , tout ce qui concernoit ce fou malheureux : je fais très-bien que son ton

mélancolique doit nuire au peu d'agrément que des folies d'un autre genre pouvoient avoir répandu sur le reste de l'ouvrage, mais si beaucoup de lecteurs se trouvent refroidis après m'avoir suivie au chevet du Comte, du moins, ceux dont l'ame n'est pas blessée me continueront leur attention; je ne désespere pas même d'en ramener encore quelques autres, s'ils ont la patience de lire ce qui suit. Ils me pardonneront l'aridité d'une demi-douzaine de chapitres en faveur de la nécessité absolue.... Car vous savez... — Oui, je fais que vous ne pouviez vous dispenser de parler de ce mélancolique personnage; que sans lui vous étiez, ainsi que vos parens & amis, condamnés à ignorer toute votre vie, les choses qu'il vous importoit le plus de savoir. — Eh bien donc? — Eh bien, je ne refuse pas de convenir que vos journaux pourront être fort intéressans pour vous & vos connoissances.... Mais pour le public?... C'est une autre affaire, & je n'en conviendrai que si quelque jour vous vous trouvez dans le cas de faire une seconde édition. —

Il eut beau dire, je continuai de grifonner, rassurée par le fort d'une multitude d'écrits, plus tristes, plus secs, aussi inutiles que le mien; & qui, faute

d'être aussi vrais, ne sont pas à beaucoup près aussi vraisemblables.

Je me hâtai de faire part à Milord Sydney des aventures du Comte, qu'il avoit tant d'impatience de savoir. J'avois prévu sa réponse, il étoit en effet ce rival heureux, si constamment fatal à notre étranger. Il croyoit l'avoir tué à Paris, &, comme leur combat s'étoit passé de nuit, il ne l'avoit point reconnu à Bordeaux; il étoit charmé que le Comte vécût encore; quant à M. de Kerlandec, il ne se faisoit aucun reproche de lui avoir ôté la vie. Cet homme féroce l'avoit bien mérité. Sydney me promettoit de m'apprendre bientôt comment. — Mais, ajoutoit-il, quelle est ma bizarrerie, chère Félicia! définissez - la moi, si vous le pouvez! concevrez-vous, qu'ayant conservé si long-tems pour Zéila une passion, aussi vive dans un autre genre que celle du Comte lui-même, je puisse me trouver aujourd'hui presque indifférent pour cette femme? J'entrevois cependant qu'il ne feroit pas impossible de la retrouver. J'ai eu d'elle deux enfans, l'un avant que le cruel Kerlandec me l'eût ravie; elle étoit grosse du second quand ce forcené de Robert me chercha querelle. Quelques mois plutôt, je me ferois cru bien heureux de la savoir libre!....

libre !..... Après avoir témoigné tant d'amour pour moi , & tant de haine pour son mari , refuseroit-elle de me pardonner d'avoir tué Kerlandec en brave , quand moi-même j'avois pardonné la foiblesse qu'elle avoit eue d'épouser celui.... qui...

Mais je ne veux pas anticiper. Qu'on sache seulement que Milord Sydney ne devoit pas faire horreur à Madame de Kerlandec. Il étoit fort excusable , c'est ce que je ferai voir en tems & lieu. Cependant il n'aimoit plus Zéila , ou plutôt il croyoit ne plus l'aimer , & c'étoit moi , disoit-il , qui l'avois guéri de cette passion ! au surplus il me prioit de ne rien épargner pour découvrir par-moi-même , & avec l'aide du Comte , ce qu'étoit devenue cette Indienne , née pour avoir & pour occasionner de singulieres aventures. Mais il me sembloit cruel d'employer le pauvre Robert à des recherches qui n'auroient pas manqué de rouvrir les plaies de son cœur. Je promis donc à Sydney seulement de lui faire part des découvertes que je devrois au hasard , & aux démarches involontaires de notre infortuné.

Celui-ci se foutenoit , sans cependant guérir. D'Aiglemont me tenoit compagnie , & faisoit les frais de mes plaisirs.

Monseigneur continuoit ses assiduités auprès de Sylvina. On venoit nous voir : nous retenions les amis , nous nous débarrassions poliment des importuns. La mauvaise saison approchoit. Nous retournâmes à Paris , & emmenâmes le pauvre Comte , à qui nous fîmes promettre de ne nous quitter que lorsqu'il n'auroit plus rien à craindre des suites de ses blessures , ni du mauvais état de ses affaires. Il fut facile à Milord Sydney , qui étoit très-ami du Ministre de la nation , de terminer l'affaire de Bordeaux à l'avantage du Comte injustement accusé. Quant aux injustices commises envers le pere de celui-ci , Milord & Monseigneur promettoient de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour qu'elles fussent un jour réparées ; mais il s'y trouvoit alors de grandes difficultés. Cependant l'espérance donnoit un peu de courage au convalescent : si sa santé n'en devenoit pas meilleure , du moins elle n'empiroit pas , c'étoit le point essentiel ; car il ne paroïssoit pas qu'il lui fût désormais possible de se rétablir.

Nous eûmes la visite de Milord Kington le lendemain de notre arrivée. La belle Soligny venoit de le quitter pour suivre au fond de la Gascogne un Militaire haut de six pieds , à qui elle

sacrifioit Paris, l'Opéra : un grand bien-être , dont Milord la faisoit jouir, enfin ses diamans , ses effets , dont cet escogriffe avoit dirigé la vente , ne lui laissant que ce qu'il lui falloit pour soutenir dignement au pied des Pyrénées , le titre de Marquise , qu'elle avoit pris à la barrière.

Milord n'avoit pas des besoins bien importans , mais il lui falloit une femme , c'étoit son habitude. Il périssoit d'ennui s'il n'avoit pas quelqu'un qui l'amusât & l'aidât à manger ses immenses revenus. Soligny valoit un trésor pour cet Anglois blasé , & la perte qu'il faisoit étoit difficile à réparer ; je crus cependant lire sur la physionomie de Sylvina, qu'elle calculoit avec elle-même , à quel point il lui seroit possible de dédommager Milord. Il cherchoit de son côté à trouver dans mes yeux quelques dispositions.... Mais je dûs lui faire sentir que je n'étois pas son fait , d'ailleurs , honnête & intime ami de Milord Sydney , dont il n'ignoroit ni les sentimens ni les bienfaits , glisser sur un moment de tentation , & s'attacher plus sérieusement à faire naître chez Sylvina quelque envie de se charger de lui. — Je suis las des folles , disoit-il , elles ne me conviennent plus. Je voudrois une femme qui ne fût ni trop , ni trop peu

connue : l'âge n'y feroit rien. Je ne fais pas toujours l'amour. J'aime la table ; il est ennuyeux d'y être long-tems vis - à - vis d'une femme qui n'est bien qu'au lit. Je veux qu'on pense , qu'on parle ; nos morveuses ont rarement des idées & de la conversation. Je ne trouverois pas mauvais qu'on eût des amans, pourvu qu'ils fussent aimables & bons à voir ; on fait bien qu'une femme qui aime le plaisir n'en auroit pas assez avec un homme tel que moi ; je trouverois donc tout très-bon, pourvu que je ne visse rien ; je ne ferois pas jaloux, mais je voudrois être ménagé. En un mot, je pense sur l'infidélité comme on pensoit sur le vol à Lacédémone. Au surplus, j'aime à répandre l'or ; je mépriserois une maîtresse dont le génie étroit n'imagineroit pas mille moyens d'en dépenser ; je..... — Mais Milord, vous dites là sans vous en appercevoir que vous êtes le plus aimable des hommes ; & cela n'est pas modeste ? — Ah ! parbleu, belle Dame, repliqua le gros Kinston fouriant & peint du vermillon du desir, il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve. Pour vous, sur-tout, il n'y a rien à rabattre de ce que je viens d'avancer.... mais à propos ; en supposant que cela pût s'arranger, que diroit certain Prélat ? — Oh, rien du tout. Je vous l'affure. Je viens de le tenir

un peu long-tems en esclavage, il n'y demeueroit que par bon procédé. Et sur la fin je ne pouvois me dissimuler son ennui.... *Bravo, cara* : rendez - moi ce galant homme à la société, & souffrez que je le remplace. Cela vaudra d'autant mieux que l'ami Sydney a d'excellentes intentions pour la belle niece. Nous ferons maison angloise : ce sera la meilleure affaire de ce genre que j'aurois conclue de ma vie. — Sylvina ne disoit ni *oui*, ni *non*, mais il étoit visible qu'elle pensoit *oui*. Je vis l'instant où le gros Milord, qui la devinoit aussi bien que moi, alloit bondir de joie ; heureusement il n'en fit que la démonstration : il prit pour arrhes quelques baisers ; puis gaillard, épanoui, fémillant, il nous quitta, presque avec la légèreté d'un François petit-mâitre, en assurant que nous ne tarderions pas à le revoir.

Mais je suis folle, me dit Sylvina quand il fut parti. Pas tant. Pas tant. — Comment je vais m'affubler de ce gros amant..... — Quoi ! déjà vous vous repentez ! Cependant vous connoissez Milord Kinston, il ne vous vendoit pas chat en poche, & d'ailleurs il ne disoit tout-à-l'heure que des choses vagues. — D'accord, mais il est bien gros. L'ob-

fection étoit plaisante , & j'en ris de bon cœur.

Milord Kinston vint sur le soir , la tête pleine de mille beaux projets , dont la moitié me concernoit , étant sûr , disoit-il , de n'être point désapprouvé de Milord Sydney. D'abord il étoit d'avis que nous quittassions notre logement , trop étroit , & que nous prissions un hôtel entier. Il en avoit déjà un en vue. Puis , nos meubles ne convenoient plus , il falloit les renouveler. Nous avions emmené de ma terre six chevaux anglois parfaitement appareillés : mais notre voiture de ville étoit trop simple & déjà un peu ancienne : Milord vouloit que nous eussions chacune la nôtre , & qu'elles fussent du dernier goût. Il savoit où les prendre dès le lendemain. Quant aux diamans , Sylvina en avoit peu , & moi presque point. Kinston , soi-disant grand connoisseur , prioit qu'on lui laissât le soin de faire cette emplette. En un mot , tout ce que les Fées peuvent opérer par leur baguette enchanteresse , Milord en venoit à bout avec son argent. Je voyois tout le plaisir que ces charmans projets caufoient à Sylvina. Je les trouvois moi-même fort de mon goût. Peut - on être femme , & ne pas aimer la magnificence.

Bientôt nous jouîmes de tout ce que Milord Kinston nous avoit annoncé. Nous laissâmes au Comte, toujours infirme, notre logement avec nos meubles, & fûmes prendre possession de notre nouvel hôtel. Loin que rien y manquât, nous fûmes au contraire un peu honteuses de la prodigalité de Milord. Chaque jour nous voyions arriver de sa part de nouveaux dons, de nouvelles superfluités. A peine nous laissoit-il le plaisir de désirer. Aidé dans l'exécution de ses idées de faste par Madame Dorville, qui se mêloit des emplettes autant par curiosité de femme, que par attachement pour nous; il achetoit toujours parfaitement bien. J'épargne au lecteur des descriptions fatigantes. Qu'il imagine tout d'un coup, le plus grand train, la meilleure table, le *nec plus ultra* de l'aisance & de l'élégance, il aura une idée de notre situation. Tout cela avoit sur-tout un grand air de décence, parce que nous n'avions jamais été sur le ton de *femmes du monde*; que Sylvina étoit connue précédemment pour avoir de la fortune, & que nous affections d'ailleurs, dans la manière d'être mises & de paroître en public, une honnêteté qui nous séparoit absolument de la classe des femmes entretenues.

Milord Kinston, au goût près de quelques grossiers plaisirs, étoit un homme admirable. Il avoit peu d'esprit, mais un sens solide, de la dignité, & surtout un usage consommé du monde. En un mot, dire que Milord Sydney, infiniment supérieur à tous égards, le trouvoit digne d'être son ami, c'est faire assez son éloge. Sylvina s'apprivoisoit à merveille avec lui, & c'étoit si naturellement qu'elle le traitoit on ne peut mieux, que j'étois tentée de croire que, malgré son lard, il étoit parvenu à se faire adorer tout de bon. Voilà ce que l'on gagne avec des femmes accoutumées à la pluralité; si elles partagent leurs inclinations & leurs faveurs, du moins est-on sûr d'être récompensé de ce qu'on fait pour elles, & qu'elles n'ont pas l'ingratitude de ces fausses *délicates* qui, ne dédaignant pas de ruiner l'amant utile, le mortifient sans cesse pour ajouter au triomphe de l'amant agréable. Sylvina, toujours la même, toujours coquette, & disposée à se livrer au moindre caprice, trompant à tout moment son lourd Crépus, qui lui-même faisoit naître les occasions, par la manie qu'il avoit de vouloir que nous vécussions dans des distractions perpétuelles, Sylvina, dis-je, favoit rendre son Kinston parfaitement heureux. On

trouveroit encore des *Sylvinas* , mais les *Kinstons* font d'une rareté dont gémit , avec raison , la nombreuse armée des Prêtresses de Vénus.

Nous jouissions paisiblement de l'état le plus agréable , quand tout-à-coup nos cœurs reçurent une blessure cruelle , qui nous fit perdre à tous le fruit des bontés de nos généreux Anglois.

Kinston , qui ne manquoit jamais de nous amener ses connoissances , nous parloit depuis quelque tems d'un de ses amis , homme d'un rare mérite , grand amateur des arts , grand voyageur , grand observateur , qui seroit bientôt de retour à Paris , & que nous trouverions au-dessus de tous les Cavaliers qu'il nous avoit fait connoître jusqu'alors. Nous attendions assez tranquillement cet homme si vanté.

Cependant un après-midi , comme nous sortions de table , on annonça les Lords Kinston & Bentley. — Bentley ? Milord Bentley ? (répétons-nous toutes deux en même tems). Ces Messieurs paroissent. Milord Bentley étoit ce Seigneur Anglois dont il est parlé dans la première partie de ces mémoires , & qui avoit emmené Sylvino en Italie. A l'aspect de Bentley , nous sommes frappées comme d'un coup de foudre. Il recule,

non moins surpris, en nous reconnoissant ; puis il détourne la vue, & se penchant sur l'épaule de son ami, nous lui voyons répandre un torrent de larmes.

Ah ! Milord, s'écrie aussi-tôt Sylvina ! (prévoyant comme moi que les larmes du sensible Anglois annonçoient quelque chose de funeste). Milord, qu'avez-vous fait de mon cher Sylvino ? Grands Dieux ! l'aurois-je perdu ? Vous vous taisez ! . . . Sylvino ? Mon cher époux ? tu n'es donc plus !

Des sanglots douloureux suffoquoient Milord Bentley. Il s'assit loin de nous, Sylvina s'évanouit dans mes bras. Le gros Kinston se trouvoit dans un fâcheux embarras. Mais c'étoit uniquement sa faute ; à la vérité, Sylvina s'étoit fait passer pour veuve. Il ignoroit qu'elle ne le fût pas : cependant s'il n'eût pas fait, très-inutilement, un mystère de nos noms à Milord Bentley, & à nous, de celui de son ami, il auroit prévenu le coup dont nous étions tous assommés, j'eus à peine assez de force & de présence d'esprit pour le mettre au fait.

Sylvina, quoique légère & livrée absolument à ses plaisirs, avoit néanmoins un grand fond de tendresse pour son mari. Il avoit négligé depuis long-tems de se rappeler à notre souvenir, & j'a-

voue de bonne foi que nous songions rarement à lui ; mais nous avions de si grandes obligations ; il avoit été si bon ami , si bon mari , que sa perte étoit pour nous le plus grand des malheurs.

Le pauvre homme avoit fini misérablement. Voici ce que Milord Bentley nous raconta. Sylvino , peu de tems avant de revenir de son premier voyage , avoit allumé la plus violente passion dans le cœur d'une jeune Romaine de haute naissance & d'une grande beauté. Ravi de son bonheur , mais peu amoureux lui-même , il avoit mis fin à sa brillante aventure ; cependant , colorant bientôt son indifférence de prétextes spécieux , & ayant effrayé son amante des dangers d'un amour si mal assorti , il s'étoit éloigné & n'avoit entretenu depuis , avec cette Belle , aucune correspondance. De retour à Rome , il fut curieux de savoir ce qu'elle étoit devenue : il apprit que toujours fameuse par ses attraits , elle avoit épousé l'un des plus grands Seigneurs de l'Italie. L'amour-propre de Sylvino réveilla ses desirs. Il rechercha la Dame , & fut assez heureux pour recouvrer son ancienne faveur. Mais bientôt épris d'une cantatrice , ses feux excités se ralentirent , il ne fut plus maître de sa nouvelle passion. Il manqua de soins ou de four-

berie auprès de la Dame en question ; son infidélité fut soupçonnée. En pareil cas les Italiennes n'épargnent rien pour s'éclaircir & se venger. La Cantatrice aimoit Sylvino. Souvent il passoit la nuit chez elle. Un matin, comme il en sortoit, il fut assassiné.

Ainsi périt l'aimable Sylvino, tour-à-tour heureux & malheureux par l'amour. Croyez-moi, galans François, si vous avez assez de mérite pour tourner des têtes femelles, demeurez dans votre heureux pays, où les amours les plus sérieuses ont rarement des dénouemens tragiques. Sur-tout n'allez pas exercer vos talens au-delà des Alpes. Que l'aventure du pauvre Sylvino, & tant d'autres dans le même genre, vous rendent prudents. Là bas, *l'infidélité* peut coûter la vie ; ici, elle est la source de mille plaisirs. A cet égard nous pouvons nous regarder comme les vrais sages de l'univers.

Je n'aime point à manier les crayons noirs ; cependant je ne puis omettre de rendre compte des tristes effets que produisit brusquement la mort de Sylvino. Sa veuve tomba dangereusement malade, & fut à la mort. La fièvre & les saignées l'ayant bientôt épuisée & changée, elle se laissa dominer par une sombre mélancolie

lancolie, dont rien ne put la distraire, & qui ressuscita ses anciens préjugés. Au bout de quelque tems Kinston rebuté, fut porter ailleurs son hommage & ses trésors. Il ne nous vit plus que sur le pied d'ancien ami. La nouvelle Artémise reprit enfin un peu de force & de beauté. Mais alors elle voulut absolument se séparer de moi, & se jettant dans la réforme avec le même enthousiasme qui l'avoit fait donner précédemment dans ces excès opposés, elle se prépara de nouveaux malheurs. Pensionnaire dans un couvent, ensevelie sous des vêtemens sérieux & difformes, & devenue l'un des membres les plus zélés d'une confrairie de femmes vouées au service des malades, Sylvina gagna bientôt une petite vérole confluente, qui mit de nouveau ses jours en danger, faillit de la priver d'un de ses beaux yeux, & laissa enfin pour la vie sur son visage des vestiges profonds de sa malignité.

Depuis qu'il avoit plu à ma malheureuse amie de se séparer de moi, nous nous étions très-peu vues, & lassés enfin toutes deux, moi, de la persécution qu'elle me faisoit essuyer pour m'engager à renoncer au monde, elle du peu de fruit de ses prédications, nous étions à peu-près brouillées quand elle tomba

malade de la petite vérole. Mais l'état fâcheux où j'appris qu'elle se trouvoit, lui rendit sur le champ toute mon amitié. Je volai vers elle, & contribuai fans doute beaucoup à lui sauver la vie. Je remarquois avec indignation que les fottes gens dont elle étoit entourée, regardoient sa situation douloureuse comme un effet de la colere du Ciel, ne la plaignoient point & la fervoient très-mal : tandis que je maudissois une maladie cruelle, dont je prévoyoies les suites, j'étois furieuse d'entendre parler fans cesse autour de nous des effets heureux qui devoient en résulter, tant pour cette vie que pour l'autre. Que j'existois désagréablement alors ! ne quittant la pauvre Sylvina qu'à l'heure où je ne pouvois plus demeurer auprès d'elle, y revenant dès le matin, je passois tristement mes jours dans une cellule empoisonnée vis-à-vis des Médecins ignorans & pédans, des Prêtres hypocrites & impérieux, des Tourreries acariâtres & imbécilles. Et toute cette canaille sembloit me dédaigner, quoique j'eusse l'attention de ne point l'effaroucher par un extérieur mondain, que j'eusse la complaisance de ne me servir que d'un carrosse de louage, afin de ne scandaliser personne par le luxe de ma voiture & de ma livrée ; qu'enfin

je fusse toujours en grand négligé , sans diamans & sans rouge !

C'est ainsi que la clique bassement orgueilleuse des *anti-mondains* , se venge , quand elle peut , de ses antagonistes. Quiconque n'a pas le don de plaire , ou manque d'agrémens , de talens , de fortune , ou fort mal formé des mains de ses Instituteurs , & veut cependant être compté pour quelque chose ; un tel être dis-je , se voit forcé de s'enrôler sous les drapeaux de la réforme : ces *mécontents* colorant leur mauvaise humeur & leur méchanceté du prétexte spécieux des intérêts de la religion , livrent une guerre perpétuelle aux *heureux du siècle*. S'il arrive par malheur que quelqu'un de l'un ou de l'autre parti , se trouve jeté parmi ses ennemis , il est vraiment à plaindre. Béatin en avoit fait l'épreuve , comme on fait. Je donnois presque la revanche à son parti. Si l'on n'osoit pas m'insulter ouvertement , du moins on en marquoit l'intention avec si peu de ménagement , qu'il n'eût souvent tenu qu'à moi d'engager des querelles sérieuses. Mais je m'armai de patience & de mépris ; j'usurpois , malgré la malice de mes agresseurs , toute l'autorité dont j'avois besoin pour être utile à mon amie. Elle ne fut pas plutôt hors d'affaire , que reconnoissant toute

l'étendue de sa sottise, & tout le prix de mon attachement, elle revint à moi, & me pria d'oublier toutes ses injustices. Elles étoient pardonnées d'avance; je la rappelai par degrés à la raison, en lui faisant des remontrances dont la modération la faisoit rougir de la dure importunité qu'elle avoit mise dans les siennes. Elle se repentit, se proposa d'abjurer de nouveau la fatale dévotion; mais il étoit arrivé un malheur que je la flattois en vain de voir un jour réparé. Elle étoit défigurée. Cependant je la tirai de son maudit couvent. On lui rendit à cette occasion tout ce qu'elle m'avoit prêté. Dix fois elle fut sur le point de se replonger dans le préprice, mais le naturel & mes instances prévalurent. Je la ramenai chez moi. Nous vécumes mieux que jamais ensemble. Sa santé se rétablit. Ses idées noires s'évanouirent peu-à-peu. Je plaçai près d'elle le malheureux Comte, toujours mourant, toujours mélancolique, mais assez aimable. Il ne la quittoit pas. Quant à moi, je recommençai de vivre comme de coutume. Milord Sydney continuoit de m'aimer, de m'écrire & d'entretenir ma maison sur le plus grand ton. Je voyois quelquefois les Lords Kington & Bentley. J'étois de tous les plaisirs. En un mot, j'avois atteint le plus haut

degré de bonheur & de célébrité , auquel une femme de mon état puisse prétendre. Ces deux avantages sont rarement séparés. Le bonheur , l'opulence seule assure aux femmes une grande réputation. Combien n'en voit-on pas demeurer dans l'oubli , parce qu'elles n'ont que des talens & des charmes ?

J'avois envie de dérober à mes lecteurs la connoissance d'une aventure qui m'humilia beaucoup dans le temps. C'étoit pour cela que j'avois tâché de détourner leur attention en les occupant de la pauvre Sylvina ; & parvenue enfin à l'époque des malheurs de celle-ci , je me trouvois au-delà des événemens dont je me proposois de ne point rendre compte , mais j'ai trop bonne foi pour persister plus longtemps dans le dessein de faire cette tromperie , & je prévins les questions embarrassantes qu'on pourroit me faire au sujet d'un vide dont on s'appercevroit aisément.

J'ai dit que Milord Kinston , pendant son regne , exigeoit que nous fissions de nos momens une chaîne continuelle de plaisirs. Notre inclination nous portant à ne point le désobliger à cet égard , nous ne manquâmes pas de paroître avec le plus grand éclat , pendant le carnaval , aux bals publics & particuliers.

J'étois , une nuit , à celui de l'Opéra , habillée en Sultane , magnifiquement vêtue & couverte de diamans. J'avois ôté mon masque , & je donnois le bras à Milord Kinston. Pendant que nous nous promenions , Sylvina tenoit compagnie dans une loge au pauvre Comte qui avoit bien voulu nous sacrifier cette nuit , quoique *veiller* fût une des choses que le médecin lui avoit le plus sévèrement défendue. Les masques , attroupés autour de moi , me disoient les choses les plus galantes , les plus flatteuses pour mon amour-propre ; je les favourois avec délices , mais je ne voulois pas paroître y prendre part , lors même que l'on piquoit ma curiosité par des propos qui prouvoient que l'on étoit de ma connoissance.

Cependant , certain Domino noir , parvint , à force de me suivre , de m'agacer , de me citer des particularités qui remontoient un peu loin ; ce masque , dis-je , réussit enfin à m'intriguer. Il parloit avec agrément : il montrait , outre de l'esprit & de l'usage du monde , des sentimens pour moi , qui tenoient beaucoup de la passion. Il témoignoit de grands regrets ; *il avoit eu des espérances , il n'en avoit plus ; il me voyoit souvent , je ne le voyois jamais ; il pensoit à*

moi jour & nuit, & peut-être y avoit-il un siècle que je m'étois occupée de lui. J'écoutois, je cherchois à deviner que pouvoit être ce Cavalier si bien au fait d'une infinité de choses qui me concernoient. Milord Kinston s'amusoit beaucoup de notre conservation. Tirailé par plusieurs de ces femmes, qui ont toujours quelque chose à dire aux Anglois opulens, il en avoit congédié brusquement une demi-douzaine pour n'être point distrait d'entendre les folies de mon Domino noir. Cependant à son tour intrigué par une femme d'une taille distinguée, qui s'obstinoit à l'agacer, Milord demanda la permission de la suivre un moment, & me laissa sous la garde du masque amoureux qui fit éclater sa joie dans les transports les plus passionnés.

Bientôt ma curiosité devint excessive. Le feu de mon aimable conducteur animoit ses discours, se communiquoit à mes sens, & faisoit des progrès, d'autant plus rapides, que personne ne m'ayant encore paru digne de remplacer le beau d'Aiglemont qui me négligeoit depuis quelque-tems, j'étois alors, sans y penser, de la plus grande sagesse. J'éprouvois donc une charmante tentation, je prêtois mille qualités au nouvel objet de mon caprice, je n'étois plus maîtresse

de mon imagination. L'impression devenoit de plus en plus profonde, & j'avois du dépit de sentir que ma physionomie, trop ponctuelle à exprimer les moindres mouvemens de mon ame, devoit me trahir aux yeux de mon pressant agresseur, tandis que le masque le mettoit à l'abri de rien perdre de ses avantages. La foule nous gênoit également, nous en fortîmes, & placés à l'écart, notre entretien devint encore plus intéressant. Je ne voyois pas le visage de mon causeur. Il refusoit opiniâtement de se démasquer, s'excusant sur une laideur qu'il disoit capable de m'effrayer, mais il tiroit avantage d'une jambe bien tournée & d'assez belles mains, dont l'une étoit ornée d'un gros brillant.

Je n'y tenois plus : le feu de mon visage.. quelques monosyllabes.... Cet air distrait, que caractérise si bien la violence des desirs, annonçoient à mon cher masque combien il avoit su me plaire, & qu'il pouvoit devenir encore plus heureux. Il n'hésita pas à m'en proposer les moyens. — Que risque-je à l'abri de ce masque ? (dit-il, en se rendant aussi familier que le lieu pouvoit le permettre). Que risque-je ? si vous me refusez, je suis honteux, & vous ignorerez à qui vous aurez fait un affront.... que l'ex-

cès de la passion me rendoit mille fois plus sensible ; mais si je suis assez fortuné.... Ah, belle Félicia !..... quittons cette salle.... Osez. — Comment vous n'y pensez pas ! avec qui ?..... Cruel ! vous exigez de moi cet excès de complaisance , & vous me refusez.... Je ne puis.... Où voulez-vous donc ?..... Non , je demeure..... Vous m'entraînez !..... Voilà le comble de l'extravagance.... Nous sortions.

Il me dit bien bas , en descendant, qu'au lieu de nous servir de mon carrosse ou du sien , je ferois bien de m'esquiver furtivement dans une *brouette* , qui me conduiroit jusqu'à la première place de voitures, & que delà nous nous rendrions chez lui. Il falloit que j'eusse perdu la tête : je consentis à tout , ou plutôt, je n'eus pas la présence d'esprit de m'opposer à rien.

Nous eûmes bien de la peine à trouver une voiture. Celle qui nous échut, étoit peut-être la plus défagréable de toutes celles de cette espèce ; le cocher étoit ivre , les chevaux se foutenoient à peine. Nous montâmes cependant , je fus fort étonnée d'entendre ordonner qu'on nous conduisît *au Marais*. Alors je commençai à me repentir de mon étourderie. Le Marais m'éloignoit trop

du bal pour que Sylvina & Milord Kinton ne s'apperçussent pas de mon évafion. J'aurois dû revenir, mais j'étois apparemment enforcelée. Cependant les juremens & le fouet du cocher, avoient enfin décidé les chevaux : nous changions de place. Mon raviffeur, à mes genoux, & redoublant fes fermens, s'étoit enfin démafqué. Mais les planches, qui tenoient lieu de glaces à notre fale équipage, étoient hauffées, & la crainte de prendre du froid, l'emportant fur le defir de voir les traits de mon nouvel amant, à la faveur de la lumiere des rues. D'ailleurs je n'étois plus à moi-même. Je laiffois dérober mille baifers fur ma bouche : mon fein, des charmes encore plus fecrets, étoient la proie du téméraire. La part que je prenois à fes transports, mes repliques involontaires à fes careffes paffionnées.... le difpenfoient de toute retenue. J'allois moi-même au devant de ma défaite.... Il profita du defir de l'illufion & du tempérament.... nous fûmes heureux.

Le moment de la premiere jouiffance ne fut qu'un éclair. Une feconde, à laquelle nous concourûmes avec une égale vivacité, nous procura de nouveaux plaifirs, moins rapides & mieux favourés....

Cependant, grace à la foibleffe des

chevaux & au verglas, nous étions encore loin d'arriver; notre phaëton se battant les flancs pour se réchauffer, maudissoit en termes énergiques, l'heure indue, le mauvais tems & l'amour; car il paroissoit fort au fait de ce qui venoit de se passer. Nous avions sans doute négligé, dans notre ivresse, de nous contraindre, & nos exclamations, nos sanglots, avoient affiché nos ébats. Ce grossier personnage se permettant, dans sa mauvaise humeur, des expressions un peu cavalieres, mon séducteur s'en offense, fait jour par devant, & menace l'impertinent cocher d'une correction. Celui-ci réplique insolemment, l'autre se précipite hors de la voiture, & ceint le dos du maraud d'une douzaine de coups de plat d'épée. Je reconnois alors l'heureux mortel avec qui je venois de m'oublier, pour Belval, ce même Belval dont on se souvient que j'ai parlé, ce petit maître de danse qui....

Quelle méprise ! J'avois compté sur une conquête moins vulgaire. Cependant Belval, dont l'épée vient de se casser, reçoit force coups de fouet. J'ai le courage de m'élancer hors du carosse, & de l'arracher à la fureur de son adversaire, qui abuse cruellement de son avantage. Déjà quelques gens du quar-

tier ont ouvert leurs fenêtres. Une escouade de guet s'avance , & n'est plus qu'à six pas. . . . Une porte s'ouvre par bonheur. Je me jette dans la maison : on referme aussi-tôt. Je devois ce secours aussi salutaire qu'imprévu à un jeune homme de bonne mine , que le bruit de la querelle faisoit accourir presque nud , avec de la lumière & son épée. Il me prie de la meilleure grace du monde , de monter chez lui , en attendant que la scène de la rue fût finie , & m'assure que je ne ferois point comprise , & qu'il se fait fort de me mettre à l'abri de tout dans l'asyle qu'il a le bonheur de m'offrir. En effet , les Alguazils , après s'être emparés de Belval & du cocher , frapperent violemment à la porte ; mais mon libérateur leur parle fort civilement du balcon , prend sur lui de dire qu'il me connoissoit pour une Dame très-honnête , qui ne doit pas souffrir des démêlés d'un jeune homme emporté & d'un cocher ivre. Au surplus , il se nomme , & permet qu'on vienne chez lui le lendemain , s'informer de ce qui pourroit me concerner. La garde se retire , conduisant les délinquans chez un Commissaire. Je demeure tête-à-tête avec mon généreux Marquis ; mon hôte s'étoit donné ce titre en se nommant.

— Pourrois-

— Pourrois - je , belle Dame , me dit-il , après qu'un peu de repos & quelques rafraîchissemens eurent calmé mes esprits , pourrois-je , sans indiscretion , vous demander par quelle aventure vous vous trouvez si tard & avec cette parure à la merci d'un cocher de place & d'un polisson. Permettez - moi la liberté de qualifier ainsi l'étourdi qui vous accompagnoit. —

Cette question me causa beaucoup d'embarras & de confusion. Vous ne me paroissez pas faite , ajouta - t - il , pour courir la ville pendant la nuit dans un fiacre. Ce riche habillement , ces diamans , tant de charmes & de graces , tout annonce que vous vous trouvez dans quelque situation extraordinaire. Vous avez sans doute quelque part une voiture , des gens. Ordonnez : mon laquais va courir &.... — Non , Monsieur , ma voiture & mes gens sont à la porte du bal de l'Opéra , où j'étois moi - même , & où j'ai laissé ma compagnie. Tout ceci est la fuite d'une intrigue de masque. Je n'ai pas dans ce moment l'esprit assez tranquille , pour vous faire des détails , qui d'ailleurs seroient peu intéressans pour vous ; mais je vous prie , en attendant , de ne pas porter trop loin vos soupçons sur mon compte &. — Moi

des soupçons, Madame! Vous méprendriez-vous vous-même, & vous paroîtrez-je assez incivil? —

Il parloit avec distraction, les yeux fixés sur une de mes oreilles; j'y portai la main, la girandole manquoit. N'ouveau malheur! Nous descendîmes promptement, & à l'aide d'une torche, que le Marquis fit allumer, nous retrouvâmes dans la boue ma girandole, mais brisée, une roue avoit passé dessus. J'étois désespérée de tant de disgraces. Il ne falloit rien moins que les attentions empressées & la belle figure de mon hôte, pour faire diversion à mon dépit, à ma colere. Etre la dupe de ce petit gredin de Belval! avoir été sur le point de tomber entre les mains du guet, de paroître chez un Commissaire! perdre un bijou de prix, & tout cela pour m'être servie d'un maudit fiacre par le conseil d'un sot, qui ne vouloit pas me laisser soupçonner qu'il fût venu au bal à pied!

Cependant je me contraignois à cause de mon aimable Marquis. — Belle Dame, me dit-il, je n'ai pas un carosse à vous offrir, mais on prépare mon cabriolet, & vous me permettrez de vous reconduire? J'acceptai: cependant j'étois un peu surprise de me voir traitée avec tant

de respect & de désintéressement par un homme très-jeune, qui devoit être sensible, & qui paroissoit se connoître en beauté. — Quelle différence, disois - je en moi-même, du Marquis à ce petit faquin de Belval ! Celui - ci prétendant audacieusement à mes faveurs sans aucun titre pour les mériter, a brusqué l'événement ! il m'a eu presque malgré moi : du moins il ne m'a pas laissé le tems de réfléchir, & ce pauvre Marquis n'ose rien demander ! il ne témoigne pas même le plus léger desir, quand tout est fait pour l'enhardir, quand il pourroit impunément faire semblant de me prendre pour une de ces femmes à qui il sied mal de montrer de la rigueur, quand je suis, en un mot, en son pouvoir !.... Mais c'étoit précisément ce qui me mettoit en sûreté.... En sûreté ! je dis mal, j'avoue de bonne foi, que j'étois fâchée d'y être. Félicia qui venoit de favoriser deux fois un jeune polisson (Le Marquis l'avoit bien dit). Félicia fouillée par un petit coureur de cachet, étoit trop humiliée dans ce moment, pour qu'elle eût osé jouer la dignité vis-à-vis d'un homme galant & beau qui venoit de lui rendre un grand service.

Cependant rien ne me fut proposé. Le cabriolet fut prêt, nous y montâmes.

Le Marquis me fit voler au bal ; il alloit finir. Nous ne trouvâmes plus que Milord Kinston. Sylvina & le Comte s'étoient fait ramener de bonne heure. Nous nous retirâmes à notre tour. J'indiquai ma demeure au Marquis , le priant de venir me voir le même jour ; je desirois bien vivement que son exactitude m'assurât qu'il faisoit cas de ma connoissance , & qu'il desiroit de la cultiver.

Remise entre les mains de Milord Kinston , je n'étois pas encore à la fin de mes déplaisirs. Il n'avoit été qu'un quart-d'heure avec la femme dont j'ai fait mention , puis , m'ayant cherchée , & ne me retrouvant ni dans la salle ni auprès de Sylvina , il avoit fait part à celle-ci de ses inquiétudes. Un masque , mauvais plaisant , qui , sans doute , connoissoit Belval , & qui nous avoit vus partir , s'étoit fait un plaisir malin de leur raconter mon escapade , égayant son récit de quelques épigrammes. Milord Kinston , qui n'entendoit point raillerie , avoit menacé le masque indiscret : celui-ci s'étoit fâché. Tout cela avoit donné lieu à une espece de scene , dont Milord conservoit encore un reste d'humeur. Il me gronda sérieusement en me ramenant , & parla même d'écrire à Milord Sydney. Je fus d'abord un peu décon-

certée ; mais retrouvant bientôt ma fierté naturelle , j'eus le courage de hauffer le ton : cela me réussit , & Milord crut devoir mettre fin à sa mercuriale. La même fermeté me tira d'affaire avec Sylvina , contre qui j'avois d'ailleurs de puissans moyens de récrimination. Je n'eus donc plus de reproches à effuyer que de moi-même ; mais ils n'étoient pas les moins cruels ; & quoique je fusse accablée de lassitude , je ne pus fermer l'œil.

A midi je sonnai. L'on me remit deux billets , l'un de l'officieux Marquis ; l'autre , de ce petit fat de Belval le premier me mandoit d'un style froid , qui me déplut excessivement , que des affaires indispensables le priveroient du plaisir de me voir pendant le cours de la journée , comme il me l'avoit promis ; il ne disoit pas quand il viendrait s'acquitter de sa parole ; j'en eus un dépit qui m'indisposa davantage contre le téméraire danseur. Je faillis faire jeter au feu son billet ; cependant , je fus curieuse d'en savoir le contenu . . . Dieu ! quel nouveau sujet de douleur ! — *Je suis au désespoir , belle Félicia , (m'écrivait l'insolent) je suis un monstre , abhorrez - moi , je le mérite . . . mais vous étiez si belle ! . . . & j'étois si amoureux ! . . songez à votre santé . . . Je vous venge en*

m'imposant un exil involontaire , je quitte Paris , résolu de mourir loin de vous , de mes maux invétérés , & de mes remords non moins funestes.

Ma rage ne peut se décrire. J'effrayai tout le monde de mes transports & de mes imprécations. Cependant, après le premier essai de mes fureurs, je pris un parti sage, & mettant la seule Thérèse dans ma confiance, je la chargeai de m'amener un Docteur dont j'avois ouï vanter les talens, & qui m'agréoit d'autant plus, qu'humain & tout à son art, il dédaignoit d'en imposer par ce verbiage effronté, par ce luxe ridicule, à l'abri desquels nos Charlatans à la mode signalent impunément leur ignorance & leur cruauté.

L'Esculape accourut. Très-humblement je le mis au fait. Il ne chercha point à me flatter; mais il ordonna des remèdes, un régime; insistant sur-tout à la nécessité d'être sage. Ce fut bien à regret que je le promis. Dans la première fureur de mon goût pour le Marquis, j'avois peine à satisfaire de chères espérances. Ce tems que j'allois perdre me sembloit une éternité....

Cependant l'honnête Docteur ne tarda pas à me rassurer; il avoit su prévenir les accidens, je n'avois plus rien à crain-

dre. Le Marquis venoit de tems en tems chez moi ; mais dès les premiers jours il m'avoit défolée en m'apprenant que , retenu à Paris par des affaires importantes , il brûloit de retourner en Province , auprès d'une Dame dont il étoit passionnément amoureux , & qui lui accordoit du retour. Il n'avoit donc pour moi qu'une amitié tendre , fondée surtout , sur ce besoin si pressant chez les personnes préoccupées , de parler de ce qui les intéresse. Je croyois avoir du plaisir à entendre mon ami m'entretenir de ses amours ; cependant j'éprouvois une secrète jalousie , & je me remettois , au moment où je serois sûre de ma santé , à mettre la fidélité du Marquis à de fortes épreuves. En un mot , j'avois juré qu'il me délivreroit de mon importun caprice. Je touchois à ce but heureux , quand nous apprîmes la mort de Sylvino. Presque aussi-tôt le Marquis fit une absence , qui ajouta beaucoup à mes chagrins ; ensuite les maladies , les extravagances , les malheurs de Sylvina , tout cela me fit passer des jours bien maussades. La pauvre Thérèse , qui m'aimoit tendrement , étoit , pendant ce tems d'infortune , mon unique consolation. J'avois pris sur-tout les hommes en horreur. Je faisois coucher Thérèse avec

moi. Sensible & folle du plaisir, elle avoit la sottise de m'aimer comme un amant, & moi celle de le souffrir; & permettant un libre effort aux feux libertins de cette soubrette passionnée, je trouvois un soulagement bizarre, dont mes sens, moins refroidis que mon ame, me faisoient éprouver le besoin. La nature ne renonce jamais à ses droits.

O vérité! quels pénibles sacrifices tu viens d'arracher à mon amour-propre!

La saison étoit belle: le Comte se faisoit quelquefois porter au Luxembourg, dont notre Hôtel étoit voisin. Il en revint un jour, fort agité, & même avec de la fièvre. — Je suis perdu, me dit-il, je viens de revoir Madame de Kerlandec. C'est elle, je n'en puis douter; je l'ai reconnue, & je suis fort trompé, si elle ne m'a pas aussi reconnu. J'ai fait remarquer à Dupuis cette Beauté dangereuse; il a ordre de ne point la perdre de vue, & de s'informer avec soin de sa demeure actuelle. —

Je ne savois si je devois féliciter le Comte, ou le plaindre. Sa passion se rallumoit; mais elle ne pouvoit devenir heureuse, puisqu'en supposant que Madame de Kerlandec pût enfin consentir à épouser cet infortuné, il perdoit néan-

moins tout le fruit de ce bonheur ; ses infirmités , sa foiblesse , lui interdisant , sous peine de mourir , les doux plaisirs du Mariage.

Cependant Dupuis revint fort instruit. Madame de Kerlandec habitoit toujours le même Hôtel , & se fixoit à Paris ; elle étoit de retour depuis peu d'un voyage , qui avoit eu pour objet , de retrouver plusieurs personnes , auxquelles elle prenoit le plus vif intérêt , mais dont elle n'avoit rapporté aucunes nouvelles.

L'Emissaire avoit tiré fort adroitement tous ces détails du Suisse , vieux babilard , toujours prêt à mettre le premier venu au fait de ce qu'il pouvoit savoir des affaires de ses maîtres.

Dupuis fut fort applaudi du succès de son premier message , & n'eut dès-lors plus rien à faire qu'à servir l'insatiable curiosité du Comte. Dupuis , afin d'être à même de mieux remplir son emploi , me demanda la permission d'entrer pour quelque tems au service de Madame de Kerlandec , fit débaucher un de ses domestiques , & risqua de se faire proposer par le Suisse , dont il s'étoit concilié la faveur en payant plusieurs fois *bouteille*. Tout cela lui réussit. Dupuis se disoit fortant de chez Milady Sydney ,

chez qui l'on pourroit s'informer de ses mœurs & de sa capacité.

Milady Sydney ! Ce nom piqua la curiosité de Madame de Kerlandec , elle voulut entretenir Dupuis. Il connoissoit assez Milord Sydney , pour pouvoir le dépeindre à ne pas s'y méprendre. Il favoit tout l'intérêt que ce Seigneur prenoit à moi , mais il favoit en même-tems que je n'étois point sa femme. Cependant il s'étoit flatté que dans cette occasion importante , je ne le démentirois pas. Je l'avois en effet promis. Nous ne prévoyions , ni l'un ni l'autre , les grandes conséquences que devoit bientôt avoir ce mensonge léger.

Dupuis répondit en homme d'esprit à mille questions que lui fit la belle Veuve ; mais il la mit au désespoir , en lui faisant un roman , fort vraisemblable , dont il n'y avoit cependant de vrai , que mon portrait & le tendre attachement de Milord Sydney. — C'est assez , mon ami , dit-elle , outrée d'apprendre que Sydney n'étoit plus libre ; c'en est assez , j'écirai un mot à *Milady Sydney* , & pour peu qu'elle me rende bon compte de vous... ou plutôt dites à mon cocher de se tenir prêt , & vous me ferez conduire sur l'heure chez *Milady*.

C'étoit le matin. Je ne pouvois m'attendre à semblable visite. J'étois sortie avec le Comte pour des emplettes. Sylvina reçut Madame de Kerlandec. Dupuis n'étoit qu'un prétexte. La belle veuve brûloit de s'affurer par elle-même, si mes charmes étoient aussi dangereux que Dupuis les lui avoit dépeints. Elle ne put cacher le déplaisir qu'elle avoit de ne point me rencontrer. L'entretien languissoit; elle avoit les yeux fixés, avec un intérêt frappant, sur deux portraits, dont l'un étoit le mien, peint avec la dernière vérité par Sylvino, peu de tems avant son départ, & l'autre, celui de Monrose, aussi de la main d'un habile homme, & qui servoit de pendant au mien. Sylvina crut obliger Madame de Kerlandec, en lui apprenant que cette jeune personne, dont les traits paroissoient l'intéresser, étoit Milady Sydney elle-même, & l'autre image, celle d'un parent pour qui Milord Sydney avoit beaucoup d'attachement. Les yeux de la belle Veuve retenoient, depuis quelques momens, un torrent de larmes, qui prit enfin son cours. Elle demanda pardon, & voulut se retirer. Mais Sylvina s'efforça de la retenir jusqu'à ce qu'elle se fût un peu remise. — Vous voyez, Madame, lui dit la belle Géorgienne, vous voyez une femme que

Le malheur poursuit par-tout. Je ne puis faire un pas sans que les choses les plus indifférentes portent à mon cœur des atteintes mortelles. (Puis tirant une boîte de sa poche, elle ajouta). Voyez, Madame, si le portrait de ce jeune homme, dont j'admirois la beauté, ne ressemble pas régulièrement à cette miniature. — (Sylvina fut forcée d'en convenir). Eh bien, Madame ! (continua la veuve éplorée) ce Cavalier fut mon époux. Il n'est plus ; j'ai mille raisons de ne me consoler jamais de sa mort....

Cependant Sylvina la consolait, & vouloit la retenir jusqu'à mon retour. Mais mon portrait ne lui en ayant que trop appris, elle résista & se retira suivie de Dupuis, admis à son service.

C'étoit la matinée des aventures. S'il étoit arrivé à Sylvina celle de la visite de Madame de Kerlandec, j'avois eu à mon tour celle de rencontrer..... qui ? le vieux Président & son grand imbécile de gendre, M. de la Caffardiere. La remise qui voituroit ces illustres Provinciaux, alloit s'arrêter précisément devant ma porte comme je fortois. Mon cocher rendoit la main, mes chevaux s'élançoient avec feu ; les haridelles de l'autre voiture, manquant de bouche, & ne pouvant être reculées assez-tôt, la flèche de
mon

mon carrosse les prit en flanc, toutes deux furent abattues du coup. Heureusement mes chevaux ne se blessèrent point, cela n'empêcha pas que mon cocher ne fît grand bruit, & si, mettant les uns & les autres la tête aux portières, nous n'avions pas fait des exclamations de reconnaissance, le conducteur de ces Messieurs auroit, sans doute, essuyé quelques bons coups de fouet.

Je ne voulois point de mal au ridicule Président. Il m'avoit, à la vérité, beaucoup ennuyée; mais je rendois justice à sa bonhommie, & je me souvenois qu'il m'avoit témoigné de l'attachement. Je lui souris donc, & lui demandai, pendant qu'on mettoit sur pied ses rosses, par quel hasard il se trouvoit à Paris & si près de chez moi? — Nous venions, ma belle Dame, dit-il en grimaçant galamment, nous venions, la Caffardièrè & moi, vous présenter nos respectueux hommages, & vous donner des nouvelles de vos amis: nous avons une infinité de choses à vous dire; mais vous forcez, & à moins que Madame Sylvina ne veuille bien nous recevoir. — Président, interrompis-je, il n'est pas encore jour pour Sylvina; quant à moi, je vous avoue, sans façon, que je fors pour des affaires qui ne peuvent se re-

mettre; mais, Messieurs, si vous n'avez rien de mieux à faire, trouvez-vous à deux heures au Palais Royal, je vous y joindrai, & nous dînerons ensemble; Sylvina fera, sans doute, aussi enchantée que moi de vous revoir. Ils acceptèrent. Je partis. Exacte au rendez - vous, je trouvai mes originaux dans la grande allée. Ils m'attendoient assis & entourés d'une jeunesse désœuvrée, qui se divertissoit de la maniere remarquable, dont ils étoient accoutrés. Le beau-pere avoit, en dépit de la saison, un antique habit de drap pourpre à paniers, orné d'une multitude de boutons & de boutonnieres de clinquant d'argent; cette parure devoit avoir été dans son tems, du plus grand effet; la veste étoit d'une riche étoffe, or & argent, dont le fond crafseux & les bouquets débrosés trahissoient le grand âge; la culotte, pareille à l'habit, étoit un peu plus neuve; des bas roulés, de vastes fouliers, la perruque à la brigadiere, le grand chapeau bordé d'argent, sous le bras, l'épée imperceptible, & la longue canne à bec de corbin, complétoient le costume du bon Président.

Le sieur de la Caffardiere ne lui cédoit pas l'honneur d'être mis le plus bisarrement, ayant perdu presque tous

les cheveux, & pour cause, il étoit coëffé d'une fausse *grecque*, hupée, placée de travers, & de deux boucles empâtées, dont la pommade fondeoit au soleil; une petite bourse, dont le sac vuide badinoit à deux doigts d'une nuque allongée, tenoit diagonalement à quelques cheveux qui meubloient encore le derrière de la tête. L'habit étoit de camelot bleu de ciel, enrichi d'un large galon d'argent, mal festonné; la veste d'un très-beau bazin un peu sale, ornée d'une longue frange à graine d'épinards, battoit sur les genoux; la culotte de velours noirs, & des bas de soie couleur de chair; les souliers plats, décorés d'une antique boucle d'argent, dont l'éclat éblouissoit tous les yeux; le petit chapeau sous le bras, portoit un plumet crasseux. Quant à l'épée, elle réparoit, par son excessive longueur, l'extrême petitesse de celle du beau-père. En un mot, ces Messieurs étoient à montrer pour de l'argent. Je ne pus prendre sur moi d'avancer jusqu'à eux; mais rencontrant heureusement une personne de ma connaissance, que j'abordai, je leur détachai le Comte: celui-ci voulut bien se charger d'amener mes hétéroclites hors du jardin. Ils avoient eu l'imbécilité de renvoyer leur voiture, comptant sur la mienne.

J'eus donc la honte de les y recevoir, à la vue de nombre d'honnêtes gens, qui se moquoient de ces ridicules figures. Le gauche Caffardiere cassa la glace de devant, en se plaçant, son énorme épée n'ayant pas trouvé en dedans l'espace qui lui étoit nécessaire. J'étois furieuse; le Président gronda fort & long-tems, & ne m'ennuya pas moins que l'autre sot. Enfin, nous arrivâmes.

Sylvina reçut amicalement nos étrangers. Voici ce qui avoit été l'objet de leur voyage. On se souvient que la vindicative Thérèse avoit fait un don fatal au Seigneur Caffardot. Il s'étoit mis en conséquence entre les mains du plus habile Chirurgien du lieu, personnage fameux, à plus de trois lieues à la ronde, & qui avoit fait en tout genre *des cures incurables*; aussi le mal de la Caffardiere avoit-il été promptement guéri. Mais peu de tems après le mariage, il s'étoit déclaré de nouveau; beaucoup plus violemment qu'avant les remèdes. La Caffardiere l'avoit communiqué à la tendre Eléonore; celle-ci à Saint-Jean; Saint-Jean, à Madame la Présidente; & Madame la Présidente (voyez la noirceur) au pauvre Président, qui, depuis long-tems ne vivoit plus avec elle; mais, qu'elle avoit cru devoir reprendre à l'oc-

caſion de ſon indifpoſition dont elle ſe trouvoit affligée. Le bon homme avoit toujours par-ci, par-là, quelques petites amourettes ſuſpectes ; il ſ'agiſſoit de lui perſuader qu'on tenoit de lui , ce qu'au contraire on lui donnoit. En un mot, toute la maiſon ſe trouvoit infectée ; on ſ'étoit rendu à Paris pour ſe faire guérir. Les maîtres avoient ſué à grands frais dans un Hôtel garni ; le pauvre Saint-Jean , abandonné dans la détrefſe , n'avoit eu que bicêtre pour aſyle. Le Préſident & la Caffardiere étoient, comme l'on voit, hors d'affaire. Le premier en étoit quitte pour le reſte de ſes dents & de ſes facultés viriles ; l'autre n'avoit plus de cheveux, ni gras de jambe ; mais cela pouvoit revenir. Quant aux Dames, elles ne jouiſſoient pas encore d'une bien bonne ſanté. Le mal faiſoit ſur-tout de grands ravages chez Madame la Préſidente , comme on voit le feu prendre avec fureur dans une vieille cheminée, où la ſuie ſ'eſt amaffée pendant un demi ſiècle. Il fut parlé de tous ces accidens, ſous les noms décens de *goutte* & de *rhumatiſme* ; mais nous étions bien au fait, nous ne primes point le change. Nous fûmes enchantées de ce que la ſituation fâcheuſe de ces Dames, nous préſervoit

du malheur : nous n'avions garde de le prévenir.

Lambert & sa petite femme , toujours amoureux , vivoient parfaitement ensemble , & s'amusoient à faire des enfans. Mais , à cet égard , on ne nous apprenoit rien de nouveau. Nous recevions , de tems en tems , des nouvelles de ces époux que nous chérissions , & qui nous étoient sincèrement attachés.

Le Comte étoit désespéré de ce que nous ne nous étions pas trouvés à la maison , lorsque Mde. de Kerlandec y avoit paru ; il lui tarδοit de savoir ce que cette Dame pouvoit penser de lui , & ce qu'elle éprouveroit , en retrouvant un homme , d'autant plus fait pour l'intéresser à la fin , qu'elle étoit cause de tous ses maheurs , & qu'elle avoit envers lui de grandes injustices à réparer. Cependant , il ne favoit comment s'y prendre pour se découvrir. Nous n'osions nous mêler de son affaire , à cause de Milord Sydney , qui nous intéressoit encore beaucoup plus , & qui pouvoit avoir des projets , auxquels il étoit à craindre que nos démarches en faveur du Comte ne nuisissent. Avant donc de prendre un parti , avant même de consulter Milord Sydney , nous lui mandâmes que nous avions vu

Madame de Kerlandec ; que celui - ci , croyant sur un faux rapport , lui, Sydney , marié , avoit paru mortellement affligée. Nous parlions aussi du Comte : Nous demandions quelle conduite il étoit à propos de tenir avec cet homme passionné ? Milord Sydney répondit , qu'il se disposoit à nous rejoindre sous peu ; il ajoutoit : j'ai peine à vous définir , belle Félicia , ce qui se passe maintenant dans mon cœur. Je vous aime ; mais si vous saviez de quelle force les liens qui m'attachent depuis si long-tems à la belle Zéila.... je ne vous l'ai point caché ; faite pour être adorée pour vous-même , vous ne m'aviez peut-être charmé que par une ressemblance étonnante avec une femme que je ne cessois de regretter. Je croyois avoir à me plaindre d'elle ; je n'avois qu'à me louer de vous ; je m'étois donc persuadé , qu'attaché désormais exclusivement à vous , je pourrois revoir Zéila , sans amour , & lui connoître sans jalousie de nouveaux engagements ; mais je crois sentir maintenant que je m'abusois : heureusement votre propre système vient à mon aide. Vous m'avez appris à penser que le cœur ne doit pas se piquer d'une constance forcée , & que l'objet auquel on avoit accordé beaucoup d'amour , n'étoit point offensé , quand on

ne lui offroit plus qu'une tendre & solide amitié. La mienne pour vous , belle Félicia , ne finira qu'avec ma vie.

Le reste de sa lettre , qui étoit très-longue , contenoit l'histoire de ses amours avec Madame de Kerlandec. Elle se nommoit Zéila , lorsqu'il en devint amoureux en Géorgie où elle étoit née. Il l'amenoit en Europe , sur une Frégate angloise , dont il étoit , à l'âge de vingt-quatre ans , déjà Commandant , étant neveu d'un Amiral , & servant depuis l'enfance dans la marine. Nous étions alors en guerre avec l'Angleterre. La Frégate de Sydney se trouvant attaquée par un Vaisseau françois , que commandoit M. de Kerlandec , il y eut un combat opiniâtre & long-tems douteux. Zéila , presque au terme d'une première grossesse , & que l'horreur de mourir oubliée dans un endroit où Sydney vouloit qu'elle se retirât , empêcha de quitter le pont , y accoucha , parmi les morts & les mourans. Car déjà le Commandant François , en faveur de qui la victoire se décidait , s'étoit élancé sur le Bâtiment anglois , avec les plus déterminés de ses gens. Quoique ternie par l'effroi , le sens & les douleurs , la rare beauté de Zéila ne laissa pas de frapper le dur Kerlandec , & de porter à son cœur une atteinte profonde. Il ordonna

qu'on transportât cette belle femme sur son bord, mais Sydney furieux, s'opposant à cette capture, fit face avec une nouvelle rage, & donna le tems aux siens de descendre Zéila de la Frégate, qui commençoit à s'embrâser, dans une chaloupe qui devenoit la dernière ressource des vaincus. Cependant le cruel Kerlandec, de retour à son bord, vit d'un œil tranquille la Frégate s'engloutir, & avec elle le malheureux Sydney qui n'avoit pas voulu l'abandonner; au même instant une vague culbuta la chaloupe; mais on eut la bonté de retirer de la mer Zéila, qu'un brave matelot qui avoit veillé jusqu'au dernier moment à sa conservation, avoit eu soin d'envelopper avec son enfant dans des couvertures; on laissa périr sans secours tout le reste de l'équipage.

Après cette funeste victoire, M. de Kerlandec continua de faire voile. Cependant Sydney, jouet des flots, s'accrocha à quelques débris de la Frégate; il est rencontré le lendemain par un Bâtiment hollandois, qui les sauve, comme par un miracle..... Il ne croit pas que sa chère Zéila puisse avoir évité la mort. Il retourne en Angleterre, & y languit longtemps. Quant à Zéila, moins amoureuse de Sydney, que Sydney ne l'étoit d'elle, & ne pouvant douter de la mort

de ce malheureux amant, se trouvant d'ailleurs au pouvoir d'un vainqueur passionnément épris de sa belle figure, & aussi tendre pour elle, qu'il s'étoit montré cruel envers ses ennemis; Zéïla, d'un côté, sans appui, sans ressources, pour elle-même & pour son enfant; de l'autre, séduite par les appas d'une fortune & d'un rang honorable qui lui sont offerts; Zéïla, dis-je, cédant à tant de considération, épouse en arrivant en France l'amoureux Kerlandec.

On fait, comment ensuite Sydney la retrouve, comment il s'en fit aimer de nouveau, & comment, prenant enfin sa revanche à Bordeaux, il punit Kerlandec de son inhumanité.

Le Cavalier dont mon aventure nocturne avec Belval, m'avoit procuré la connoissance; l'insensible Marquis enfin de retour à Paris, vint aussi - tôt nous voir. Il s'étoit formé des liaisons assez étroites entre le malheureux Comte & lui: leurs familles étoient de la même Province. Le Marquis devant y faire un voyage, avoit promis à son ami de lui rendre là-bas tous les services qui dépendroient de lui. Le Comte desiroit de savoir ce qu'étoient devenus des parens éloignés, qu'il espéroit d'intéresser encore en sa faveur; ce que ces parens pensoient

de son pere ; s'ils soupçonnoient celui-ci d'avoir, en effet, commis le lâche assassinat dont on l'avoit accusé. Le Marquis n'ayant rien épargné pour bien remplir la commission dont il s'étoit chargé, rapportoit les nouvelles les plus satisfaisantes. Le Negre scélérat, qui avoit causé le déshonneur & la mort de ses maîtres, étant lui-même à son dernier moment, avoit fait appeler ces parens en question, & il leur avoit déclaré ses crimes. Cependant ces Gentils-hommes, pauvres & sans ambition, vivant obscurément à la campagne, s'étoient contentés de faire recevoir par deux Notaires, les aveux du malheureux Negre, & n'avoient pas jugé à propos de les rendre publics, ni d'entreprendre à leurs frais de faire réhabiliter la mémoire de leur parent. Ils ignoroient sur-tout que son fils existât encore ; mais l'apprenant, leur honneur & leur attachement se réveillèrent ; ils promirent de sacrifier tout ce qu'ils pouvoient posséder, au devoir d'aider l'infortuné rejetton à justifier son digne pere.

La foiblesse du Comte ne permettoit pas que son ami lui annonçât sans précautions, d'aussi importantes nouvelles. Nous tînmes donc conseil, & fûmes d'avis qu'il étoit d'autant plus nécessaire de ne les lui apprendre que par degrés, que l'excès de

sa passion pour Madame de Kerlandec pourroit augmenter au point de lui devenir funeste , dès qu'il se connoîtroit des titres suffisans pour prétendre à l'épouser.

Cependant, si le Marquis avoit fait à merveilles les affaires du Comte, il avoit en revanche tout-à-fait gâté les siennes. Sa Dame de Province n'aimoit apparemment pas les interregnes; elle avoit pris, en attendant qu'il revînt, un représentant, ne laissant pas de soutenir dans ses lettres au Marquis le rôle de l'amante la plus fidelle, & d'entretenir de la sorte l'amour dont il brûloit de la meilleure foi du monde. Il espéroit de la surprendre agréablement en arrivant, sans l'avoir prévenue. Un ami, seul confident de son retour, vint au-devant de lui, & voulut le préparer à la disgrâce que la découverte d'un rival heureux alloit lui faire essuyer. L'amoureux Marquis refusa d'abord de croire; mais on lui fit voir, & il fut enfin convaincu. Le nouvel amant, passoit en effet toutes les nuits avec la plus perfide des coquettes. Le Marquis outré, fit un éclat, blessa son rival, & fit que le mari déshonoré relégua sa femme au Couvent. Ces expéditions faites, & ses affaires terminées, il revenoit à Paris tâchant d'effacer de son

son cœur jusqu'à la moindre trace de son malheureux amour.

Qu'il arrivoit à propos ! je perdois aussi Milord Sydney (autant valoit du moins) j'avois grand besoin de consolations. Le Marquis me parut mille fois plus aimable, étant devenu plus facile à captiver ; & surtout m'ayant prouvé, à l'occasion du pauvre Comte, qu'il avoit l'ame belle & le cœur bienfaisant. D'ailleurs son nouvel état de liberté ajoutoit beaucoup à ses graces naturelles. Un homme fort amoureux est ordinairement tout entier à l'objet qu'il aime. Le peu d'intérêt qu'il prend au reste de la société, fait qu'il ne se donne point de peine de chercher à lui plaire ; isolé, concentré dans son amour, il ne songe pas à tirer parti de ce qu'il peut valoir. Le Marquis ressembloit beaucoup à ce portrait quand nous avions fait connoissance, mais il n'étoit plus le même. Je m'abandonnois entièrement au plaisir de l'aimer. Je vis avec joie qu'il n'étoit plus retenu de m'offrir son hommage que par la crainte de m'avoir déplu précédemment, quand ayant fait très-ouvertement ce qu'il falloit pour lui prouver que je lui voulois du bien, il avoit négligé à répondre ; il craignoit, je l'ai su depuis, que me prévalant de ce qu'il n'avoit plus de maîtresse, je ne voulusse le désespérer à mon tour,

en lui tenant rigueur, vengeance ordinaire des femmes, dont l'amour-propre feroit offensé. Mais que j'étois éloignée de ce dessein ! Devinant les soupçons du Marquis, je le traitois mieux que jamais, & j'eus enfin la satisfaction de recevoir de sa bouche, des aveux d'autant plus passionnés, qu'il avoit résisté plus long-tems au besoin de leur donner l'effor.

Mon nouvel amant ne ressembloit que par les beaux côtés à ceux qui m'avoient fait leur cour jusqu'alors ; aussi bien de taille & de figure que d'Aiglemont ; aussi aimable que Monseigneur & Milord Sydney ; aussi caressant que Monrose, il n'étoit ni aussi léger que l'oncle & le neveu, ni aussi grave que l'Anglois, ni aussi neuf que mon jeune élève. Le Marquis étoit doux, tendre, sans amour-propre ; craignoit toujours de déplaire, & ne faisant cependant rien qui ne fût à propos ; empressé, capable des plus petits soins, & amusant, il possédoit encore mille talens agréables.

Cependant quelque vif que fût mon goût pour cet homme charmant, je ne tardai pas à m'appercevoir qu'il me témoignoit beaucoup plus d'amour qu'il n'étoit à mon pouvoir de lui en rendre. Il me faisoit regretter de n'être pas assez sensible ; je remettois en question : *s'il est*

plus heureux d'aimer légèrement, de changer souvent de goût & de plaisir, ou de n'exister que pour un seul objet, de lui vouer toutes les facultés de son être. J'avois été partifanne du changement, je fouhaitois maintenant pouvoir me fixer; mais réfléchissant sérieusement aux motifs secrets de ce nouveau desir, je reconnoissois avec douleur qu'il n'étoit lui-même qu'une modification de l'amour de la variété. Je me persuadai donc que, née pour voltiger de caprice en caprice, pour tout effleurer, sans m'attacher à rien, je ferois d'inutiles efforts pour répondre à la passion d'un jeune Marquis par une passion aussi forte, aussi exclusive. Je me flattois, au reste, que puisqu'il s'étoit assez facilement consolé de la perfidie de sa belle Provinciale, il pourroit en être de même lorsque je ne ferois plus maîtresse de lui demeurer attachée. J'avois fait toutes ces réflexions avant de rendre le Marquis heureux; je puis dire, avant de le devenir moi-même.

La maladie de Sylvina, en l'enlaidissant, l'avoit changée à bien d'autres égards. Elle étoit devenue scrupuleuse; elle ne se souvenoit plus de s'être livrée, sans la moindre circonspection, à tous les écarts de son tempérament; elle conservoit un reste de pruderie, vestige mal-

heureux de sa sotte dévotion, fruit amer de sa disgrâce présente. En conséquence, je n'étois plus moi-même aussi libre. Sa bégueulerie se feroit furieusement effarouchée, si je m'étois conduite sous ses yeux, avec le Marquis, comme j'avois fait autrefois avec d'Aiglemont & mes autres amans. Mais cette gêne, devenue d'autant plus nécessaire, que la présence du Comte, qui demeuroit avec nous, exigeoit des égards; ce mystère, dis-je, ajoutoit à nos plaisirs. Le Marquis vivoit clandestinement avec moi. L'amie Thérèse étoit seule confidente de nos amours. On voyoit chaque soir le Marquis faire retraite; mais il rentroit aussi-tôt par la petite porte du jardin, dont il avoit une clef, & je le recevois dans mon lit.

J'aurois trop à dire, si j'entreprendois de décrire tous les charmes de nos heureuses nuits. Mon amant, dont aucun excès n'avoit affoibli la vigueur, dont aucun dérèglement du cœur n'avoit altéré la délicatesse, étoit l'homme le plus fait pour combler les desirs d'une femme voluptueuse. Toujours propre à donner du plaisir, cet objet étoit le seul qu'il eût en vue en jouissant. C'étoit pour me procurer mille morts délicieuses qu'il ménageoit avec art ce baume précieux qui donne la vie. Il en étoit quelquefois

avare , jufque dans les momens où , ne fupportant plus l'exceffive ardeur de mes feux , je le priois de me prodiguer ce qui feul pouvoit les éteindre : je ne le trouvoit difpofé à mettre ainfi le comble à notre félicité , que lorsque l'amortiffement de mes fens lui annonçoit la fin prochaine de mes defirs ; alors l'ardeur des fiens favoit les faire renaitre ; il me faisoit goûter de nouveaux raviffemens dont j'aurois été privée , s'il eût partagé jufques-là tous mes plaifirs.

Que les hommes auffi délicats font rares ! le plus grand nombre au contraire , nous regardant comme des machines deftinées à les amufer un moment , fe hâtent de remplir un objet groffier & refroidi ; repus , nous laiffent en proie à des flammes dévorantes : d'autre , fe piquant d'une inutile vigueur , tirant vanité de leur force , nous fatiguent , mais ignorent l'art enchanteur de donner du plaifir ; fouvent auffi , ces fylphes délicats qui favent enflâmer , fufpendre , par mille charmans préludes , le moment de la jouiffance , manquent tout-à-fait , lorsqu'il eft tems enfin de réalifer , ou finiffent très-mal ce qu'ils ont très-bien commencé. Ceux enfin , qui , femblables à d'Aiglemont , ont à la vérité le folide & l'agréable , mais font un métier d'amuser

toutes les femmes ; ces hommes *bannaux* ne valent point encore mon aimable Marquis, dont l'ame appartenoit toute entière à qui possédoit la personne. J'avois tout avec lui, j'étois assurée qu'il ne sortoit point de mes bras pour voler dans ceux de la première femme qui lui auroit fait quelque agacerie ; je n'avois à craindre ni partage, ni indiscretion. J'étois, en un mot, parfaitement heureuse, & pour la première fois, sans doute, j'aimois tout de bon.

Cependant l'intrigant Dupuis avoit tâché de servir le Comte auprès de Madame de Kerlandec. Ce Domestique, doué d'un esprit liant, avoit réussi sans peine à gagner la confiance de sa maîtresse. Affable, populaire, ainsi que le Comte me l'avoit dépeinte, elle s'étoit bientôt accoutumée à causer avec Dupuis, parce qu'il connoissoit Milord Sydney. Elle lui avoit fait part d'une partie des aventures auquel cet Anglois avoit donné lieu. L'affaire de Bordeaux n'avoit pas été oubliée ; il avoit été nécessairement question de *Robert*. Dupuis, à qui son rôle étoit dicté, fit alors semblant de former des conjectures, &, comparant les noms, les époques.... les circonstances, se trouve tout-à-coup qu'il avoit connu ce *Monsieur Robert*. —

N'étoit - ce pas un homme de telle figure ? de tel maintien ? de tel caractère ? il avoit fait ceci ? il avoit été là ? C'étoit un fou passionnément amoureux de certaine Belle..... & cette Belle, c'étoit donc Madame ; dans ce cas, Dupuis ne connoissoit autre chose que l'homme en question. Cependant ce même Robert n'étoit pas, comme Madame le disoit, un homme de rien. Il étoit très-bon Gentilhomme titré, même : Dupuis en étoit sûr. Comment donc ! ce Monsieur Robert devoit être très-connu dans Paris, & si Madame souhaitoit d'en savoir des nouvelles, on se faisoit fort de lui en donner, sous peu, de positives.... En effet, le Seigneur avoit été accusé de la mort d'un Officier de Marine, du mari de Madame, par conséquent ? Mais c'étoit pure calomnie. Monsieur Robert s'étoit lavé de cette odieuse accusation ; au contraire, il avoit failli d'être tué lui-même, se battant en second pour ce même Officier, & contre qui ? contre le second du même Milord Sydney.

Ici Dupuis avoit été interrompu. On lui avoit dit que l'affaire de Bordeaux, à propos de laquelle on avoit d'abord sévi contre Robert, s'étoit trouvée tout-à-coup déterminée par l'autorité du Ministère. Madame de Kerlandec avoit ajouté,

qu'informée par un avis secret de la Cour que Sydney s'avouoit lui-même l'auteur de la mort de Monsieur de Kerlandec, elle avoit eu ses raisons pour mettre fin aux poursuites. Mais la vérité de tous ces faits étoit encore pour elle une énigme fort difficile à résoudre. Cependant si c'étoit en effet de la main de Sydney que Kerlandec eût péri, elle paroïssoit regarder cette mort *comme un châtiment mérité*, & les accusations contre Robert, *comme des injustices qui méritoient la réparation la plus authentique, & les plus forts dédommagemens*. C'étoit à ce point que Dupuis vouloit amener sa Maîtresse. — Madame, dit-il, je ne vois qu'un moyen de dédommager un homme tel que Monsieur Robert, s'il aimoit encore Madame, après qu'elle auroit attiré sur lui les plus grands malheurs. — Et ce moyen, Dupuis, feroit ?... — Ce feroit, Madame, d'épouser ce Gentilhomme; il est fait, foyez-en sûre, pour prétendre à cet honneur, d'autant plus que Milord Sydney..... — Que Milord Sydney est un ingrat, qui s'est marié pour achever de me faire tout le mal qui dépendoit de lui... ?

Dupuis s'étoit troublé ! il avoit manqué d'effronterie pour soutenir avec assez de vraisemblance un mensonge dont les

suïtes pouvoient devenir de conséquence pour lui. Madame de Kerlandec com-
mença dès-lors à se méfier de ce confi-
dent : puis ayant fait en secret des re-
cherches exactes, elle découvrit bientôt
que je n'étois que la maîtresse de Milord
Sydney ; que Dupuis avoit chez moi de
fréquentes habitudes, & que j'avois dans
ma maison certain étranger, qui sur le
portrait qu'on lui en faisoit, pouvoit
bien être ce Robert lui-même.... Elle
se souvint d'avoir vu au Luxembourg un
homme qui lui ressembloit beaucoup, &
qui en effet avoit paru la remarquer ; &
se rappelant encore certain laquais qui
l'avoit suivie avec affectation jusqu'à son
carrosse, il lui sembla que la livrée de ce
curieux étoit la mienne. Ces soupçons
devinrent des certitudes, lorsqu'ayant
congedié Dupuis, qu'elle faisoit épier
soigneusement, elle s'assura qu'il étoit
rentré à mon service. Dès-lors son in-
quiétude & sa curiosité crurent à l'excès ;
& brûlant enfin d'être éclaircie, elle m'é-
crivit la lettre suivante, à l'adresse de
Milady Sydney, sous enveloppe à Ma-
dame Sylvina.

Milady, la plus malheureuse des fem-
mes, faïsit, il y a quelque tems, un léger
prétexte pour aller vous voir, & ne vous
rencontra point. Aujourd'hui je vais au

Fait, & vous fais part des motifs qui me faisoient desirer d'avoir l'honneur de vous entretenir. J'avois pris à mon service le nommé Dupuis, qui quittoit le vôtre, & qui vient d'y rentrer; ce garçon est fort au fait de tout ce qui regarde, vous, Milady, Milord Sydney, (avec qui mon étrange destinée, me fit autrefois d'intimes liaisons) & enfin un certain Robert, à qui je suis aussi dans le cas de prendre beaucoup d'intérêt. Dupuis m'a fait entrevoir bien des choses; mais c'est de vous seule, Milady, que je veux apprendre la vérité de plusieurs faits dont vous êtes inmanquablement instruite. Je me flatte donc que vous ne me refuserez pas une heure d'entretien. Si par hasard vous savez que j'ai connu Milord Sydney, & sur quel pied, que cela ne soit point un ostacle à notre entrevue. Je ne suis plus faite pour avoir des prétentions, dès que vous avez des droits sacrés..... Mais.... Non, je ne puis dans ce moment vous en dire davantage. Voyons-nous, Milady, & si, comme je n'en doute pas, vous mettez autant de bonne foi que moi, dans la conférence que nous aurons ensemble, nous ne nous quitterons pas sans être contentes l'une de l'autre. Comme je ne crains pas d'avoir des témoins quand nous nous entreten-

drons, vous pourrez admettre en tiers la Dame qui m'a reçue chez vous. J'attends votre réponse avec impatience, me préparant d'avance à vous apporter un esprit d'accommodement; & d'après le bien infini qu'on m'a dit de vous, Milady, des dispositions sinceres à beaucoup d'estime & d'attachement. Je suis, &c.

ZÉILA DE KERLANDEC.

Je cherchois ce qu'il y auroit à répondre, quand le valet-de-chambre de Milord Sydney parut, & m'annonça que son Maître, arrivé depuis un moment, se proposoit de se rendre chez moi le soir : mais j'avois besoin de lui plutôt; je lui écrivis donc, par son émissaire, de venir sur l'heure, ayant à lui communiquer des choses de la dernière importance. Puis, répondant à Madame de Kerlandec en deux mots qui ne signifioient rien, je fixois au furlendemain, le rendez-vous qu'elle me demandoit.

Cependant, je me trouvois dans un étrange embarras. La peine que me faisoit éprouver le retour subit de Milord, m'apprenoit trop combien le Marquis m'étoit cher.... Comment allois-je me comporter ? que dire ? Quel arrangement prendre, dont l'un & l'autre de mes amans fût satisfait ? J'estimois

Milord Sydney, je lui devois beaucoup ; mais j'aimois le Marquis de toute mon ame, & je ne me sentoís pas capable de le sacrifier. Je n'eus pas besoin de réfléchir long-tems pour me décider, je fus prête à rendre la terre, les bijoux, les équipages, plutôt que de renoncer à ma nouvelle conquête. . . . Cependant, la dernière lettre de Milord me rassuroit un peu ; retrouvant son ancienne maîtresse, il alloit, sans doute, me laisser libre. . . . Mais alors que devenoit le pauvre Comte ? Me rendois-je contraire aux intérêts de son amour ? Allois-je souhaiter que Madame de Kerlandec ne lui appartînt jamais ? Il m'intéressoit ; il méritoit d'être heureux, d'être dédommagé de tout ce qu'il avoit souffert pour cette beauté constamment fatale à ceux qui l'avoient aimée. . . .

Le Marquis avoit eu la délicatesse de ne me jamais faire de questions au sujet de l'aïssance dont je jouissois. Son silence à cet égard prouvoit qu'il me supposoit une fortune indépendante, & qu'il ignoroit que quelqu'un fît les frais de mon excessive dépense. Il n'étoit pas riche lui-même à proportion de sa naissance & de son état de Guidon d'un Corps de la Maison du Roi. Comment le mettre au fait de ma position ? & dans quelle circonstance ?

tance ? lorsqu'il s'agissoit de lui dire : *Marquis , ta maîtresse ne peut plus disposer d'elle-même : elle appartient à quelqu'un , qui , dans ce moment , vient te l'enlever , ou bien , je perds tout ce bien-être , dont tu me voyois jouir , si je te demeure attachée ; mais je n'hésite pas ; tout à l'amour , je donne la préférence à ses faveurs sur celles de la fortune.* J'étois sûre que ces deux partis , l'un ou l'autre , affligeroit également mon cher Marquis , sensible , généreux : s'il eût possédé tous les biens , dont la noblesse de sa façon de penser le rendoit digne , il eût mis son bonheur à faire pour moi les plus grands sacrifices ; mais je le savois dans l'impossibilité de me rien offrir.....

Il vint justement interrompre mes cruelles réflexions. A son aspect , je ne pus retenir mes larmes. — Qu'est-ce donc , adorable Félícia ? (dit-il , avec un transport mêlé d'amour & de crainte) vous pleurez ! quel malheur imprévu ?.... — Le plus grand des malheurs , mon cher Marquis , êtes-vous prêt à le partager ? — Vous me glacez d'effroi ! — Nous allons être séparés.....

A ces mots accablans , il tomba dans un fauteuil , presque sans connoissance. Le Comte , qui le savoit auprès de moi ,

accourut avec son empressement ordinaire; il fut étonné de l'état violent où nous nous trouvions : son amitié fut vivement alarmée..... Cependant, d'un regard expressif, j'appris au Marquis, que je souhaitois qu'il gardât le silence, & prenant la parole, je dis au Comte, que je m'affligeois avec son ami, d'une nouvelle fâcheuse qu'il venoit de recevoir. Cette confidence équivoque fit diversion aux soupçons que le Comte auroit pu former. Il plaignit le Marquis, & demanda d'être instruit plus en détail; mais ce sujet fut encore éloigné par l'apparition de Sylvia, qui, informée de l'arrivée de M. lord, venoit faire éclater dans mon appartement une indiscrete joie. Le Comte frémit. — Le Marquis me fixant avec des yeux pénétrants, me fit rougir. Il apprenoit enfin que ce malheur, auquel je venois de le préparer, étoit le retour de Sydney.... Nous nous taisions : le Marquis s'accusant de la gêne où il nous voyoit tous, sortit. Je n'osai lui faire des signes d'intelligence, de peur de trahir nos secrets; mais j'étois sûre qu'il reviendrait à l'heure ordinaire : jamais le besoin de le revoir, ne s'étoit fait sentir aussi vivement.

— Enfin donc, (me dit le Comte, lorsque nous ne fûmes plus que nous

trois). Enfin je touche au moment fatal , qui va décider de ma vie , ou de ma mort ! Il est de retour , ce funeste étranger , cet éternel obstacle à mon bonheur ! Je ne puis me dissimuler l'amour que Madame de Kerlandec a pour lui ; & si vous-même , belle Félicia , vous , que Milord Sidney devoit préférer à tout ce qui existe , si vous n'usez de tout ce pouvoir de vos charmes & de votre esprit , pour le détourner de renouveler ses liaisons avec Madame de Kerlandec , je suis sûr que le seul bonheur , dont l'espérance me donnoit le courage de vivre , va m'échapper une dernière fois....

Les pleurs , dont cette plainte pathétique étoit accompagnée , firent couler abondamment les nôtres. Cher Comte , lui dis - je à mon tour avec tout l'intérêt d'un cœur qui lui étoit tendrement attaché , le bonheur chimérique de posséder Madame de Kerlandec ne doit pas être dans ce moment le principal objet de vos desirs : fermez votre ame aux chagrins , à la jalousie. C'est par une faveur bien préférable à la conquête d'une femme insensible , que le fort veut aujourd'hui réparer toutes ses injustices à votre égard. (Il m'écoutoit avec une attention avide). — Quoi donc ! quel bonheur , dites-vous ? Madame ! en

différez plus.... Mais , de quelle espérance peut-on me flatter ? Que peut-il désormais m'arriver d'heureux ? à moi ! non , chere Félicia , je ne prends point le change ; je ne puis être heureux que par..... — Vous le ferez , mon cher Comte , par l'événement le plus avantageux pour vous , & s'il falloit choisir entre la main de l'insensible Kerlandec , ou le bonheur inestimable que je puis vous prédire.... — Achevez , mon impatience est au comble hâtez-vous d'annoncer ce bonheur à celui qui n'a peut-être plus que quelques jours à vivre..... — Vous vivrez. Votre digne pere..... — Mon pere ? — Cet homme , aussi vertueux que malheureux , est justifié par l'aveu même de ceux qui l'avoient calomnié. Vous aurez la satisfaction de voir rendre à sa mémoire toute la justice qui lui est dûe ; de jouir vous-même de votre état , & de reprendre votre rang dans la société....

Ce que nous avions craint ne manqua pas d'arriver. La révolution que cette ouverture fit éprouver au Comte , le priva subitement de l'usage de ses sens ; toute la maison fut occupée à le secourir. Je le fis transporter à son appartement. Cependant je ne croyois pas avoir à me reprocher ma précipitation ; il étoit im-

possible qu'il ne vît Milord Sydney, ou du moins, qu'il ne le sût chez moi dans quelques momens. J'avois lieu de craindre les excès auxquels le Comte étoit sujet à se laisser porter par ses passions : il pouvoit se détruire ; il pouvoit attaquer Milord Sydney, nous donner un spectacle tragique, attirer sur nous les plus grands malheurs. J'avois donc cru devoir verser dans son ame une source d'espérances & de consolation. Son trouble étoit l'ouvrage du premier moment. Celui qui devoit lui succéder alloit être heureux. Je détournois son imagination, ses idées, des objets funestes qui commençoient à l'affaillir ; je prévenois les dangereux effets de sa jalousie ; je ne fus même point désapprouvée de Sylvina. L'homme de confiance du Comte accourut, & lui fit une légère saignée qui fut bientôt suivie d'un sommeil assez calme.

Milord Sydney parut enfin ; il me ferra dans ses bras avec les expressions de la plus vive tendresse ; mais j'y répondis d'autant plus froidement, que je craignois d'avoir ensuite à rougir de ma perfidie, si je faisois des efforts pour rendre mes caresses plus empressées. En un mot, je ne reçus pas Milord Sydney, même aussi bien que l'auroit permis, sans mes

réflexions , le sincere attachement que j'avois pour lui.

Cependant il n'avoit pas été maître de dissimuler la surprise que lui caufoit le prodigieux changement du visage de Sylvia ; le mouvement qu'il fit quand notre ami s'approcha pour l'embrasser , n'échappa point à celle-ci : — Avouez , Milord , (dit-elle , en faisant des efforts pour paroître sereine & même assez gaie) avouez , qu'ailleurs que chez moi , vous ne m'aeriez point reconnue ? Puis cette naïveté qui se concilie si singulièrement chez les femmes avec leur dissimulation naturelle , lui fit ajouter : — Que cette petite folle est heureuse d'avoir payé dès son enfance , & à si bon marché , le tribut fatal qui m'a tout enlevé ! —

Je fus un peu piquée de ce mouvement jaloux , qui me prouvoit que malgré l'amitié la plus sincere , une femme enlaidie ne pardonne point à celle qui conserve de la beauté.

Milord Sydney nous donna la foirée : le ton amical qu'il eut avec moi , m'eut bientôt rassurée : je me remis à mon aise par degrés. Nous parlâmes librement de toutes nos affaires , & même de la dernière lettre qu'il m'avoit écrite. — Je vous connois assez , me dit-il , pour ne pas craindre que ma franchise vous ait

déplu. Je pense aussi, ma chère Félicia, que vous m'estimez trop, pour imaginer que retrouvant Zéila, je cesse de vous être attaché ? j'ai beau l'aimer, j'évitais de la revoir, si le bonheur de vivre avec elle, devoit être attaché par le chagrin de n'être plus votre ami. Je me charge du soin de votre fortune. La mienne me met à même de soutenir dans tous les tems votre maison sur le plus excellent ton, &... — Milord, interrompis-je, si vous voulez tout de bon que nous demeurions amis, je vous prie de ne toucher jamais cette dernière corde. Il est inutile que je conserve un aussi grand train, cela n'aboutiroit qu'à me faire participer au mépris, dont le Public accable les femmes qui doivent leur opulence au produit de leurs faveurs. J'ai pu céder par une imprudente vanité de jeune fille, au desir de briller quelques momens ; mais cet éclat, ce faste n'est point essentiel à mon bonheur. Une vie paisible, une société choisie, de l'aïssance sans luxe, des plaisirs sans fracas : voilà tout ce qu'il me faut. Le lieu charmant, dont vous m'avez fait accepter la jouissance fera ma demeure. La vente d'un riche superflu me fera un fonds dont le revenu fera plus que suffisant pour me faire passer agréablement le reste de mes

jours..... — D'ailleurs, Milord, (interrompit Sylvina, dont il sembloit que ma modestie soulageât les regrets jaloux) Félicia doit s'attendre à jouir un jour de ce qui m'appartient : elle sera fort à son aise alors.....

En un mot, il fut très-sérieusement question d'intérêt. Mais Milord ne voulut point entendre parler de réforme ; & , brisant sur un sujet qu'il se proposoit de traiter dans un autre moment, il fit tourner la conversation sur le chapitre de son malheureux rival. Quand nous l'eûmes instruit de tout ce qui concernoit le Comte, il opina que cette infortune ne pouvoit être un obstacle au dessein qu'il avoit lui-même d'épouser la veuve de Kerlandec ; il avoit eu d'elle deux enfans, dont il ignoroit à la vérité le destin ; il étoit aimé. Lord, opulent, & de belle figure, il jouissoit d'une parfaite santé. Il s'agissoit d'entendre le surlendemain ce que diroit Madame de Kerlandec.

A minuit, Milord se retira, me laissant aussi tranquille que j'avois été agitée au commencement de sa visite. Mon cœur étoit soulagé de tout ce qui le bouleversoit depuis quelque tems. J'attendois impatiemment le Marquis ; je brûlois de lui apprendre que l'obstacle qui sembloit

vouloir s'opposer à notre bonheur, n'avoit été qu'un foible brouillard, après lequel je revoyois enfin la lumière la plus pure : je ne fus pas long-tems seule dans mon appartement. J'avois à peine commencé ma toilette de nuit, que le plus tendre des amans y parut, mais avec des yeux éteints, défait comme s'il eût relevé d'une longue maladie. Thérèse ne fut pas moins frappée que moi de la pâleur du Marquis. Cette nouvelle preuve de son amour mit le comble à la satisfaction du mien. Mais si j'avois poussé son chagrin à l'excès, que je fus bien réparer ma faute ! Par quelles caresses, par quels transports ne lui fis-je pas oublier les heures malheureuses qui venoient de s'écouler ! Il sembloit renaître en écoutant tout ce que je disois de propre à le rassurer, & que j'accompagnois des caresses les plus passionnées. Nous demeurâmes plus d'un quart-d'heure étroitement embrassés, répandant en silence de délicieuses larmes. Thérèse sanglottoit aussi dans un coin par imitation. Ces doux momens furent bientôt couronnés par des plaisirs encore plus ravissans. Cette nuit fut sans contredit l'une des plus heureuses de ma vie.

Je fus étonnée le lendemain de trouver sur ma toilette un sac de mille louis.

Thérèse fourioit ; elle ne put me taire , quoiqu'on le lui eusse fait promettre , que cette somme avoit été apportée avec une balle de colifichets charmans , dans lesquels étoit égarée une boëte d'or du dernier goût , décorée du portrait de Milord Sydney , où la ressemblance étoit faisie de la maniere la plus frappante. Il étoit cependant ordonné à la confidente indiscrette , de n'avouer que la balle , & de cacher l'argent quelque part , où j'eusse pu le trouver sous ma main , en cherchant autre chose. Mais elle crut augmenter ma satisfaction. Je rougis , au contraire , de penser que , pendant que Milord me faisoit des dons aussi magnifiques , je me rendois coupable envers lui de l'infidélité la plus réfléchie. Je fus au moment de lui renvoyer la somme , & de commettre l'insigne faute de lui avouer mon nouveau choix. J'eus cependant le bon sens de ne point céder à cette tentation bizarre , & je fis bien. Il m'en prit une autre qui ne tendoit pas à d'aussi dangereuses conséquences , & à laquelle je ne résistai point. Ce fut de faire passer les mille louis au Marquis avec plus de mystere ; je le savois à l'étroit. Ses gens avoient eu l'indiscrétion de dire aux miens que leur maître devoit , & qu'il négligeoit depuis quel-

que tems la plupart des maisons qu'il fréquentoit précédemment, faute de pouvoir continuer d'y jouer: il perdoit toujours. Ce fut le prétexte que je fis; &, contrefaisant avec art mon écriture, qui lui étoit connue, je lui mandai qu'une personne, qui regrettoit de le voir devenir plus rare dans leurs sociétés, supposoit que c'étoit la constance de son malheur au jeu qui l'éloignoit ainsi: qu'en conséquence, on le prioit de reparoître, & de se servir de la somme jointe à la lettre, comme d'une ressource dont on partageroit par la suite le bon ou le mauvais succès, se réservant de se faire connoître avec le tems. On exigeoit pour le moment que le Marquis ne fît aucune démarche pour découvrir qui pouvoit lui rendre ce léger service, qu'on lui permettoit seulement d'attribuer au plus vif & au plus solide attachement.

Le lendemain cet amant délicat, usant d'un stratagème imité du mien, & auquel le tirage d'une loterie donnoit lieu: le Marquis, dis-je, m'écrivit le lendemain, qu'ayant pris quelques billets avec intention que nous fussions de moitié, il avoit eu le bonheur de gagner le gros lot de mille louis; & qu'en conséquence, il me prioit d'agréer les cinq cents

qui m'appartenoient. Cette tournure ingénieuse me mit d'autant plus dans l'impossibilité de refuser, qu'il avoit pris toutes les mesures nécessaires pour soutenir, avec une parfaite vraisemblance, son mensonge galant.

Cependant, si le gros lot du Marquis n'étoit qu'une honnête imposture, il n'en fut pas de même quelques jours après d'un gros lot que gagna Mademoiselle Thérèse.... Je ne parle pas de quelque lot perfide, tel que celui dont elle avoit fait part au sieur de la Caffardiere; je veux dire qu'elle gagna très-sérieusement un terne à la loterie de l'École-Militaire. Voici comment.

O fortune ! comme tout est pêle-mêle dans cette urne immense où tu puises au hasard ! comment un grand malheur est souvent la cause d'un bonheur plus grand encore !.... Comment.... Mais y pense-je ? à quoi bon ces déclamations ? laissons la fortune & ces caprices, & revenons à Thérèse.

On se souvient sans doute que lorsque nous fûmes attaquées en partant de chez Monseigneur, par des bandits, dont les uns cherchent à détrousser, les autres à trousser seulement, l'un de ceux-ci poursuivit Thérèse, que sa frayeur chassoit devers un taillis. J'ai dit qu'au premier

mier coup-d'œil, l'air lascif de Thérèse avoit frappé singulièrement tous ces Messieurs. Le plus épris fut apparemment le plus prompt à la lancer : il l'atteignit ; on les oublia quand on les eut perdus de vue.

Thérèse, dans un danger pressant, se mit aux genoux du Soldat, & lui demanda la vie. — La vie ? rien de plus juste, répondit celui-ci ; mais à votre tour, poulette, vous ne me refuserez pas une grace qui n'est pas, à beaucoup près d'une aussi grande importance. — Puis aussi-tôt les mains vont, les tetons sont brusqués ; d'autres charmes..... — Sur-tout ne criez pas, Princesse, ajoutoit-il, ou sinon..... — Pour Dieu, Monsieur..... Vous avez l'air d'un galant homme.... — Oui, très-galant, mais dépêchons-nous..... — Quoi, vous aurez le courage !..... — Ah ! pardieu, vous en voyez la preuve ; cela n'a pas peur. — Fi, cachez..... finissez.... Qu'allez-vous faire ?.... — (Les jupons gênoient ; il coupoit les ceintures). Là, cela ira mieux maintenant. — Grands Dieux ! tuez-moi plutôt.... Ah ! ah ! vous me blessez.... malheureux !.... arrêtez..... ah !..... vous vous perdez..... cessez..... vous ne savez pas..... — Ma foi vogue la galere. —

Monfieur ! mon ami ah !
 j'en fuis j'en fuis au défefpoir
 mais quel entêtement ! eh
 bien retirez-vous donc
 malheureux, ô ô ôtez —
 Un moment je me meurs.

Thérèfe violée , abandonnée de fes
 efprits , ou ne croyant pas néceffaire de
 rien difputer au vainqueur , giffait pal-
 pitante de frayeur & de plaifir. La faci-
 lité d'une feconde jouiffance mit l'effronté
 militaire en humeur de lui faire une fe-
 conde infulte ; mais ce fut alors qu'elle
 pouffa le reffentiment au point que ,
 non - feulement elle n'avertit plus le drô-
 le , comme elle avoit eu la bonté de le
 faire la première fois , mais qu'au con-
 traire , elle fe prêta de tout fon cœur à
 l'empoifonner , & fe donna toute l'action
 qui pouvoit contribuer à bien inoculer
 au débauché , le venin dangereux qu'il
 ofoit braver. Tiens , fcélérat , difoit-
 elle en le mordant avec fureur , tu t'en
 fouviendras long-tems , je te jure
 va bon courage tiens , tu
 l'as voulu Eh bien ! tien
 tien fi tu ne l'as pas

Le bruit effrayant de la décharge que
 firent les gens de Sydney , frappa dans
 ce beau moment les organes diftraits du
 couple heureux. Leur fecond impromptu

d'amour venoit de se consumer. Le soldat se débattoit pour s'échapper des bras de son empoisonneuse, qui, moitié frayeur, moitié tempérament, le pressoit fortement contre son sein. Cependant les coups de pistolet & les cris des blessés signifiaient que nous avions reçu du secours, & que l'affaire étoit des plus sérieuses, le soldat de Thérèse, saisi subitement de cette pusillanimité à laquelle on est assez ordinairement sujet après un combat amoureux, s'enfuit à travers le bois, au lieu de rejoindre ses camarades. Dès-lors son parti fut pris. Il n'alla plus au régiment; &, prenant une route détournée, il courut se cacher chez des parens qu'il avoit dans un village éloigné d'une demi-journée du lieu de la catastrophe.

Les bonnes gens, à qui le jeune homme confia qu'il se trouvoit malheureusement compromis dans une affaire où il y avoit eu du monde de tué (il s'en doutoit; d'ailleurs, peu de jours après, le bruit de cette bagarre devint public) notre soldat, dis-je, ayant intéressé ses parens, obtint qu'ils sollicitassent en sa faveur auprès de son pere. Celui-ci étoit un homme ferme, qui n'avoit pas pris en bonne part que le polisson eût mis la main sur une somme, & se fût fait soldat

après l'avoir dissipée ; c'étoit bien pis lorsqu'il se trouvoit englobé dans une affaire criminelle. Cependant ce bourgeois, qui étoit un fermier assez protégé, sacrifia de l'argent, accommoda les affaires de son fils, & obtint son congé.

Pendant que tout cela se négocioit, l'infortuné jeune homme voyoit croître de jour en jour un vilain mal qui se déclaroit à la fois sous toutes les formes possibles. Les papiers attendus ne furent pas plutôt arrivés, que, craignant les effets d'un nouveau ressentiment de la part de son pere, il repartit & vint à Paris : Bicêtre fut son refuge. Il se soumit à la barbare charité qu'on y exerce envers les malheureux que Vénus a trompés ; il eut le bonheur de soutenir le traitement & de guérir. Convalescent, il avoit fait connoissance avec le *Saint-Jean* du vieux Président, venu dans le même lieu, pour la même cause, dérivant de la même source. Les nouveaux amis, sortis ensemble du cruel purgatoire, s'étoient répandus. *Saint-Jean*, retourné chez ses maîtres, & les ayant quelquefois suivis chez moi, s'étoit quelquefois faufilé avec mes laquais. Bientôt il fut assez lié pour pouvoir présenter un ami. M. le Franc, c'étoit le nom du sien, fut amené & reconnu de Thérèse, qu'il ne re-

trouva pas fans en ressentir lui-même une joie très-vive. Il étoit resté à ces deux êtres une bonne opinion réciproque , qui faisoit que , malgré ce qui s'étoit passé , ils se vouloient au fond de l'ame une sorte de bien. Le Franc se rappelloit que la belle Thérèse avoit mis beaucoup d'honnêteté dans ses procédés , & que d'après ce qu'elle lui avoit dit , il n'eût tenu qu'à lui d'être moins imprudent. Elle lui avoit paru d'ailleurs une excellente jouissance , & en faveur du plaisir incomparable qu'il avoit goûté dans les bras de cette lubrique foubrette , il lui pardonnoit généreusement de l'avoir si mal accommodé. Thérèse de son côté se rappelloit certaine vigueur , certaine maniere de faire les choses. Les esprits ainsi disposés , la première rencontre décida de leur sympathie ; ils devinrent éperduement amoureux l'un de l'autre & s'arrangerent au mieux. Depuis que je vivois moi-même avec le Marquis , Thérèse favorisoit très-régulièrement M. le Franc. Un jour leur bon génie leur inspira de moitié un terne sec d'un louis à la loterie de l'Ecole-Militaire ; le billet réussit , & fit leur fortune. Peu de tems après , le couple amoureux s'unit tout de bon par le nœud solide du mariage. Ce fut alors que le

Franc, qui étoit un assez bon plaifant, nous conta dans le plus grand détail fon aventure du bois, dont Thérèse, amie de la vérité, ne contredit pas la moindre circonstance.

Le lot fupposé du Marquis ayant amené fort naturellement l'histoire de Thérèse, j'ai parlé de cette fille, & me trouve au-delà de plusieurs événemens, fur lesquels il est maintenant nécessaire que je recule. Le lecteur voudra bien fe souvenir que j'avois donné rendez-vous à Madame de Kerlandec pour le troisieme jour après l'arrivée de Milord Sydney ? Ce fut le lendemain de son retour que celui-ci m'envoya la balle & les mille louis; le soir du même jour que je fis passer cette somme au Marquis, & le lendemain matin, jour du rendez-vous avec Madame de Kerlandec, que le Marquis me renvoya la moitié de l'argent. Cependant il s'étoit passé bien des choses depuis la lettre de Madame de Kerlandec & ma réponse.

Quoiqu'elle m'eût annoncé des dispositions à la conciliation & à l'amitié, nous la vîmes arriver agitée, décelant par des mouvemens d'impatience, un trouble secret, une humeur que nous devions nous attendre à voir bientôt éclater. Nous étions dans le fallon de

compagnie , Milord Sydney derriere le rideau d'une porte de glaces , étoit à portée de tout entendre.

— Laissons les complimens , Mesdames , dit brusquement la belle Kerlandec , aussi-tôt que nous l'eûmes saluée , nous avons à parler de choses importantes : les momens sont précieux. (Puis s'adressant à moi) — Puis - je savoir , Madame , par quel hasard vous avez connu Milord Sydney ? depuis quand il aime ? & quand vous l'avez épousé..... Vous rougissez , Madame !... Fort bien. Je crois déjà voir clair sur cet article. Elle chercha dans son porte-feuille une lettre , & lut ce qui suit. — Madame , *je me félicite* (je reçus hier cette lettre , Mesdames) *je me félicite d'avoir été enfin assez heureux pour découvrir ce qu'étoit devenu Monsieur votre fils , ce cher fils si digne de vous & d'un pere.* (&c. ce n'est pas de cela qu'il s'agit) Ecoutez maintenant , Mesdames ; il s'échappa du College pendant que tout y étoit en désordre : c'étoit un abominable homme que ce Pere Principal ! (Passons..... Ah ! voici enfin) J'ai su , Madame , & je suis en état de prouver que le jeune M. de Kerlandec , manquant de tout , & poussé d'ailleurs par un sentiment bien digne de

sa belle ame , s'étoit joint à quelques soldats , & se proposoit de servir. Ceux-ci commirent quelques excès en route , & furent , les uns tués , les autres dispersés. L'affaire s'étoit engagée à propos de quelques FEMMES DE MAUVAISE VIE : Un galant homme qui voyageoit délivra ces aventurieres. Mais M. votre fils leur ayant plu , elles l'enleverent & l'emmenèrent à Paris. Il a vécu quelques tems chez elles , où probablement il étoit garde à vue : peu après , ce beau jeune homme a disparu. Ce qu'on peut supposer de plus modéré , c'est que ces malheureuses l'auront fait partir pour quelqu'une de nos Colonies.....

Je me levai furieuse. — Quel insolent a pu vous écrire cette lettre , Madame ? & vous-même , quelle audace peut vous porter à nous faire la lecture d'un écrit où vous ne doutez pas qu'on n'ait voulu nous désigner ? — (Madame de Kerlandec un peu déconcertée) parlons tranquillement , s'il se peut , Madame , — Non , Madame , tout le monde n'a pas ce sang froid avec lequel vous prenez à tâche de nous outrager ; apprenez , Madame — Entendons-nous , Madame ; est-ce à vous que l'aventure avec ces soldats est arrivée ? est-ce à vous que mon fils.... — Oui , Madame , M. Mon-

rose, votre fils, comme on n'en peut plus douter, c'est nous qui l'avons emmené à Paris. Il venoit de se prêter à nous rendre service, d'une manière qui lui faisoit tout l'honneur possible; il étoit avec des scélérats; nous l'arrachâmes à cette détestable compagnie; il nous suivit de son plein gré. — Et qu'est devenu ce cher fils? — Il est heureux, Madame; il est protégé de Milord Sydney. — Juste ciel! mon fils, au pouvoir du meurtrier de son père! — Elle s'évanouit.

— Quel coup mortel pour un cœur tel que le mien, dit Milord Sydney, sortant du cabinet, & joignant ses secours à ceux que nous prodiguions à la méfiante veuve. Elle ouvrit enfin les yeux; mais appercevant Milord, elle fit un cri perçant, & voulut s'échapper. — Cessez, cruelle Zéïla, dit-il, la retenant, & lui parlant avec une bonté qui faisoit briller dans ce moment la tendresse & la générosité de son cœur; cessez de m'insulter, en détournant vos regards. Je ne fus jamais un homme vil; je suis incapable... — Mon fils! Ou est mon cher fils? — Zéïla, votre fils est en sûreté. Accourant à Paris avec un empressement dont vous étiez l'objet, j'ai laissé ce cher Monrose en Angleterre; mais vous le reverrez inces-

samment , & vous apprendrez de lui-même qu'il se trouvoit heureux de vivre avec moi. — Milord..... je dois vous croire. — Vous m'insulteriez , si vous aviez des doutes. — Mais où suis-je ? je ne vois donc autour de moi que des personnes à qui j'ai donné des sujets de plainte.... Mesdames !.....

— L'exécrable homme ! (m'écriai-je tout-à-coup , lisant involontairement le nom de Béatin au bas de la lettre , dont Madame de Kerlandec venoit de nous faire part , & que je ramassois pour la lui rendre). — Qu'est - ce donc ! (dit Sylvina troublée). Quel étonnement !... — L'infâme Béatin , (ajoutai-je).... —

Madame de Kerlandec se hâta de mettre le papier en morceaux ; mais il n'étoit plus tems. — Apprenez , (dis-je à mon tour à Madame de Kerlandec) apprenez , Madame , que le monstre qui vous écrit.... — Celui qui m'écrit , Madame , est un honnête Ecclésiastique qui fut Régent de mon fils dans le College.... Sylvina & Milord Sydney , joignant leurs exclamations aux miennes , interrompirent Madame de Kerlandec. — Zeïla , lui dit Milord , ce scélérat vous abusoit , & c'est bien injustement que vous venez d'insulter ces Dames. Votre fils leur a les plus grandes obligations. Ce Régent , digne

du dernier supplice , fut seul la cause de la fuite de Monrose , par ses duretés , par son abominable passion , par l'éclat de son infâme jalousie. Ah , Milord ! Ah , Mesdames ! (dit-elle éplorée , & nous tendant les bras).

Elle nous pénétoit d'attendrissement. Les alarmes d'une mere déclamante , excusoient l'outrage sanglant qu'elle venoit de nous faire essuyer. Nous le pardonnions à son égarement.

Bientôt les esprits furent plus calmes. Zéïla , retrouvant son fils & son amant , renaissoit. On voyoit paroître sur son adorable physionomie la douceur qui en étoit le caractère naturel. Le ton civil de Milord , l'amitié , la considération qu'il nous témoignoit , l'assuroit assez que nous n'étions pas de viles créatures. Autant elle avoit pris à tâche de nous humilier , autant elle s'appliquoit à nous flatter , à se concilier notre attention.

On prit du thé : Milord Sydney conservoit cette habitude. Madame de Kerlandec restoit avec nous. Milord avoit mille éclaircissémens à lui demander , mille questions à lui faire ; il répétoit souvent à Zéïla qu'elle pouvoit s'expliquer librement devant nous , qu'il nous accordoit toute sa confiance , & que nous étions incapables d'abuser des secrets que leur

entretien pourroit nous découvrir. Cependant les femmes étant naturellement dissimulées, & Madame de Kerlandec devant peut-être à ses malheurs d'être plus défiante qu'une autre, elle s'expliquoit avec contrainte. Sydney venoit difficilement à bout de lui arracher ce qu'il desiroit de savoir; il s'agissoit principalement des détails relatifs au tems qui s'étoit écoulé entre le combat avec Robert à Paris, & l'affaire de Bordeaux où M. de Kerlandec avoit trouvé la mort; Zéila ne paroissoit pas conserver de cet Epoux un souvenir bien cher. Il avoit été plus amoureux qu'aimable, il n'eût pas été regretté, s'il eût péri sous des coups portés par une autre main. L'obstacle que Sir Sydney avoit apporté lui-même à une réunion autrefois désirée, paroissoit insurmontable, selon les préjugés reçus. Ce point délicat fut agité. — Ma chère Zéila, (disoit Milord) je prends à témoins ces Dames de la constance du vœu que j'avois fait de vous aimer toujours, & de me conserver pour vous; mais je me crus, je l'avoue, effacé de votre souvenir. Je préférerois de craindre ce malheur, à craindre que vous n'existassiez plus. Votre silence.... — Sydney! pouvois-je imaginer moi-même, qu'après votre combat avec ce forcené de Robert, que

que vous deviez soupçonner de n'avoir pas osé vous disputer ma conquête, sans avoir quelques droits..... — Non, Zéïla, je ne vous soupçonnai point. Je n'accusai de ce malheur que mon étoile funeste, je vous respectai. — Mon pere me confina dans le fond de la basse Bretagne. Vous savez en quel état j'étois alors : nos malheurs furent fatals à l'enfant que je portois. Il étoit sans vie quand je le mis au monde. Mon beau-pere m'ayant ensuite gardée à vue jusqu'à sa mort, comment aurois-je pu vous donner de mes nouvelles, quand même bravant les préjugés le plus forts..... — Eh, cruelle ! lorsque vous épousâtes ce tigre, qui s'étoit fait à vos yeux un jouet de ma vie, songeâtes-vous à les respecter ces préjugés fantastiques ? — J'en rougis, Sydney.... Mais.... Vous avez été cruellement vengé. — Ah ! si du moins le sort eût laissé vivre le fruit infortuné de nos premiers amours ? Ce lien puissant & antérieur à de vains obstacles..... Que vois-je, Zéïla ? vos yeux se mouillent.... votre embarras.... Ciel ! quel nouvel aveu va me déchirer le cœur, ou me transporter de joie ? ... Zéïla, quelque chose d'intéressant vous presse ! n'hésitez plus. — Sydney ! — Ma chere Zéïla ! -- Je vous trompai dans ce tems,

quand je vous assurai que notre fille ne vivoit plus. — Dieux ! quelle heureuse espérance ! elle vit ! en quel lieu ? — Modérez une joie que le même instant va détruire. J'avois allaité, pendant la traversée, ma fille, heureusement douée d'une constitution robuste ; mais M. de Kerlandec, toujours cruel, m'en priva dès que nous fûmes débarqués, & bientôt après, il affaya de me persuader que la petite étoit morte à la campagne, chez d'honnêtes Laboureurs qui s'en étoient chargés. Cependant le refus de me nommer ces Villageois, & le lieu qu'ils habitoient, me fit douter que le rapport de mon mari fût véritable. Je m'informai soigneusement auprès des domestiques, & les gagnai par des présens. Un seul avoit connoissance du sort de ma fille ; il voulut bien m'en éclaircir, à condition que je me contenterois de ce qu'il croiroit pouvoir me confier, & que je n'exigerois rien de plus. Je promis, je jurai. Il m'apprit que cette chère enfant avoit été transférée, par lui-même, dans un hôpital d'orphelins sans aveu ; mais il me fut impossible de lui faire nommer l'endroit. Cependant il me tranquillisa beaucoup en m'assurant que, soit qu'il continuât de servir chez moi, soit qu'il changeât de condition, il auroit soin de me

donner, au moins une fois l'année, des nouvelles de ma fille, qu'il ne perdrait point de vue. En effet, aussi exact à sa parole envers moi, qu'envers M. de Kerlandec, qui lui avoit fait jurer un secret inviolable sur le séjour qu'habitoit mon enfant, il m'en donna des nouvelles pendant douze années consécutives. Depuis ce tems, je n'ai plus su ce qu'étoit devenu mon homme. Cependant, Milord, quand je vous retrouvai, je pouvois encore supposer que notre fille existoit; mais épouse de M. de Kerlandec, encore vivant.....

Ce récit balottoit continuellement Sydney entre l'espérance & la crainte : nous écoutions avec le plus vif intérêt. Enfin, ajouta Madame de Kerlandec, quelque tems après la mort de mon mari, j'eus le bonheur de trouver dans ses papiers la note du lieu qui avoit recelé si long-tems l'objet inconnu de ma tendresse & de mon inquiétude. C'étoit à P.....

Elle nommoit l'endroit où j'avois été nourrie : je tressaillis. Sylvina fit de même un mouvement de surprise ; mais les autres n'y firent pas attention. — Je partis sur-le-champ, continua Madame de Kerlandec ; mais admirez mon malheur ! Il y avoit quatre ans que ma fille n'habitoit plus ce triste séjour. C'étoit depuis ce tems que mon ancien serviteur ne

m'écrivoit plus. Je découvris avec chagrin qu'il n'avoit jamais rien remis de ce que je lui faisois passer pour le soulagement de mon infortunée. La conduite de ce confident étoit un mélange singulier de bassesse & d'honnêteté. Je fus au désespoir. On me conta que l'enfant que je réclamois, s'étant montré difficile à élever, on l'avoit cédée à d'honnêtes gens qui l'avoient demandée pour en prendre soin.

Mon cœur se gonfloit. Sylvina brûloit de parler. Ses gestes, le jeu de sa physionomie, annonçoient qu'elle avoit quelque chose d'intéressant à mettre au jour... ma propre émotion.... Sydney en fut frappé. — Ah, Madame ! vous la voyez ; c'est Félicia, dit Sylvina au comble de la joie. Ce fut moi, qui, venant réclamer dans le même hôpital un enfant que je ne trouvais plus.... Ce fut moi qui vis celle-ci, qui desirai de l'avoir auprès de moi.... Mon mari, ne voulant pas être exposé par la suite à des recherches, donna le faux nom de Neuville..... — *Neuville*, le voilà précisément ce nom que je détestois, comme celui du ravisseur de ce que j'avois de plus précieux.... Ah, ma fille ! Sydney ! quelle félicité ! Un mouvement plus prompt que l'éclair, m'avoit jettée dans les bras de ma

charmante mere : elle ne pouvoit se rassasier de me baïser , de m'arroser de ses larmes. Milord , les coudes appuyés sur la table , eut quelques instans le visage couvert de ses mains ; puis , sortant tout-à-coup de sa profonde méditation , il me prodigua les plus tendres caresses. Je ne sortis de ses bras que pour voler dans ceux de Sylvina , la cause premiere de mon bonheur. Mes chers parens ne lui témoignoiẽt pas moins de reconnoissance que moi-même ; ils la nommoient leur bienfaitrice , l'artisanne de leur félicité.

Tous nos cœurs nageoient dans les délices de la joie & de l'amour. Toute la sensibilité de ma tendre mere ne suffisoit pas au bonheur de retrouver à la fois son amant & ses deux enfans. Elle oublioit que j'avois excité sa jalousie ; que j'avois eu avec Milord Sydney des rapports trop intimes. Cette corde délicate ne fut point touchée ; elle ne l'a même jamais été depuis. Elle donnoit mille baisers au portrait de Monrose , pendant que Sydney , qui alloit faire partir sur l'heure son valet-de-chambre , écrivoit à son jeune ami , de venir en diligence embrasser sa mere & sa sœur.

Sur-tout on avoit eu la prudence de ne pas faire mention du Comte. Ma mere

se doutoit bien qu'il étoit cet étranger qui demeueroit avec nous. Elle devoit être impatiente de savoir par quel hasard étonnant tous les êtres qui l'intéressoient, pouvoient se trouver ainsi réunis. Cependant ces éclaircissemens furent différés. Ma mere, en nous quittant, nous fit promettre de venir tous la voir le lendemain matin, pour passer ensemble le jour entier. Mon pere la conduisit.

Demeurée seule avec Sylvina, nous raisonnâmes à perte de vue sur la bizarrie de mes aventures. — Milord Sydney trompé!... Monrose, ton frere!... (disoit-elle) mais je n'en reviens pas! (elle soupiroit). Il y a dans tout ceci bien du bonheur & du malheur mêlés. — Félicia! tu te repentiras de n'avoir point de religion, de ne croire rien. Tu as commis de grandes fautes, heureusement tu es jeune & tu as le loisir de les réparer..... Crois-moi; voici des événemens qui font voir la main de la providence étendue sur toi. Maintenant elle te comble de faveurs; crains que bientôt elle ne te frappe.....

Je bâillois; l'heure de mon cher Marquis approchoit; je mis fin à l'ennuyeux sermon, & me retirant dans ma chambre, j'y fis une méditation délicieuse;

en attendant qu'un amant adoré vint couronner, par ses charmans transports, le plus beau jour de ma vie.

Je jouissois d'avance de la délicieuse surprise que j'allois causer au Marquis, en lui anonçant ce qui m'étoit arrivé d'heureux. Il parut enfin ; mille baisers passionnés furent le prélude des confidences intéressantes que j'avois à lui faire. La joie dont elles le transportoient ne se décrit point. Je ne risquois rien d'avancer que bientôt, sans doute, Milord Sydney légitimerait ma naissance, en épousant sa chere Zéïla..... Quoi ! le meurtrier de son mari, s'écrieront ici nos *Sentimenteurs mordernes* !... Mais non, ils n'auront pas lu cet ouvrage, fait pour les effrayer dès son début. De bons humains, beaucoup moins délicats, mais plus indulgens, qui auront supporté jusqu'ici la lecture de ces folies, ne feront point révoltés de ce mariage. Zéïla, je l'avoue, avoit manqué pour la première fois de délicatesse, & peut-être d'honnêteté, en épousant celui qui, sous ses yeux, avoit noyé son amant ; mais je crois en avoir dit ailleurs assez pour la justifier, du moins autant que le cœur d'une esclave, telle qu'elle étoit quand elle connut Sydney pour la première fois ; ayant perdu cet amant, qu'elle regar-

doit plutôt comme un maître qui l'avoit achetée pour ses plaisirs. Elle s'étoit vue forcée de choisir entre deux extrêmes, M. de Kerlandec, ou la misère & la mort. Depuis ce tems, l'éducation, l'expérience, l'usage du monde avoient mis ses sentimens & ses principes à l'unisson de nos mœurs; mais retrouvant un bien qu'on lui avoit inhumainement ravi, n'ayant jamais été attachée à son époux, qui l'avoit voulu priver de son enfant chéri, devoit-elle à la mémoire de cet homme dur (on peut dire de cet ennemi) de ne devenir jamais heureuse, quand l'occasion s'offroit de réparer toutes ses pertes, de guérir toutes les plaies de son cœur? Il est des cas particuliers qui font naître des exceptions aux loix générales, aux principes établis. Telle étoit la position réciproque de Zéila & de Milord Sydney. Telle étoit, (j'en dis un mot ici, pour n'en plus parler) telle étoit la position de Sydney à mon égard. Qui pourra me prouver que nos liaisons, effets naturels des circonstances, de la sympathie, du tempérament, fussent des crimes atroces, en accordant même que les êtres formés d'un même sang ne doivent point ferrer entre eux les nouveaux nœuds qui me lioient à mon pere, à mon frere? mais laissons

cette these délicate; je ne prétends pas prouver que tout étoit bien; tout étoit du moins irréparable. Il étoit donc inutile de se désoler, de se juger à la rigueur, de se rendre malheureuse à jamais. Quel bien en eût-il résulté?

Le Marquis pensoit tout - à - fait de même que moi sur cet article. Il se trouvoit enfin à même de me parler sans contrainte au sujet de Milord Sydney. -- Ma chere Félicia, me dit-il, je t'avoue que le retour de Milord m'affaflinoit. Je ne doutois plus de vos liaisons; je ne supportois plus l'alternative de te perdre ou de te partager. Cet homme, seulement trop âgé pour toi, puisqu'il est en effet ton pere, est d'ailleurs très-aimable, je le fais.... pouvois-je manquer de m'en informer? -- N'y pensons plus, mon cher. -- Tu l'as aimé? -- Je ne m'en défends pas. Peut-être la force du sang prépara-t-elle un penchant que le tempérament détermina. -- Et ton frere! ce beau Monrose? -- Marquis? Vous m'étonnez! Qui peut vous en avoir tant appris! -- Toi-même; dans les premiers tems de notre connoissance, un jour que tu m'avois permis d'écrire un billet à côté de toi, ne baisois-tu pas tendrement le portrait de ton frere, & ne disois-tu pas: *Bel amour!*

petit fripon ! Dieu sait combien d'infidélités tu me fais maintenant avec ces beautés d'Angleterre ? Sois sage. Si tu ne devois pas l'être là-bas plus qu'ici , ce n'auroit pas été la peine de se priver de toi. -- Nigaud ! je disois cela pour m'assurer , pour vous donner un peu de jalousie. Cela vouloit dire : Marquis de glace , aimez donc un peu. Je ne suis pas d'une rigueur à désespérer les gens. -- Ah , friponne ! Je ne prends pas le change ; je fais. -- Allons , Monsieur , foyez sage vous-même , interrompis - je , sentant qu'il ne l'étoit gueres. Non , je ne le veux pas. je vous boude. vous deviez du moins faire semblant d'ignorer.

Mais ma feinte bouderie ne lui en imposoit point ; il me ferroit dans ses bras. Déjà les miens le pressoient avec transport le même desir il me faisoit respirer son ame. je lui rendois la mienne. Nous n'étions plus. Nous ressuscitâmes un moment , pour mourir de nouveau. Dieux ! quelle nuit ! quel homme ! quel amour !

Quoique les tendres ardeurs du Marquis ne m'eussent laissé que quelques heures de sommeil , je m'éveillai plutôt qu'à l'ordinaire , & me levai tout de

suite. Impatiente de revoir mon aimable mere, je fis à la hâte une toilette du matin, & partis sans Sylvina, pour qui *dormir* étoit devenu l'un des plus grands plaisirs de la vie. Il n'étoit pas encore jour chez Zéila, mais le Suisse avoit des ordres; je fus reçue. Qu'elle étoit belle dans son lit! quel incarnat! Qu'une de nos femmes à rouge, à blanc, à pom-mades, eût paru hideuse à côté de Zéila! A mon âge, je lui disputois à peine le prix de la fraîcheur! Quelles graces don-noit à son sourire la satisfaction dont on voyoit qu'elle jouissoit intérieurement! Je prévenois son envie. Elle avoit oublié la veille de me demander un moment d'entretien particulier; elle étoit sur le point de m'envoyer chercher.

Tout me sourit maintenant, dit-elle en me tendant un bras d'albâtre, avec lequel elle m'attira pour me donner un baiser. -- Viens, prends place sur mon lit, chere petite, & causons, non pas comme mere & fille, mais comme deux amies désormais inséparables. -- Que cette familiarité me plaisoit! Cependant je ne pouvois pas me défendre de certaine timidité. Je craignois que ma mere, ayant peut-être connoissance de ma vie mondaine, ne voulût me faire des reproches, exiger le sacrifice de ma li-

berté, de mes habitudes. Naturellement indépendante, accoutumée à ne rien refuser, à ne penser, à n'agir que d'après moi-même, je ne me sentoais pas capable de me soumettre à la gêne. Cependant je me trouvois sous puissance de pere & de mere! Qu'alloient-ils exiger de moi? Mais cette inquiétude fut de peu de durée.

Ma mere vouloit d'abord savoir d'où nous connoissions Robert, & par quel hafard il se trouvoit avec nous. Je lui fis un abrégé succinct des malheurs du Comte. Elle étoit bien éloignée, malgré les insinuations de Dupuis, de le croire d'une naissance aussi distinguée, & même de lui supposer une ame honnête: toutes les apparences avoient déposé contre lui. Mon récit la désabusoit. Elle donnoit des larmes aux aventures tragiques, où la violence de sa passion & le désespoir avoient mis si souvent en danger les jours de l'infortuné Robert.

Un laquais vint demander s'il devoit introduire un Ecclésiastique, qui disoit avoir les choses les plus importantes à communiquer. -- Maman, m'écriai-je, si ce pouvoit être le Docteur Béatin? -- Je n'en doute pas, répondit-elle. -- C'est un homme, ajouta le laquais, qui dit
avoir

avoir remis avant-hier une lettre au portier. Ah ! c'est lui , c'est Béatin , dimes-nous à la fois ; qu'on le fasse entrer.

Je reconnus parfaitement mon coquin , dont le costume seulement n'étoit plus le même ; au lieu de l'habit ecclésiastique ordinaire , qu'il avoit autrefois , il portoit maintenant celui de prêtre de l'Oratoire. C'est du moins ce qu'il nous apprit , quand je lui fis demander par Zéila ce que signifioit certain collet blanc & des manches étroites. D'ailleurs le maintien du drôle étoit encore plus hypocrite ; ses yeux plus pénitens , plus faux ; ses reins plus souples , plus exercés aux courbertes. Il fut un peu surpris de trouver une femme auprès de ma mere , qu'il espéroit entretenir seule. J'avois une *caleche* , dont la gaze abaissée me cachoit au cafard défiant , que je voyois s'efforcer de démêler mes traits ; peut-être m'eût-il reconnue , quoiqu'il y eût déjà long-tems que nous n'eussions eu l'honneur de nous voir.

— Quelles nouveautés intéressantes m'amènent si matin Monsieur le Docteur ? dit ma mere d'un ton sec , dont l'Oratorien parut interdit. — Vous m'excuserez , Madame. . . . Mais , d'après ce que j'ai pris la liberté de faire savoir à

Madame si les choses
 que j'aurois peut-être à y ajouter y res-
 sembloient.... Madame concevroit sans
 doute la nécessité de ne pas différer notre
 entretien. — Non , non , Monsieur.
 Je déteste tous ces mysteres. Madame est
 ma meilleure amie ; je n'ai rien de ca-
 ché pour elle. Vos secrets regardent mon
 fils ; Madame le connoît. Expliquez-
 vous , & sur-tout ne mentez pas. (Béa-
 tin rougit). — Ce que j'aurois à dire à
 Madame , ne regarde plus Monsieur son
 fils. -- Et de quoi s'agit-il donc ? --
 De Milord Sydney , Madame. -- De Mi-
 lord Sydney ? Je le vis hier ; je
 le compte voir ce matin. Mais voyons ,
 Monsieur , vous vous plaidez donc à nous
 distiller des calomnies ? Mon fils perdu ,
 mon fils parti pour les colonies ? Il est
 retrouvé ce cher fils ; je le reverrai sous
 peu de jours , & j'ai les plus grandes
 obligations aux personnes honnêtes qui
 ont bien voulu prendre soin de lui (le
 traître sourioit ironiquement). -- Dans
 ce cas , Madame , je n'ai plus rien à
 dire.... je m'y perds.... Puisque Madame
 est mieux instruite que je ne le suis moi-
 même , il est inutile que je demeure. --
 Vous resterez , Monsieur , dis - je avec
 vivacité , me levant & le retenant par le
 bras , comme il faisoit un mouvement

pour se retirer.... Ma mere sonna. --
 Qu'il y ait quelqu'un à ma porte, dit-elle, & qu'on reçoive tout le monde.... Nous entendîmes siffler; l'instant d'après on annonça Madame Sylvina & Milord Sydney.

Un loup tombé dans un piege, entouré de bergers & de chiens, dont les abois lui annonçoient une mort prochaine; un voleur pris sur le fait par un Commissaire, accompagné de ses Sbyres, n'est pas plus consterné que le fut l'indigne Béatin, entendant prononcer des noms si foudroyans pour lui. Je quitterai ma caleche, & fus me jeter au col de Milord Sydney, en le nommant *mon Pere*. Sylvina frémit à l'aspect de l'odieux Oratorien. Milord, à qui je venois de le présenter, le couvroit d'un regard d'indignation. On se plaça; le noir Béatin, debout & tremblant, s'attendoit à quelque orage.

Ce fut mon pere qui porta la parole. -- Vous mériteriez, *homme de bien*, lui dit-il, que, vous faisant connoître de vos Supérieurs, nous attirassions sur vous des châtimens dignes de toutes vos noirceurs. Vous vous jouez donc tour-à-tour de la religion & de la confiance des hommes? Vous avez toutes les passions, elles font naître quelquefois des vertus; chez

vous, elles n'ont engendré que des vices abominables ! Laissez-nous : tâchez de devenir honnête homme, & songez, surtout, que si jamais vous nous donnez le moindre sujet de plainte rien ne pourra vous soustraire aux effets de notre ressentiment. Sortez. --

Quoique le monstre dût s'estimer trop heureux d'en être quitte à si bon marché, l'orgueil, la fureur l'égarèrent. Non-seulement il foula cruellement la petite chienne de ma mere, en feignant une mal-adresse, mais encore il balbutia quelques injures, en traversant l'anti-chambre. Un laquais, ayant distingué quelque chose, lui barra le passage, & le repoussa d'un coup de poing : mon pere, entendant du bruit, parut. Béatin, accusé par plusieurs témoins, se prosterne. -- Qu'on le laisse passer, dit mon pere avec un sang-froid qui n'appartient qu'aux grandes ames, qu'il se retire, & qu'on se garde de lui faire la moindre violence. Allez, Monsieur. --

Béatin fut oublié. Nous ne nous occupâmes plus que de nous. Mon pere insistoit pour que sa chere Zéila l'épousât sans délai. Nous devons, disoit-il, assurer le sort de la chere Félicia. Nous ne sommes d'ailleurs comptables de notre conduite qu'à nous-mêmes. Nous irons

en Angleterre. Monrose aura la fortune de son pere ; j'y joindrai de quoi le soutenir sur un pied convenable. Je suis sûr qu'il faudra se faire honneur de nos bienfaits..... Quant au Comte..... j'aurois un projet pour lui : il doit la vie à Félícia ; & , par l'enchaînement des circonstances , il lui doit encore l'honneur. Qu'il l'épouse ? il est absolument sans bien : je me charge d'y pourvoir , & de terminer avantageusement toutes ses affaires , & de lui composer une fortune convenable à sa naissance.

Cette idée , qui plut beaucoup à ma mere & à Sylvina , me fit trembler au premier moment : moi ! m'engager..... Cependant devenir *Comtesse* !..... Ah , que n'étoit-ce plutôt *Marquise* !.... mais , non : ce n'étoit pas la même chose. Ce que le Comte pouvoit , ce qu'il devoit peut-être , le Marquis ne le pouvoit pas. J'éloignai bien vite une mauvaise pensée..... Cependant me marier au Comte , n'étoit-ce pas demeurer libre ?..... Il ne pouvoit vivre long-tems..... Mais mourant , *ami* ou *mari* , mes regrets n'étoient-ils pas les mêmes ? Toutes ces pensées se présenterent à la fois à mon esprit : on me pressoit de consentir que Sylvina , qui s'offroit , fût auprès du Comte les premières démarches. Elle n'en eut pas la

peine. Voici ce qu'il nous écrivoit de son lit, tandis que nous nous occupions du projet singulier d'en faire mon époux.

-- De la part de l'infortuné Comte de L à tout ce qu'il a de cher au monde, réuni chez Madame de Kerlandec, & à Milord Sydney; Salut.

Mes amis, je fais tout: ce que les obstacles n'auroient jamais pu, l'amitié, la reconnoissance le peuvent & l'ordonnent aujourd'hui. Je ne prétends plus au bonheur inestimable de posséder la belle Zéila; le Ciel, qui daigne me rendre ce que l'iniquité des hommes m'avoit enlevé, m'apprend à restituer à chacun ce qui leur appartient. Que Milord Sydney soit heureux. Mais, mes amis, puis-je espérer de l'être à mon tour pendant le peu de jours qui me restent encore ferois-je digne de donner mon nom à l'aimable Félicia, ma bienfaitrice, à qui tout ce que je possède au monde, & ma vie même, appartiennent plus qu'à moi? Milord! faites un fils de celui qui, tour-à-tour, voulut répandre votre sang, & versa le sien à cause de vous. Félicia! fille de Zéila, ne me dédaignez pas par cette mince raison qui fait que je vous suis attaché. Venez tous! que je ne sois plus pour vous un objet de haine. Comblez mes vœux, & je ne cesserai d'être

un objet de pitié..... Léila ! Milord Sydney ! Je pourrai vous voir. Oui, je le sens.... Je vous attends avec l'empressement & l'amour d'un fils qui ne sentit jamais rien foiblement, & qui, cessant de vous craindre, ne peut plus que vous chérir. Adieu.

Cette lettre exaltée nous fit beaucoup de plaisir, mais un peu de peine en même-tems. Le style du Comte prouvoit qu'il avoit écrit dans le moment du choc de plusieurs sentimens difficiles à concilier. L'effet que le physique pouvoit en avoir ressenti, nous donnoit de l'inquiétude. Nous répondîmes & promîmes pour le soir, pourvu que le Chirurgien, qu'on devoit consulter avant de remettre notre billet, jugeât le malade en état de supporter la révolution que notre visite ne pouvoit manquer de lui occasionner.

En effet, une heure après, on vint nous avertir qu'il étoit inutile de nous rendre chez le Comte. Il avoit de la fièvre, le repos lui étoit nécessaire.

On m'apportoît en même-tems une lettre du fameux d'Aiglemont. Les lecteurs qui auront pris quelque intérêt à cet aimable fou, feront sans doute charmés d'en entendre parler encore une fois, & d'apprendre ce qu'il devint après s'être séparé de nous. Je vais copier sa lettre :

je trouve cela plus commode que d'en faire l'extrait.

Enfin donc, chere Félicia, je suis *pris* & *très-pris* : cela ne veut pas dire que je suis amoureux; c'est bien pis, *je suis marié*. Riche héritier & Marquis, à la bonne heure; mais *marié* ! sentez-vous bien toute la force de cette expression ? Mon oncle, qui s'entend merveilleusement à manier les esprits, a su prouver à d'excellentes têtes de ce pays-ci, que l'on feroit un coup de partie, si l'on me donnoit pour femme certaine jeune personne qui doit réunir un jour tous leurs héritages. Il a fallu passer l'affaire ; car mon oncle assuroit que j'étois à l'enchere à Paris, & que, pour peu qu'on hésitât, on risquoit de me manquer. Imaginez, ma chere Félicia, toutes les angoisses auxquelles un pauvre humain peut être en butte ; dès-lors je les éprouve sans exception. Présenté chez tous les parens, à la ville, à la campagne ; trouvé par l'un aimable, par l'autre fou ; par celle-ci, petit-maître ; par celle-là, fier & dédaigneux : jugé par chacun au gré du caprice & des intérêts particuliers. . . . Puis les hostilités fournoises des concurrens cachés, les délations anonymes, des éclaircissemens, quelques-uns très-vrais, d'autres outrés, sur ma maniere de faire

travailler l'argent ; puis mes contremi-
nes , mes insinuations auprès des uns ,
mon courage vis-à-vis des autres..... On
feroit un poëme épique de tous mes
combats , de toutes mes craintes , de
toutes mes victoires. Enfin , quand tout
fut d'accord , il ne me manquoit plus
que d'avoir vu la future.

Je ne m'attendois pas à tant de char-
mes & d'agrémens : élevée dans un cou-
vent par une tante sévère & dévote ,
(qui fait pénitence depuis dix ans d'avoir
constamment déplu par sa laideur , &
d'avoir incommodé la société par beau-
coup de mauvaise humeur & d'orgueil)
ma prétendue me sembloit devoir être
une petite bégueule sauvage & peu faite
pour m'intéresser. Mais point du tout.
Douée d'un caractère heureux , une lon-
gue communication avec une hétéroclite
ne l'a point gâtée. J'ai fait comme César ,
je suis venu , j'ai vu , j'ai vaincu. Le
mariage a été bientôt conclu ; ç'a juste-
ment été le vilain esprit de la tante qui
m'a porté bonheur. Elle étoit si con-
traire à mes prétentions ; elle vouloit
qu'on me fît subir des examens si rigou-
reux , qu'on réunît sur mon compte tant
d'instructions , que pour la narguer on a
brusqué les affaires , & cela n'a pas été
malheureux pour moi. La petite Mar-

quise a de l'esprit & des talens ; elle danse , elle fait la musique. Elle a lu ; mais , sur-tout , elle a toutes les dispositions possibles à devenir bientôt (avec l'aide du talent merveilleux que j'ai pour former les femmes) l'une des plus aimables & des plus propres à faire honneur à un époux , à *ses risques & périls*.

Tout de bon , je trouve que c'est une assez jolie chose que le mariage. Ma petite femme , toute prête à adorer le premier objet qui se présenteroit , n'a rien eu de plus pressé que de m'adorer , & je crois , ne vous en déplaît , que je l'adore aussi. Nous rions , nous faisons des folies d'enfans , & sur-tout beaucoup d'autres folies ; car , à certains égards je suis parfaitement bien tombé. Que j'aime une femme attachée à ses devoirs ! Puisse ma chere moitié remplir ceux qui se succéderont , par la suite , dans la carrière du mariage , aussi-bien qu'elle s'efforce maintenant de remplir les premiers. Aussi suis-je d'une fidélité. Je vois tous les jours , sans l'ombre d'une tentation , une fille charmante , qui la sert , & deux ou trois parentes angéliques (chez qui la premiere faveur de la vertu conjugale est fort ralentie , & qui ne demanderoient sans doute pas mieux que de se distraire un peu d'une ennuyeuse *mono-*

gamie) concevez-vous cette conversion ? n'est-elle pas digne d'occuper les deux trompettes de la renommée ?

D'Aiglemont me demandoit ensuite de mes nouvelles & de celles de Sylvina. Je ne lui avois presque point écrit ; il ignoroit une partie de ce qui nous étoit arrivé. Il s'informoit aussi du Comte, dont il avoit toujours souhaité la fin, craignant que ce personnage mélancolique ne me gâtât l'esprit, &c.

Monseigneur, qui avoit joint quelque chose à la lettre de son neveu, m'écrivait plus gravement. Il me contoit comment on avoit eu toutes les peines du monde à marier son étourdi : lui oncle, payoit les dettes, & faisoit pour le nouveau Marquis, une pension de deux cents louis à Madame Dorville. Ce revenu venoit bien à propos à celle-ci, qui avoit au suprême degré le défaut de l'inconduite, & de ne savoir jamais sacrifier l'agréable à l'utile. Le bienfaiteur le plus solide étoit renvoyé de chez elle, en faveur du premier joli museau dont elle pouvoit avoir envie. Sans cette rente viagère, Dorville auroit pu mourir quelque jour à l'hôpital.

Quel froid me faisoit ! hymen, la léthargie de mon esprit est-elle un effet de ces fatales influences ? je n'ai plus le cou-

rage d'écrire..... Ah ! c'est que je viens parler de toi !..... Vous bâillez aussi, Lecteur ; il est tems que je finisse.

Le Marquis m'aimoit beaucoup ; mais voyant ce qui venoit d'arriver , soit prudence , soit délicatesse , soit enfin tout ce qui peut occasionner un changement dans l'esprit d'un être à deux pieds sans plumes , il supposa tout - à - coup un voyage à faire dans ses terres , & partit , me livrant au tumulte de mes aventures & de mes projets. Cependant il m'écrivit souvent , toujours avec beaucoup de tendresse , nous demeurâmes amis.

Monrose arriva bien-tôt sur les aîles de l'amour filial & de l'amitié. Il étoit devenu grand & avoit embelli. J'eus un secret dépit de ce qu'il étoit mon frere. On peut juger de l'accueil que lui fit notre charmante mere , par la connoissance que j'ai donné de la tendresse de son cœur. Monrose , instruit enfin de l'affaire de Bordeaux , fit bien voir qu'il avoit du bon sens. Doué d'une vraie sensibilité , loin de quitter la nature pour son ombre , il ne voulut connoître de pere , que celui qui lui en montrait les sentimens & en exerçoit envers lui les devoirs. On le fit entrer aux Mousquetaires. Il est maintenant Capitaine de Cavalerie , en attendant mieux.

Bientôt Sydney épousa sa chère Zéila. Les Lords Kinston & Bentley furent avec nous les seuls témoins du bonheur de ce couple aimable.

Le Comte se rétablit en peu. Nous nous épousâmes, pour la forme seulement, aucun des deux n'en desiroit d'avantage.

Le vieux Président & son gendre, qui furent nos mariages, vinrent adroitement nous complimenter en grand deuil, en pleureuse. Madame la Présidente étoit morte quelques jours auparavant, de ce qu'on fait.

Sylvina, avec un reste de physionomie qui agaçoit encore, se mit en son particulier, & devint une espece de quiétiste, moitié dévote, moitié galante; elle recevoit des Prêtres, des femmes retirées du monde, & sur-tout beaucoup de ces célibataires obscurs qui s'accommodent volontiers des femmes qu'on peut avoir sans beaucoup de soins & de mérite.

Les affaires de mon mari l'appelloient en province. Mon pere voulut bien l'accompagner; ils réussirent dans tout ce qui avoit été l'objet de leur voyage. Delà le pauvre Comte fut prendre les eaux, mais elles ne lui firent aucun bien: il mourut peu de tems après son retour, mettant à ses derniers soupirs le nom

mille fois répété de Madame de Kerlandec. Sa manie, jusque-là combattue par la raison, renaissoit de la foiblesse de celle-ci.

Milady Sydney mit au monde, avant la fin de l'année, un fils qui combla les vœux du couple le plus digne des faveurs du destin.

J'avois suivi en Angleterre les chers Auteurs de mes jours. Au bout d'un certain tems je les quittai pour voyager. Je m'arrêtai en Italie, où le goût des arts me fit trouver mille agrémens. Peut-être ferai-je la folie de donner quelque jour au public l'histoire des aventures qui me sont arrivées dans ce charmant séjour. Mais si je n'écris plus, vous saurez, mes chers Lecteurs, que pensant comme un homme doué d'une assez bonne tête, & sentant comme une femme très-fragile, je consacre mes jours aux études agréables, aux plaisirs d'une société choisie, & mes nuits aux délices de la volupté, dont je me suis fait un art que j'ai poussé plus loin qu'aucune femme. Constante en amitié, mais volage en amour. Je suis heureuse, & me flatte de n'avoir jamais fait le malheur de personne....

Si quelqu'un de ces gens sévères qui aiment *qu'on fasse une fin*, me remontreroit ici que, sortie d'un état équivoque

dans lequel j'étois peut-être excusable de me *conduire mal*, j'aurois dû me réformer & vivre plus *honnêtement*; je lui répondrois que je n'y pensai pas dans le tems, & que d'ailleurs j'aurois peut-être fait des efforts inutiles. Car un homme de génie, qui connoît à fond le cœur humain, a dit pour ma consolation, & pour celle de beaucoup d'autres: *n'est pas toujours femme de bien qui veut.*

F I N.



Bayerische
Staatsbibliothek
München

1871
The following is a list of the
names of the persons who
were present at the
meeting of the
Board of Directors
of the
City of New York
on the 1st day of
January, 1871.

1871

1871
1871
1871

Bibl. erot.
Fr. Krenneri.

1718-

Andréa de Nerciat, André Robert, 1739-1800

Felicia, ou mes fredaines

Bd.: 2. - 231 S.

Amsterdam 1786

Rem.IV 1717-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10781215-9